RECUEIL DE LETTRES

DE

M. WINCKELMANN,

Sur les Découvertes faites à Herculanum, à Pompeii, à Stabia, à Caſerte & à Rome.

Avec des Notes critiques.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

Ce ſera ſans doute avec plaiſir que le lecteur trouvera ici raſſemblé, dans un ſeul volume, tout ce que M. l'abbé Winckelmann a écrit ſur les Découvertes faites à Herculanum, à Pompeii, à Stabia, à Peſtum, à Caſerte, &c.

La *Lettre à M. le comte de Brühl* étoit déjà traduite, & fut imprimée, chez Tilliard, en 1764. Il eſt inutile de dire avec quelle avidité ce morceau fut reçu dans le temps. Nous n'avons fait que corriger quelques fautes de cette traduction, & rétablir quelques paſſages qui y avoient été omis.

La *Relation des nouvelles Découvertes faites à Herculanum*, qui parut en allemand en 1764, & qui fait la ſeconde pièce de ce Recueil eſt, ſuivant M. Winckelmann même (1), bien plus intéreſſante encore que la Lettre à M. le comte de Brühl, tant par la variété des matières, que par les nouvelles recherches de l'Auteur, qui y rectifie quelques mépriſes qu'il avoit faites dans cette Lettre.

(1) Voyez les Lettres familières de M. Winckelmann.

Les *ſeize Lettres* qui terminent ce volume, furent écrites, en italien, & adreſſées à *M. Bianconi*, conſeiller & réſident de la cour de Saxe à Rome : M. l'abbé Winckelmann le chargea d'en faire la lecture au Prince Frédéric Chriſtian de Saxe, & à Marie Antoinette, ſon auguſte épouſe, deſquels il étoit alors premier médecin. Ces Lettres qui ſont un réſumé des obſervations de M. Winckelmann, pendant ſon voyage à Naples, nous ont paru d'autant plus précieuſes, qu'elles préſentent un tableau fidèle des premières impreſſions que firent ſur ſon eſprit la vue des anciens monumens qu'on venoit de découvrir. Si l'on y trouve quelques paſſages qu'on croit avoir déjà lus ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que ce ne ſoient que de ſimples répétitions : chaque obſervation de M. Winckelmann offre quelque choſe d'inſtructif & de piquant. Ces Lettres ont encore acquis un nouveau prix, par les notes ſavantes & curieuſes, dont M. Daſdorff, bibliothécaire de la bibliothèque électorale de Dreſde, les a enrichies, dans la traduction allemande qu'il en a donnée : nous nous ſommes fait un devoir de les conſerver dans la nôtre.

Les mêmes Lettres ont paru, à la vérité en italien, dans l'*Anthologia Romana ;* mais avec des retranchemens : ici on les trouvera entières.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ WINCKELMANN

A M. LE COMTE DE BRÜLH,

SUR LES DÉCOUVERTES D'HERCULANUM.

LETTRE
SUR LES DÉCOUVERTES D'HERCULANUM.

MONSIEUR,

Ayant eu l'honneur de vous acompagner dans le voyage que vous fîtes de Rome à Naples, pendant le carnaval de 1762, j'ai réſolu de jeter ſur le papier quelques obſervations ſur les curioſités que vous avez vues au cabinet royal de Portici, ſoit pour vous rappeler le ſouvenir de ce qu'il contient de plus remarquable, ſoit pour inſtruire d'autres voyageurs, qui dans un ſéjour de peu de durée, ne peuvent tout examiner avec l'attention néceſſaire.

Je me ſuis trouvé plus à portée que perſonne d'examiner ces précieux tréſors de l'antiquité, lors de mon premier voyage à Portici : j'y paſſai alors près de deux mois. Le roi voulut bien ordonner qu'on me montrât tout ce qu'il étoit permis de voir, & de la manière la plus commode. J'ai profité le plus qu'il m'a été poſſible de cette faveur ; & j'ai paſſé des journées entières

dans ce riche cabinet. Vous ſavez, Monſieur, que pendant les trois ſemaines que nous ſommes reſtés à Naples, je me rendois preſque tous les jours à Portici : d'ailleurs M. Camillo Paderni, garde de ce cabinet, & mon intime ami, m'a donné toutes les facilités poſſibles de ſatisfaire ma curioſité, & j'en ai profité comme ſi j'euſſe été le propriétaire de ce cabinet.

Je ſuis aſſuré que vous recevrez cette lettre, que j'ai l'honneur de vous adreſſer, avec les mêmes bontés que vous avez tant de fois témoignées à ſon auteur. Dans cette confiance, j'ai paſſé les bornes ordinaires d'une lettre : je me flatte que ce procédé doit vous paroître d'autant plus excuſable, que les détails dans leſquels je vais entrer ſont également intéreſſans & inconnus ; & que c'eſt à vous que le public en aura l'obligation, puiſque vous y aurez donné occaſion.

Comme il ne me ſeroit pas poſſible de tout dire, je me contenterai de parcourir ce qu'il y a de plus curieux ; je paſſerai même ſous ſilence les objets que j'ai déja traités dans mon *Hiſtoire de l'Art chez les Anciens*, concernant les anciennes peintures & ſtatues qui ſe trouvent dans ce cabinet. Je citerai quelquefois l'ouvrage qu'a compoſé M. Martorelli, profeſſeur en langue grecque au ſéminaire de la cathédrale de Naples, ſous le titre : *De Regia Theca Calamaria.* Ce ſavant obtint la permiſſion de compoſer un ouvrage ſur un encrier antique de bronze, que l'on conſerve

à Portici, mais qui n'a pas été trouvé dans les fouilles dont on eſt actuellement occupé. Cet encrier, de forme octogone, préſente ſur chacune de ſes faces une divinité incruſtée en argent: l'auteur prend ces divinités pour des planètes; & comme l'occaſion lui a paru favorable pour faire parade de ſon érudition, il s'eſt jeté dans le vaſte champ que lui ouvroient les divinités fabuleuſes: il fait des excurſions ſur la mythologie & ſur l'aſtronomie des anciens; tout ce qu'il eſt poſſible de dire ſur l'encre, ſur les plumes, ſur l'écriture & ſur les livres des anciens, M. Martorelli le dit. Mais l'auteur ayant critiqué mal-à-propos & d'une façon indécente le reſpectable Mazocchi, âgé de plus de quatre-vingts ans, & l'ornement des ſavans d'Italie; la publication de l'ouvrage fut arrêtée au moment même qu'on imprimoit la dernière feuille, & l'auteur eut ordre de ne le communiquer à perſonne hors de chez lui. Cependant j'ai eu l'avantage de parcourir cette production; & je donnerai, dans l'occaſion, les remarques & les corrections que j'y ai faites. L'ouvrage conſiſte en 734 pages, avec un avis, des additions & trois tables détaillées, qui contiennent 88 pages d'un grand in-quarto.

Je me propoſe de traiter dans cette lettre, 1° des lieux qui ont été enſevelis par le Véſuve; 2° de l'atterriſſement même; 3° des découvertes, & des procédés qu'on a tenus pour y parvenir;

& enfin, dans la dernière partie, je communiquerai mes remarques sur les découvertes mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est essentiel d'indiquer d'abord la position des lieux ensevelis par le Vésuve, tels qu'Herculanum, Pompeji & Stabia; cela est d'autant plus nécessaire, que l'examen de cette position me donnera occasion de remarquer les erreurs de plusieurs auteurs : du reste on peut consulter les ouvrages connus, si l'on désire d'en savoir davantage.

Herculanum, dit Strabon, étoit située sur une langue de terre qui s'avançoit dans la mer, & qui étoit exposée au vent d'Afrique (*Sciroco*). Le mot ἄκρα ne peut pas plus signifier ici un promontoire, que dans le passage où il est employé pour désigner les trois pointes de la Sicile. Je crois donc avoir saisi la vraie signification de ce mot, sur laquelle les écrivains, tant anciens que modernes, se sont trompés, parce qu'ils ignoroient la position des lieux. Cluvier a très-bien relevé cette mépriſe dans les poètes anciens qui, en parlant des trois pointes de la Sicile, les annoncent comme autant de promontoires. Le rivage près de Reggio en Calabre, est aussi uni que celui que la Sicile présente sur la côte opposée, où étoit situé Pelorus, & les montagnes ne s'élèvent qu'à quelques milles loin du rivage.

Le mot ἄκρα signifie donc ce que les Italiens nomment *Capo*. Ils appellent *Capo d'Anzo*, le lieu où étoit l'ancienne Antium, qui n'eſt point un promontoire, mais un rivage plat & uni. Quant au promontoire de Circé, qui eſt ſitué entre le lieu dont nous venons de parler & Terracina, comme c'eſt un roc élevé, il ne s'appelle point *Capo*, mais *Monte-Circello*.

Ce qui me donne occaſion de faire cette remarque & de donner cette explication, c'eſt le doute de M. Martorelli ſur le paſſage de Strabon. Le ſavant Napolitain, qui prend le mot ἄκρα dans ſa ſignification ordinaire d'un promontoire, veut trouver ici le texte de Strabon défectueux, parce que l'ancienne Herculanum n'a pu être ſituée ſur un promontoire, & il prend la liberté de mettre μακρὰν au lieu d'ἄκραν. Ainſi il traduit φρούριον μακρὰν ἔχον, *oppidum in ipſa littoris longitudine ſitum;* & il regarde le mot comme ſubſtantif & abſolu, ce qui n'a point d'exemple: auſſi n'a-t-il pu appuyer cette licence ſur aucun paſſage; il lui ſuffit de dire, que cette façon de parler eſt connue même de ceux qui commencent à apprendre la langue grecque. Je crois être à cet égard quelque choſe de plus qu'un commençant; cependant je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vu le mot μακρὸς employé dans le ſens que lui donne M. Martorelli.

Le rivage ſur lequel l'ancienne Herculanum

étoit bâtie, s'étendoit comme une langue de terre dans la mer; c'eſt-à-dire que c'étoit un cap. C'eſt le ſentiment de Strabon, qui ne prétend nullement parler de promontoire. C'eſt ce que prouve encore aujourd'hui le ſeul aſpect du local. Car Portici & Reſina, bâties l'une & l'autre au deſſus de la ville d'Herculanum, ſont preſque de niveau avec la mer, dont le rivage eſt uni & ſablonneux. Il s'en faut donc beaucoup que l'ancienne ville d'Herculanum ait jamais été bâtie ſur un terrain élevé, principalement ſi on fait attention à quelle profondeur cette ville eſt enfoncée ſous terre. Son théâtre eſt à plus de cent palmes de profondeur, & on y arrive par cent degrés qui ont été pratiqués pour la commodité des travailleurs. Le beau pavé dont on a décoré la ſeconde chambre du cabinet où ſe conſervent les curioſités tirées de l'ancienne Herculanum, a été découvert ſous terre à cent deux palmes meſure de Naples. Ce pavé ſe trouvoit dans un petit logement ouvert (ce que les Italiens appellent *Loggia*), ſur une eſpèce de baſtion élevé de vingt-cinq palmes au deſſus du rivage de la mer.

Il s'enſuit de-là qu'il faut que la mer ſe ſoit beaucoup élevée. Cette opinion paroît d'abord ſingulière; mais ici, comme en Hollande, on en trouve la preuve : la mer ſur les côtes de Hollande eſt manifeſtement plus haute que la terre; ce qui ne devoit pas être autrefois; car l'induſtrie

humaine n'ayant pas encore prescrit des limites à la mer, comment eût-il été possible de cultiver cette province? Mais, dira-t-on, l'ancienne Herculanum a pu s'affaisser dans le tremblement de terre. Cette objection est détruite par les bâtimens mêmes qui sont encore dans leur ancienne assiette; d'ailleurs, dans le temps que cette ville a éprouvé ce malheur, il n'est fait aucune mention de tremblemens de terre assez violens pour abîmer une ville entière. Et quand cet événement seroit possible & vrai, il seroit arrivé avant l'éruption de la montagne, & par conséquent les cendres n'auroient rien pu couvrir; car le tremblement de terre précède toujours l'éruption, & ne la suit jamais.

Il se trouve des preuves évidentes de cet ancien & grand accroissement de la mer, & de son abaissement postérieur, sur les colonnes placées dans le *forum* ou parvis du temple d'Esculape, ou, selon l'opinion de quelques-uns, du temple de Bacchus à Pouzzoles. Ce bâtiment est situé sur une éminence assez considérable à cinquante pas environ de la mer, laquelle doit jadis l'avoir entièrement inondé: en effet, & les colonnes qui sont couchées, & même celles qui sont sur pied, sont percées & trouées par un coquillage oblong; ce qui est d'autant plus étonnant, que ces colonnes percées comme des cribles, & dans plusieurs trous desquelles on trouve encore les co-

quilles, ſont du granit d'Egypte le plus dur (1). Le coquillage s'appelle *dactylus*, de δάκτυλος, le doigt, parce qu'il en a la forme, la groſſeur & la longueur. Il faut donc néceſſairement ſuppoſer que ces colonnes ont été aſſez long-temps dans l'eau pour donner au coquillage la facilité de s'y pratiquer un logement. Ce coquillage ſe place, quand il eſt tendre encore & ſans écailles, dans une ouverture de la pierre, où il ſe forme en coquille, avec laquelle il tourne ſans ceſſe à l'aide de l'eau, qui rend les conduits gliſſans; il s'accroît en continuant toujours de percer, juſqu'à ce qu'étant parvenu à toute ſa grandeur, & ne trouvant plus d'iſſue pour ſortir, il eſt obligé de reſter dans ſa demeure. On peut introduire un des cinq doigts dans les trous qui ſont de différentes grandeurs, & en même temps ſi bien polis, qu'on auroit peine à en faire autant avec quelque inſtrument que ce fût. Il y a plus: le pavé de marbre que l'on voit devant le temple, eſt encore en pluſieurs endroits rempli de ſable que la mer y a laiſſé. Ce lieu eſt à préſent, & depuis un temps immémorial, élevé & éloigné de la mer; donc la mer s'eſt retirée. Je laiſſe à d'autres le ſoin d'examiner la poſſibilité de cet événement: le fait eſt certain; je m'en tiens à expoſer ſimplement ce que j'ai vu.

(1) Des perſonnes qui les ont examinées avec des yeux attentifs, aſſurent que ces colonnes ne ſont point de granit; mais cela ne rend pas moins merveilleux les trous dont elles ſont criblées juſqu'à une certaine hauteur.

Par le mot φρούριον, dont s'eſt ſervi Strabon en parlant d'Herculanum, & qui ſignifie préſentement un fort ou *Caſtello* en italien, on ſeroit porté à croire que cette ville étoit peu conſidérable ; ce qui ne peut s'accorder avec la nature & la quantité des découvertes que l'on y a faites. Mais Diodore emploie le même mot en parlant de Catania, connue pour une grande ville. Du reſte rien ne prouve mieux que la ville d'Herculanum étoit grande & peuplée, que les neuf cents maiſons publiques où l'on donnoit à boire & à manger : une inſcription que je donnerai dans la quatrième partie de cette lettre, nous a conſervé une publication du bail d'une de ces maiſons, que nous nommerions aujourd'hui *Cabarets*. Or la ville qui renfermoit ces neuf cents cabarets, & qui chez la plupart des anciens écrivains eſt appelée *Herculanum*, Pétrone la nomme *Herculis Porticum*, c. 106 ; & c'eſt de-là que lui vient ſon nom moderne de *Portici*.

Perſonne, avant ſa découverte, n'avoit déterminé la poſition préciſe de l'ancienne Herculanum. Le ſavant Camillo Pellegrini (1), de Naples, très-inſtruit dans l'hiſtoire & dans la géographie de cette contrée, place cette ville dans l'endroit où eſt aujourd'hui Torre del Greco, & par conſéquent deux milles plus loin qu'elle n'eſt en effet, ſur la route qui conduit à Salerne & à

(1) *Diſc. della Campan. felice*, p. 319.

Pompeii ; il s'appuie ſur une tradition très-équivoque de quelques inſcriptions qu'il prétend qu'on y a trouvées, & qui à ſon avis ne peuvent convenir qu'à cette ville ; & il conclut ſur des ouï-dire, que cette ſituation ne peut être révoquée en doute.

Le nom de la ville de *Reſina* mérite auſſi quelques remarques. Ce lieu eſt joint à Portici, & le château du roi fait la ſéparation des deux endroits, de ſorte que la rue qui s'étend du côté de Naples s'appelle *Portici*, & que tout ce qui ſe trouve de l'autre côté ſe nomme *Reſina*. Quelques-uns croient que le nom de Reſina lui eſt demeuré de la villa Retina, dont parle Pline le jeune dans la lettre où il décrit l'éruption du Véſuve, & dans laquelle il raconte la mort de ſon oncle. Cependant la plupart des écrivains placent cette villa ſous le promontoire de Miſenum, & cela parce qu'il eſt dit dans cette lettre, que la flotte Romaine qui avoit coutume de ſéjourner dans le port près Miſenum, ſe trouvoit à l'ancre auprès de la villa Retina, lorſque l'éruption arriva. Pour moi je ne peux me repréſenter aucune villa ſituée ſous un promontoire. Celle dont il eſt queſtion étoit aſſiſe au pied du Véſuve, comme Pline le dit formellement. D'ailleurs, Miſenum étant éloigné du Véſuve de douze milles d'Italie, les dangers qu'on avoit à craindre ſur les vaiſſeaux, n'auroient jamais été auſſi conſidérables

que les deſcriptions les font enviſager, d'autant qu'on ne dit nulle part, que Naples, Pouzzoles, Cumes & Bayes, lieux ſitués entre Herculanum & Miſenum, aient ſouffert aucun dommage de ce terrible événement.

M. Martorelli, qui diſcute ce point de critique dans ſon ouvrage ſur la *Regia Theca* (1), ne ſe contente pas de faire dériver *Reſina* de *Retina;* il veut encore, & ſans néceſſité, faire une correction. Il croit qu'on peut & qu'on doit lire *Pætina*, c'eſt-à-dire, *villa Pætina*, & il place cette maiſon de plaiſance près d'Herculanum. Papirius Pætus, ami de Cicéron, en poſſédoit une dans ce canton; on le voit par deux lettres de ce dernier (2). Papirius Pætus étoit du parti de Pompée; & ce fut une raiſon pour lui faire perdre ſes biens, dans leſquels ſa *villa* fut apparemment compriſe. M. Martorelli prétend même qu'elle fut confiſquée par Céſar, qu'elle devint ſous ſes ſucceſſeurs un fief de la chambre impériale, & que dans la ſuite, & ſur-tout dans le temps dont il eſt queſtion, quelques vaiſſeaux de la flotte de Miſenum venoient y mouiller. Cette conjecture n'eſt peut-être pas tirée de trop loin; mais on peut s'en paſſer.

Pompeii eſt ſituée ſur la route qui conduit à Salerne; l'ancien emplacement de cette ville eſt

(1) Pag. 568.
(2) Ad Att. l. xiv, ep. 16, ep. 25.

diſtant d'environ douze milles de Naples, & de ſept de Portici; le chemin paſſe par la Torre dell' Annuntiata. Ainſi M. Reimarus dans ſes remarques ſur Dion Caſſius (1) ſe trompe au ſujet de la poſition de Pompeii, qu'il place entre Portici & la Torre del Greco; ces lieux ne ſont diſtans l'un de l'autre que de deux milles d'Italie: il ſe trompe encore quand il avance dans le même endroit, que cette ville étoit ſituée où ſont aujourd'hui Caſtellamare & Stabia, erreur qu'il a puiſée dans quelques autres écrivains (2). Une carte exacte ſuffira pour mettre le lecteur au fait. Rien n'eſt plus ridicule que l'étymologie du nom de Pompeii, que Martorelli dérive tout naturellement du mot hébreu פום פיח *os favillæ* (3); de même que ſelon lui Herculanum tire ſon nom de הרה קליא *prægnans igne;* Stabia de שטף *inundare*, & le Véſuve de בו שביב *ubi ignis*, de même que l'Ethna s'appelle en hébreu une *fournaiſe*, lequel mot (אתונא) eſt ſouvent employé dans Daniel. Il y a bien des ſavans qui, pour dire quelque choſe de neuf, ne font pas difficulté de renoncer au ſens commun.

Cette ville étoit l'entrepôt commun de Nola, de Nocera & d'Acerra, au rapport de Strabon; & les marchandiſes y étoient tranſportées de la mer ſur le fleuve Sarno. Ainſi on ne peut en

(1) Pag. 1096.
(2) *Holſten. ad Cluver.*
(3) Pag. 566.

conclure, comme Pellegrini le prétend, que Pompeii étoit ſituée ſur la mer & à l'embouchure du fleuve même ; & que ſi les veſtiges de cette ville ſe trouvent aujourd'hui au milieu des terres, c'eſt au Véſuve qu'il faut attribuer ce dérangement.

On peut ſe faire une idée de la grandeur de Pompeii, tant par les découvertes ſouterraines qu'on vient d'y faire, & entre autres des vaſtes débris de ſon amphithéâtre, que par le Capitole qui s'y trouvoit, ſuivant Vitruve (1) ; & dont Rickius (2), qui a fait l'énumération de toutes les villes qui à l'exemple de Rome poſſédoient de ces eſpèces de bâtimens, n'a point fait mention. L'amphithéâtre eſt un grand bâtiment ovale ſitué ſur une hauteur, & dont la circonférence (intérieure & inférieure) eſt de trois mille palmes de Naples. Il avoit vingt-quatre rangs de ſièges, & on a calculé qu'il pouvoit contenir trente mille perſonnes : ainſi il étoit beaucoup plus grand que celui d'Herculanum, comme je le démontrerai ci-après ; la ſeule inſpection ſuffit pour s'en convaincre. Cette ville, au rapport de Sénèque, fut preſque entièrement détruite ſous Néron par un tremblement de terre ; & de-là quelqu'un a penſé que Dion (3) eſt tombé dans un anachroniſme, dans ce qu'il raconte de ce théâtre

(1) Vitruve, l. iij, c. 2.
(2) De Capit. c. 47.
(3) Diſc. ij, p. 327.

& de celui d'Herculanum. Cet hiſtorien, qui parle de la première éruption connue du Véſuve ſous Titus, rapporte (tel eſt du moins le ſens qu'on donne en général à ſes paroles) que la quantité prodigieuſe de cendres que la montagne avoit jetées, couvrit les deux villes d'Herculanum & de Pompeii, & cela dans le temps que le peuple étoit aſſemblé au théâtre de cette dernière ville. Pellegrini, qui croit trouver dans le paſſage cité, que cet accident doit auſſi avoir été funeſte à l'amphithéâtre, ne peut cependant convenir du fait; il ne penſe pas que dans une ville déja détruite on eût pu rebâtir un théâtre de cette grandeur, dans un eſpace de temps auſſi court que celui qui s'eſt écoulé depuis Néron juſqu'à Titus. Tillemont (1) rapporte le même fait d'après Dion, & le donne comme appuyé ſur des relations certaines. Martorelli, ſans citer ni Pellegrini ni ſes doutes, paroît être du même ſentiment; du moins ai-je lieu de le croire, par la correction qu'il veut faire à la relation de Dion. Il ſoutient que dans le paſſage de cet auteur (2) il faut lire τάυλης au lieu d'ἀυλῆς; alors ce mot ſe rapporteroit au théâtre d'Herculanum. Le ſentiment de Pellegrini n'eſt pas hors de vraiſemblance. Dion qui a écrit ſous Commode, & par conſéquent

(1) Hiſt. des Emp. dans Tite.

(2) Dion, p. 1095, l. 39. ed. Reimart. Καὶ πρωτέλι (τέρμα αμύθος) καὶ πόλεις δύο ὅλας τό, τε Ηρκυλάνεον καὶ τὰς Πομπηίους ἐν θεάτρῳ τῷ ὁμίλῳ αὐλῆς καλημένῳ καλύπτουσι.

dans

dans un temps déja éloigné de celui de l'événement qu'il rapporte, pourroit bien s'être trompé; si la chose étoit prouvée, il est évident que la correction de Martorelli est exacte, & suivant les règles de la langue. Mais s'il étoit vrai que le théâtre d'Herculanum eût été couvert par les cendres dans le temps qu'il étoit rempli d'hommes & de spectateurs; comment est-il possible que dans un si vaste théâtre on n'eût trouvé aucun cadavre, tandis qu'on en a découvert à Stabia, qui étoient très-bien conservés? Or il est constant que dans le théâtre d'Herculanum on n'a pas même trouvé un seul os de squelette.

Stabia, nommée autrefois *Stabiæ* au pluriel, étoit située à une distance encore plus grande du Vésuve que Pompeii, mais non dans l'endroit où est aujourd'hui *Castellamare*, comme le prétend Cluvier; car Castellamare est sur le bord de la mer, & Stabia, suivant Galien, en étoit éloignée de huit stades. Elle étoit située dans le terrain qu'occupe à présent *Gragnano*, ce qui s'accorde avec la distance que lui assigne Galien. Cette ville fut détruite par Sylla dans la guerre des Marses; & du temps de Pline on n'y voyoit plus que des maisons de plaisance.

Plus loin & vers Sorrento auprès de Prayano (1), on découvrit il y a cinq ans des appartemens

(1) Sur la carte qui est à la tête du premier volume de Peintures d'Herculanum, ce lieu est nommé *Maiano*.

ſouterrains ; mais le travail n'a pas été continué, pour ne pas multiplier le nombre des travailleurs ; on en a muré l'entrée, & la fouille a été remiſe à un autre temps.

SECONDE PARTIE.

Quant au ſecond article qui regarde le renverſement des lieux dont je vous entretiens, je n'ai point entrepris d'en retracer l'hiſtoire d'après les anciens écrivains ; je vais tâcher d'en donner une idée d'après les remarques que j'ai été à portée de faire.

Ce n'eſt point la lave ou le torrent de feu produit par les pierres liquéfiées, qui a inondé immédiatement Herculanum : cette ville commença à être couverte par la cendre ardente de la montagne, & enſuite par les torrens d'eau, qui, outre la cendre ſous laquelle la ville fut immédiatement enſevelie, entraînoient dans leur cours, & dépoſoient ſur cette ville toutes celles qui étoient déja tombées ſur la montagne. Les premières cendres étoient d'une ſi grande chaleur, qu'elles embrâsèrent les poutres des maiſons, qu'on a trouvées converties en charbon ; le bled & les fruits en devinrent tout noirs. Il faut que ces torrens n'aient pas dirigé leur cours ſur Pompeii & ſur Stabia ; car dans ces deux endroits tout ſe trouve rempli d'une cendre légère, nommée *Papamonte*. D'ailleurs la lave ne pouvoit pas couler

à une ſi grande diſtance ; auſſi tout s'eſt-il mieux conſervé dans ces deux villes que dans celle d'Herculanum. Après que cette dernière eut diſparu ſous les cendres & eut été inondée par les eaux, des torrens de laves & de feu ſortirent de leurs ſources, & en coulant très-lentement, ils ſe répandirent peu à peu au deſſus, de façon qu'elle s'en trouve couverte comme d'une croûte. Lors de l'éruption terrible de 1631, arrivée à la ſuite d'un repos de cent ans, les cendres furent également accompagnées d'une lavaſſe.

On a lieu de conjecturer par le petit nombre de corps morts, que les habitans eurent le temps de prendre la fuite ; car on n'a trouvé aucun ſquelette ni à Portici, ni à Reſina, ni à Pompeii ; ce n'eſt qu'à Gragnano ou à Stabia qu'on a découvert trois corps de femmes, dont l'une, qui étoit ſans doute la ſervante des deux autres, portoit vraiſemblablement une petite caſſette de bois qui s'eſt trouvée placée à ſes côtés, & qui, lorſqu'on a voulu y toucher, eſt tombée en pouſſière. Les deux autres avoient des braſſelets & des pendans d'oreilles d'or, qu'on voit dans le cabinet. Voilà la raiſon pour laquelle on n'a découvert que quelques médailles d'or & quelques pierres gravées, & très-peu de meubles précieux, car les effets de quelque valeur avoient été retirés par les habitans avant leur fuite : auſſi les chambres de la plupart des maiſons ont-elles paru preſque

entièrement démeublées. On a trouvé dans un appartement un coffre de fer jeté en travers ſur le plancher : les travailleurs, perſuadés qu'ils y trouveroient des effets conſidérables, & que cette découverte leur vaudroit une gratification, furent trompés, car le coffre étoit vide. La fuite des habitans de Pompeii fut très-précipitée : on en peut juger par la quantité des uſtenſiles peſans qu'on a déterrés loin des maiſons, & qui avoient probablement été abandonnés en fuyant.

Les fouilles de cette dernière ville prouvent qu'elle avoit ſubi bien plus anciennement les éruptions du Véſuve : mais les anciens n'en avoient que de foibles idées, qui n'étoient établies que ſur les ſcories que la montagne leur préſentoit ; cependant il leur auroit été poſſible de s'en mieux aſſurer. Strabon a jugé des embrâſemens de cette montagne par ſon terrain cendré, & par des cavernes remplies de pierres de la même couleur, & qui paroiſſoient avoir été calcinées. Diodore ne dit rien autre choſe, ſinon que l'on trouve ſur cette montagne des marques d'embrâſemens anciens. Et Pline, à qui l'éruption de cette montagne a coûté la vie, parle dans deux endroits du Véſuve, ſans faire mention de ſes feux ; de ſorte qu'il paroît que la nature de cette montagne lui a été également inconnue. La preuve la plus forte en faveur de mon opinion eſt la terre brûlée, mêlée de ſcories, ſur laquelle toute la

ville de Pompeii eſt bâtie, terre qui s'appelle aujourd'hui *Terra di fuoco*. Cet indice auroit dû ſuffire, pour avertir ceux qui fouilloient la terre en ces endroits dans le deſſein d'y jeter les fondemens de quelques bâtimens, que le Véſuve y avoit fait autrefois des ravages. De plus, les rues ſoit d'Herculanum, ſoit de Pompeii, ſont pavées de grandes pierres de laves, qui ſe diſtinguent des autres cailloux & pierres dures par un mélange particulier, & par de petites taches blanches ſur un fond noir tirant ſur le gris, & forment une eſpèce de pierre qui ne paroît pas avoir été connue des anciens. On a tiré d'Herculanum une ſeule de ces pierres, pour la placer dans le cabinet de Portici ; elle eſt large de deux palmes trois pouces ſelon la meſure Romaine. Le pere de la Torre, dans ſa deſcription du Véſuve, auroit pu citer avec utilité le pavé de laves qu'on trouve dans les villes abîmées ; & ce témoignage ſeul lui auroit appris que la lave d'aujourd'hui n'eſt pas plus dure que celle des temps anciens : cet auteur (1) raiſonne bien, mais l'expérience le contredit ſouvent. Les morceaux de laves que l'on voit employés dans les bâtimens de Pompeii, prouvent encore qu'il y a eu des éruptions antérieures au règne de Titus.

(1) *Storia del Veſuvio*, c. 5, §. 128, p. 98 ; & dans la Traduction françoiſe de ce livre, p. 232.

TROISIÈME PARTIE.

Après avoir établi la position des lieux ensevelis, & fait voir comment l'atterrissement s'en étoit fait, je vais donner une relation de leur découverte, que je suivrai dans tous les temps, & que j'amènerai jusqu'à celles qui se sont faites de nos jours.

On a trouvé en creusant, des traces manifestes d'une découverte ou plutôt d'une fouille qui a précédé de beaucoup celle qu'on a faite en dernier lieu à Herculanum. Ces fouilles anciennes sont marquées sur la carte de ces villes souterraines, qui a été dressée par les ordres du roi, & que j'ai eu l'avantage d'examiner. Ce sont des conduits souterrains travaillés & creusés avec peine, & qui indiquent si clairement leur objet, qu'ils ne peuvent laisser de doute sur leur destination; ils ne permettent pas d'espérer qu'on puisse jamais découvrir tout ce que la montagne a enseveli. Il y a une inscription qui semble désigner ces anciennes recherches; elle a déja été imprimée, mais le jour qu'elle peut répandre sur la matière dont il est question, m'engage à la rapporter de nouveau :

SIGNA TRANSLATA EX ABDITIS LOCIS
AD CELERITATEM
THERMARVM SEVERIANARVM
AVDENTIVS AEMILIANVS V. C. CONS.
CAP. CONSTITVIT. DEDICARIQVE PRECEPIT. (sic)
CVRANTE T. ANNONIO CRYSANTIO V. P.

Fabretti, qui a publié cette inſcription tirée d'un manuſcrit (1), & qui l'explique dans ſes notes (2), convient qu'il n'entend pas le commencement. Mazocchi (3) fait le même aveu : il prétend qu'il eſt queſtion des bains de Rome commencés par Septimius Severus, & achevés par Antoninus Caracalla, ſon fils & ſon ſucceſſeur : c'eſt de-là que ces bains, qui s'appeloient autrefois, ainſi qu'aujourd'hui, *Antoniniana*, ſont cependant nommés plus communément bains de *Caracalla*. On ignoroit l'endroit où l'on avoit découvert cette inſcription : Martorelli la trouva chez un ſculpteur à Naples, au moment que la ſcie étoit placée pour employer ce marbre à un autre uſage ; par conſéquent elle a rapport à des événemens arrivés à Naples ou aux environs. Ainſi ce ſavant eſt d'opinion (4) que *Signa tranſlata ex abditis locis* ne peut convenir qu'à des ſtatues tirées des villes enſevelies, & particulièrement d'Herculanum. Quant aux bains de Sévère, il n'entend pas ceux de Septimius Severus, mais les bains de l'empereur Alexandre Sévère ; & cependant il cite Spartien, qui parle & qui ne peut parler que du premier, par la raiſon que ſon hiſtoire ne deſcend pas juſqu'au dernier ; il auroit dû s'en rapporter à Lampridius, qui parle des bains *Alexandriens* de Rome. Martorelli dit de plus :

(1) Inſcript. p. 280, n. 173.
(2) Ibid. p. 334.
(3) De Theatr. Camp. p. 170.
(4) *In additam. ad Reg. Thec. Calamar.* p. 37.

nous ſavons qu'Audentius Sæmilanus, perſonnage conſulaire, a vécu au temps de Sévère ; mais il ne dit pas quel Sévère, & ne cite point l'auteur d'où il a tiré ce paſſage. C'eſt dans ces bains de Rome, que les ſtatues d'Herculanum furent tranſportées, & placées par l'architecte Chryſanthus. Ainſi l'inſcription & les anciens conduits ſouterrains faits à Herculanum & découverts depuis peu, s'expliquent mutuellement. Bientôt après, le ſouvenir de ces tréſors enſevelis fut effacé de la mémoire des hommes, par la barbarie & l'ignorance qui couvrirent la face de l'Europe.

Un puits que le prince d'Elbeuf fit creuſer à une médiocre diſtance de ſa maiſon, donna lieu à la découverte actuelle : ce ſeigneur avoit fait bâtir cette maiſon pour en faire ſon ſéjour ; elle étoit ſituée derrière le couvent des Franciſcains, à l'extrémité & ſur le roc de la lave auprès de la mer ; elle paſſa enſuite à la maiſon Faletti de Naples, de qui le roi d'Eſpagne à préſent régnant, l'acheta pour y prendre le plaiſir de la pêche. Le puits en queſtion avoit été creuſé auprès du jardin des Auguſtins déchauſſés ; il fallut percer à travers les laves, & le travail ayant été continué juſqu'au tuf, l'on trouva ſous les cendres du Véſuve, trois grandes ſtatues de femmes drapées, ſur leſquelles le vice-roi Autrichien ayant formé de juſtes prétentions, il les fit conduire à Rome, où elles furent réparées, & il les donna

au prince Eugène, qui les fit placer dans ſon jardin de Vienne. Après ſa mort, ſon héritière vendit ces trois ſtatues (1) au roi de Pologne, pour ſix mille écus ou florins (c'eſt ce que je ne ſais pas au juſte). Sept ans avant mon départ pour l'Italie, ces ſtatues étoient placées dans un pavillon du grand jardin royal hors de la ville de Dreſde, en compagnie des ſtatues & des buſtes du palais de Chigi, que feu Auguſte roi de Pologne avoit achetés la ſomme de ſoixante mille écus. Cette collection étoit jointe à des monumens antiques, que M. le cardinal Alexandre Albani lui céda pour dix mille écus.

Cette découvette donna occaſion de défendre au prince d'Elbeuf de continuer la fouille qu'il avoit commencée, & l'on fut plus de trente ans ſans y penſer; enfin le roi d'Eſpagne, devenu paiſible poſſeſſeur de ce royaume qu'il avoit conquis, fit choix de Portici pour y paſſer le printemps. Le puits ſubſiſtoit encore; & par ordre du roi on pouſſa les fouilles plus loin, juſqu'à ce qu'on trouvât des traces de bâtimens; le théâtre fut le premier découvert: on voit encore ce puits percé au travers des laves; il tombe au milieu du théâtre, qui ne reçoit du jour que par cette ouverture. Une inſcription que l'on trouva

(1) Ces trois ſtatues ſe trouvent gravées dans le recueil des marbres antiques qui ſont à Dreſde, dans la galerie du roi de Pologne; ouvrage qui a été publié en 1733 par le baron Leplat. Nous apprenons avec chagrin qu'elles ont péri dans la dernière guerre.

où ſe liſoit le nom de la ville d'Herculanum, donna des lumières ſur le lieu où l'on fouilloit, & détermina à pourſuivre les fouilles ſouterraines.

La direction de ce travail fut confiée à un ingénieur eſpagnol, nommé *Roch Joachim Alcubierre*, qui avoit ſuivi le roi : il eſt actuellement colonel & chef du corps des ingénieurs de Naples. Cet homme, qui avoit auſſi peu de rapport avec les antiquités que la lune en a avec les écreviſſes, comme dit le proverbe italien, a cauſé par ſon peu de capacité la perte de pluſieurs belles choſes. Un ſeul exemple ſervira de preuves. On découvrit une grande inſcription publique : j'ignore ſi elle étoit placée ſur le théâtre ou ſur un autre bâtiment, mais les lettres dont elle étoit compoſée, étoient de bronze & hautes de deux palmes ; il fit arracher ces lettres du mur, ſans avoir fait copier auparavant l'inſcription : on les jeta toutes pêle-mêle dans un panier, & elles furent préſentées au roi dans cette confuſion. On demandoit d'abord ce que ces lettres pouvoient ſignifier, & perſonne ne ſe trouva en état de le dire. Expoſées pendant pluſieurs années dans le cabinet, chacun pouvoit les arranger à ſa fantaiſie, & quelqu'un crut y voir ces deux mots, IMP. AUG. Je rapporterai dans la ſuite, comment on s'eſt conduit à l'égard du char de bronze, à quatre chevaux, en conſéquence des ordres de cet ingénieur.

Dom Roch étant parvenu avec le temps à un grade plus élevé, la ſous-inſpection & la conduite des fouilles furent confiées à un Suiſſe, nommé *Charles Weber*, à préſent major; c'eſt à cet homme intelligent, qu'on doit toutes les bonnes opérations qui ont été faites dans la ſuite. Son premier ſoin fut de lever un plan exact des conduits ſouterrains & des bâtimens découverts. Il rendit ce plan intelligible, en y joignant des développemens qui donnoient en détail toute la découverte : l'ancienne ville s'y fait voir dégagée de toute la terre qui la couvre. L'intérieur des bâtimens, les appartemens & les jardins, ainſi que les endroits particuliers où chaque choſe s'eſt trouvée, s'y préſentent à nos yeux tels qu'ils paroîtroient s'ils étoient entièrement découverts. Mais on ne fait voir ces plans à perſonne.

L'heureux ſuccès des travaux entrepris à Herculanum engagea à faire des recherches en d'autres endroits, & l'on eut bientôt la véritable ſituation de l'ancienne Stabia. On découvrit à Pompeii les vaſtes reſtes d'un amphithéâtre : ils étoient placés ſur une colline, & avoient toujours été viſibles hors de terre. On fouilla dans ces deux endroits, mais avec beaucoup moins de dépenſe qu'à Herculanum, car on n'avoit point l'obſtacle des laves à ſurmonter. On ne travaille nulle part avec plus de confiance qu'à Pompeii, parce qu'on eſt aſſuré qu'on marche pas à pas dans une grande ville, &

qu'on a trouvé la principale rue, dont la direction eſt en ligne droite. Cependant, malgré toute la certitude où l'on eſt de trouver des tréſors inconnus à nos ancêtres, les travaux ſont pouſſés avec beaucoup d'indolence & de lenteur; l'on n'a diſtribué que cinquante hommes dans tous les lieux ſouterrains, en comptant même les eſclaves d'Alger & de Tunis: pour déterrer une auſſi grande ville que Pompeii, je ne trouvai dans mon dernier voyage que huit hommes au travail.

La méthode qu'on pratique dans les fouilles eſt telle, qu'il n'eſt guères poſſible que la plus légère portion de terrain échappe aux recherches des travailleurs. On fait une tranchée principale qu'on pouſſe en ligne droite; à meſure qu'on avance, on fouille ſur la droite un eſpace en quarré de ſix palmes dans tous ſes ſens; & après avoir fait le déblai des terres, on fouille vis-à-vis un terrain de la même étendue, & la terre de cette nouvelle fouille eſt tranſportée dans l'eſpace qui eſt vis-à-vis & que l'on vient de quitter, & ainſi de ſuite. On obſerve cette méthode non-ſeulement pour diminuer les dépenſes, mais encore pour ſoutenir les terres ſupérieures par ces décombres.

Je ſais que les étrangers & les voyageurs, qui ne voient ou qui ne peuvent examiner toutes ces opérations qu'en paſſant, ſouhaiteroient que rien ne fût comblé, & qu'il fût poſſible de voir, comme dans le plan dont j'ai parlé, l'enſemble

de toute la ville ſouterriane d'Herculanum. On blâme le mauvais goût de la cour & de ceux qui ſont à la tête des travaux ; mais c'eſt un jugement porté d'après les premières impreſſions, qui ne ſont fondées ni ſur un examen raiſonné de la nature du lieu, ni ſur d'autres circonſtances. Je ſuis du ſentiment des étrangers à l'égard du théâtre : l'opération étoit poſſible, & la découverte en méritoit bien la dépenſe. Je ne puis donc approuver que l'on ſe ſoit contenté de découvrir les ſièges, qu'il étoit aſſez facile de ſe repréſenter d'après tant de théâtres anciens, tandis qu'on a laiſſé la ſcène même couverte & enſevelie ; cette partie étoit cependant la plus eſſentielle, & celle dont nous n'avons aucune connoiſſance bien préciſe & bien nette. Il eſt vrai qu'on a commencé à travailler pour donner cette ſatisfaction aux curieux & aux ſavans, & que les degrés qui conduiſent de l'arêne (où parterre) à la ſcène, ſont déja découverts. Ainſi on peut eſpérer qu'avec le temps on pourra, au moins ſous terre, jouir entièrement du théâtre d'Herculanum.

Quant à la découverte de la ville entière, je prie ceux qui formeroient ce ſouhait, de penſer que les maiſons ayant été écraſées par le poids énorme des laves, on n'en verroit guères que les quatre murailles. D'ailleurs, comme on a coupé & enlevé des parties de murs, qui ſe ſont trouvés chargés de peintures, pour ne les pas laiſſer expoſées

à l'air & à la pluie, on verroit les plus belles maiſons détruites & délabrées, tandis que les plus communes paroîtroient plus entières & mieux conſervées. Je laiſſe à penſer l'excès de dépenſe dans laquelle on ſe ſeroit engagé, ſi l'on eût entrepris de faire ſauter les laves, de fouiller & d'enlever toutes les terres. Et quel avantage pourroit-on s'en promettre ? celui de préſenter de vieilles murailles délabrées, ſans autre objet que de ſatisfaire un deſir mal entendu de quelques curieux : il faudroit ſacrifier une ville bien bâtie & très-peuplée, pour expoſer au jour une ville ruinée, ou plutôt un monceau de pierres. Mais à s'en tenir à la découverte entière du théâtre, on ne perdroit que le ſeul jardin des Auguſtins déchauſſés ſous lequel il eſt ſitué.

Ceux qui déſirent voir entièrement les quatre murailles découvertes des maiſons qui ont été autrefois enſevelies, peuvent aller à Pompeii ; mais la pareſſe retient. Les Anglois ſeuls ſont capables de faire une pareille démarche. On peut ruiner le terrain, le bouleverſer à Pompeii ſans rien riſquer, car toute la ville eſt couverte d'une terre très-peu fertile : il eſt vrai qu'anciennement ce canton produiſoit le vin le plus délicieux, mais les vignobles qu'on y voit aujourd'hui ſont très-médiocres ; leur entière deſtruction ne cauſeroit pas un grand dommage au pays. J'ajouterai qu'on eſt expoſé dans cette contrée, plus qu'en aucun

autre endroit, à des exhalaiſons dangereuſes auxquelles on a donné le nom de *Muffeta*, & qui deſſèchent toutes les productions de la terre; j'en ai fait l'obſervation ſur un grand nombre d'ormes que j'avois vus en bon état cinq ans auparavant. Ces exhalaiſons précèdent aſſez généralement l'éruption prochaine de la montagne, & commencent par ſe faire ſentir dans les ſouterrains: on en fit la malheureuſe expérience peu de jours avant la dernière éruption; il y eut quelques habitans qui tombèrent morts en entrant dans leurs caves.

On voit par ces détails ſur la manière dont on ſe gouverne dans ces travaux, qu'une ſi grande nonchalance doit laiſſer encore à nos deſcendans un beau champ à de nouvelles fouilles & à de nouvelles découvertes. Avec des dépenſes moins conſidérables, on découvriroit peut-être des tréſors auſſi précieux, ſi l'on vouloit fouiller à Pozzuolo, à Baya, à Cuma & Miſenum, car les maiſons de campagne les plus ſomptueuſes des Romains y étoient ſituées. Mais la cour ſe contente des découvertes actuelles, & il eſt défendu à qui que ce ſoit de faire ailleurs aucune excavation d'une certaine profondeur. Il eſt certain qu'il y a dans les cantons que je viens d'indiquer des bâtimens inconnus; on en peut juger par l'exemple ſuivant. Un capitaine Anglois, qui reſta à l'ancre il y a deux ans dans ce parage,

découvrit au deſſous de Baya une grande & ſuperbe ſalle, à laquelle on ne pouvoit aborder que par eau, & dans laquelle on voyoit encore de magnifiques ouvrages de ſtuc. Je n'ai été inſtruit de cette découverte, dont j'ai vu les deſſins, que depuis mon retour de Naples. M. Adam, d'Edimbourg en Ecoſſe, m'en fit les détails : c'eſt un amateur des arts, & particulièrement de l'architecture, qui ſe propoſe de faire un voyage dans la Grèce & dans l'Aſie mineure.

QUATRIÈME PARTIE.

Ire SECTION.

Juſqu'à préſent je n'ai parlé que de la découverte & de la manière dont on y procède ; il s'agit maintenant de faire connoître plus particulièrement les objets qui ont été découverts : je répète ici ce que j'ai déja dit, que non-ſeulement je ne ferai pas mention de tout, mais que je garderai le ſilence ſur les choſes dont j'ai parlé dans mes autres ouvrages.

Je parcourrai d'abord les lieux ſouterrains mêmes ; & je donnerai une idée des édifices, que je comprendrai ſous le nom générique de *Découvertes immobiles* (1) ; je ferai les remarques néceſſaires ſur ce qui concerne l'architecture : je ne négligerai ni les bâtimens les plus ſimples, ni

(1) L'auteur, en s'exprimant ainſi, veut dire que ces monumens ſont de nature à ne pouvoir être tranſportés hors de place.

les

les moindres habitations ; ce que les terres ou les laves ont couvert ſera mis au grand jour ; je n'omettrai rien de ce qu'il m'a été poſſible de ſavoir à l'égard des objets dont on fait le plus de myſtère. Aucun des monumens les plus conſidérables expoſés dans le cabinet de Portici, tableaux, ſtatues, buſtes & petites figures, ne m'échapperont ; j'aurai ſoin d'y joindre quelques inſcriptions ; & après avoir parlé des meubles & uſtenſiles, je finirai par le détail des manuſcrits qu'on a découverts. Mais avant que de commencer, je dois prévenir le lecteur que le palme de Naples, dont j'ai preſque toujours ſuivi la meſure, eſt plus grand de deux pouces que le palme romain (1).

Le théâtre de la ville d'Herculanum, en partant de la date de ſa découverte, & eu égard à ſa magnificence, eſt le premier & le principal des monumens qui ſont reſtés en place. Il a dix-huit rangs de ſiéges ; la largeur de chacun eſt de quatre palmes romains, & la hauteur d'un palme : ces ſiéges ſont taillés dans le tuf, & ne ſont point formés de pierres dures, comme le prétend Martorelli. Au deſſus de ces ſiéges s'élève un portique, ſous lequel il y avoit trois autres rangs de ſiéges. Entre les ſiéges inférieurs il y a ſept degrés particuliers pour la commodité des ſpectateurs (2) ; ce ſont ceux qu'on appelloit *Vomitoria*. Le ſiége

(1) Le palme napolitain eſt d'environ dix pouces, pied de roi.

(2) C'eſt-à-dire, pour donner à ceux qui aſſiſtoient aux ſpectacles, la facilité d'arriver à leurs places, & celle d'en ſortir.

le plus près du ſol décrit un demi-cercle de ſoixante-deux palmes de Naples de diamètre ; l'on a ſupputé, en accordant un palme & demi par perſonne, que ce théâtre pouvoit en contenir trente mille cinq cents aſſiſes, indépendamment de ceux qui avoient leurs places dans l'arêne ou la *Platea* (1). Cette place intérieure étoit anciennement pavée de carreaux très-épais de marbre jaune antique; l'on en voit encore des reſtes en pluſieurs endroits. Les portiques pratiqués dans l'étage au deſſous des ſiéges, étoient carrelés de marbre blanc, & la corniche qui règne autour du portique ſupérieur, & qui ſubſiſte encore, eſt également de marbre.

Au deſſus du théâtre il y avoit un Quadrige, c'eſt-à-dire, un char attelé de quatre chevaux : la figure placée dans le char étoit de grandeur naturelle : ce monument étoit de bronze doré ; & l'on voit encore la baſe de marbre blanc ſur laquelle il étoit aſſis. Quelques perſonnes aſſurent qu'au lieu d'un char à quatre chevaux il y en avoit trois à deux chevaux chacun : variété dans les rapports qui prouve le peu d'intelligence & de ſoin de ceux qui ont conduit cette fouille. Ces ouvrages de ſculpture, comme on le croira ſans peine, avoient été renverſés par la lave, écraſés & mutilés ; cependant quand on les a découverts, toutes les pièces en exiſtoient encore. Mais, de

(1) C'eſt la partie que Vitruve nomme l'*Orcheſtre*, & qui répond à celle que nous appelons dans nos théâtres le *Parterre*.

quelle façon s'eſt-on conduit lorſqu'on a recueilli ces précieux débris? On les mit pêle-mêle ſur un chariot, qui les tranſporta à Naples; on les déchargea dans la cour du château, où ils furent jetés indiſtinctement dans un coin. Ce métal demeura longtemps dans cet endroit regardé comme de la vieille ferraille; ce ne fut que lorſqu'on ſe fût apperçu que pluſieurs morceaux manquoient, pour avoir été dérobés, qu'on réſolut de mettre en honneur ce qui en reſtoit; & voici en quoi l'on fit conſiſter cet honneur: on fondit une grande partie du métal pour former en grand les deux buſtes du Roi & de la Reine. Je devine aiſément quel a été le ſort de ces deux morceaux qu'on ne m'a point montrés, & qui ſont en effet devenus inviſibles; l'on eut ſoin de les mettre à l'écart lorſqu'on commença à rougir d'une négligence vraiment impardonnable. Les reſtes du char, des chevaux & de la figure, furent enfin envoyés à Portici, & placés dans les ſouterrains du château, pour être entièrement ſouſtraits aux yeux du public. Longtemps après, l'inſpecteur du cabinet propoſa de compoſer au moins un cheval des pièces qui ſubſiſtoient encore: on y conſentit. Des fondeurs qu'on avoit fait venir de Rome pour des travaux de ce genre, furent employés à cette opération; mais on ne put trouver toutes les pièces néceſſaires pour compoſer un ſeul cheval; l'on fut obligé de fondre

de nouveau ce qui pouvoit manquer, & l'on eſt parvenu à former un aſſez beau cheval, qui a été placé dans la cour intérieure du cabinet : on lit ſur ſon piédeſtal de marbre, l'inſcription ſuivante en lettres de bronze doré, de la compoſition du célèbre Mazocchi :

EX QUADRIGA. AENEA
SPLENDIDISSIMA
CVM. SUIS. JUGALIBUS
COMMINUTA. AC. DISSIPATA
SUPERSTES. ECCE. EGO. UNUS.
RESTO.
NONNISI. REGIA. CURA.
REPOSITIS. APTE. SEXCENTIS
IN. QUAE. VESUVIUS. ME.
ASBYRTI. INSTAR.
DISCERPSERAT.
MEMBRIS.

On pourroit critiquer le mot SEXCENTIS, qui eſt employé pour déſigner un nombre indéterminé, mais qui eſt ici trop étendu, car il n'y avoit certainement pas cent morceaux. On pourroit auſſi reprendre la métaphore INSTAR ABSYRTI : elle eſt ici ſuperflue, & même elle n'eſt point admiſe dans le ſtyle lapidaire ; d'ailleurs l'inverſion des mots depuis *Sexcentis* juſqu'à *Membris* eſt trop hardie & trop poétique.

Ce cheval, bien ou mal rapetaſſé, paroiſſoit d'abord être d'un ſeul jet ; mais comme il eſt bien difficile de marier une nouvelle fonte avec un fragment de métal anciennement caſſé, les

assemblages n'ont point tenu ; il s'y est fait des ouvertures dans les joints ; de façon qu'une grande pluie étant tombée dans le mois de mars 1759, (j'étois alors sur les lieux,) l'eau pénétra par les joints entr'ouverts, & le cheval devint hydropique. On chercha tous les moyens de cacher au public la honte d'une réparation si mal-adroitement faite, on ferma la cour du cabinet pendant trois jours qu'on employa à retirer l'eau qui s'étoit introduite dans le ventre du cheval. Il est demeuré à sa place sans avoir reçu aucun autre secours, qu'il auroit été difficile de lui administrer. Telle est l'histoire du char à quatre chevaux de bronze doré, qui étoit originairement placé sur le sommet du théâtre d'Herculanum.

On voyoit un temple de forme ronde auprès du théâtre, & l'on croit qu'il étoit consacré à Hercule : on a enlevé de dessus les murs intérieurs de ce temple les plus grandes peintures qui se trouvent gravées dans le premier volume (1). Une des principales représente Thésée, à qui les jeunes garçons & les jeunes filles d'Athènes baisent les mains à son retour de Crète, après qu'il eut tué le Minotaure ; & ce morceau donne exactement le trait circulaire que décrivoit, par son plan, le mur sur lequel la peinture étoit appliquée. Les

(1) Ce premier volume est celui qui a été publié par ordre du roi d'Espagne, & qui contient la première partie des peintures d'Herculanum.

autres ſujets ſont, la naiſſance de Téléphus, Chiron & Achille, Pan & Olympus.

Le théâtre & le temple faiſoient partie de la place publique de la ville, où l'on a trouvé les ſtatues équeſtres du vieux & du jeune Nonius Balbus : cette dernière ſtatue étant la mieux conſervée, a été la première que l'on a réparée & que l'on a poſée dans le veſtibule du palais du roi, ſous un châſſis de verre. On a placé l'autre ſtatue équeſtre vis-à-vis de celle-ci ; mais le lieu qu'elle occupe, n'eſt pas encore entièrement achevé de bâtir. La gravure d'une de ces deux ſtatues, quoique deſſinée de mémoire, telle qu'on la voit dans les *Symbolæ litterariæ* de Gori, en préſente une idée aſſez juſte.

Il y avoit près de cette place publique une villa ou maiſon de campagne, avec un jardin qui en dépendoit, & cette maiſon s'étendoit juſqu'à la mer. C'eſt là qu'ont été trouvés les manuſcrits dont il ſera parlé dans la ſuite, & qu'on a pareillement découvert les buſtes de marbre placés dans les anti-chambres de la feue reine, & quelques belles ſtatues de femmes en bronze. Il faut remarquer qu'en général les bâtimens de cette maiſon de campagne, ainſi que ceux de pluſieurs habitations de particuliers de ce canton & des environs, n'ont jamais eu qu'un étage. Cette maiſon de campage renfermoit une grande pièce d'eau, longue de deux cents cinquante-deux palmes

de Naples, & large de vingt-ſept, dont les deux extrémités ſe terminoient en portion de cercle. A l'entour de cet étang, il y avoit ce que nous nommons des compartimens (1) de jardin; & il régnoit tout le long de l'enceinte un rang de colonnes de brique, revêtue d'une couche de ſtuc, au nombre de vingt-deux ſur le côté le plus long, & de dix dans la largeur. Ces colonnes portoient des ſolives appuyées par un bout ſur le mur de clôture du jardin, ce qui formoit une feuillée ou berceau autour de l'étang (2). On trouvoit ſous cet abri des cabinets (3) de formes différentes, ſoit pour la converſation, ſoit pour prendre le bain : les uns en demi-cercle, les autres quarrés par leur plan; & les buſtes, ainſi que les figures de femmes en bronze, dont j'ai parlé, étoient placés alternativement entre les colonnes. Un canal d'une médiocre largeur circuloit le long de la muraille du jardin, & une longue allée conduiſoit au dehors à un cabinet ou pavillon d'été de forme ronde, & percé de toutes parts, lequel s'élevoit de vingt-cinq palmes de Naples au deſſus du niveau de la mer : au

(1) L'auteur veut ſans doute parler de parterres ou de boſquets.

(2) Les anciens mettoient volontiers de ces ſortes de berceaux dans leurs jardins. Le ſecond volume des peintures d'Herculanum, qui a paru en 1760, en fournit plus d'un exemple; l'on en trouvera pareillement des repréſentations dans la trentième planche des peintures du tombeau des Naſoni.

(3) La diſpoſition & la figure de ces pièces quadre avec celles des bâtimens employés aux mêmes uſages dans les anciens thermes à Rome.

ſortir de la longue allée on montoit quatre marches, & l'on parvenoit enſuite au pavillon où l'on a trouvé ce beau pavé de marbre d'Afrique & de jaune antique que j'ai déja annoncé, & dont je parlerai encore lorſque je décrirai la ſeconde chambre du cabinet de Portici, dans laquelle il eſt actuellement placé. Vingt-deux bandes formant autant de cercles qui diminuent de diamètre à meſure qu'ils approchent du centre, où l'on voit une grande roſe, en deſſinent le compartiment, & il a vingt-quatre palmes romains de diamètre. Lorſqu'on l'a découvert, il étoit entouré d'une bordure de marbre blanc, dont la largeur étoit d'un palme & demi de Naples, & qui failloit preſque d'un demi-palme au deſſus du ſol. Cet ouvrage, comme je l'ai dit plus haut (1), étoit couvert de laves du Véſuve, de l'épaiſſeur de cent deux palmes de Naples. Il y avoit dans le voiſinage, & toujours dépendant de la même maiſon de campagne, (on me l'a du moins rapporté ainſi) une petite chambre, ne recevant aucun jour, dont l'étendue étoit d'environ cinq palmes en tous ſens, & la hauteur de douze. La peinture qu'on en a enlevée, & où ſont repréſentés des ſerpens, pourroit faire croire que ce lieu étoit deſtiné aux myſtères ſuperſtitieux d'Eleuſis; & ce qui rend cette conjecture plus vraiſemblable, eſt un très-beau trépied de bronze qui s'y eſt

(1) Page 34.

trouvé. On n'a découvert jusqu'à présent aucun autre édifice considérable à Herculanum.

Quant aux monumens du même genre que présente la ville de Pompeii, je me bornerai à un petit temple ou chapelle quarrée, que l'on découvrit en 1761. Ce temple étoit dépendant d'une grande maison de campagne ou villa. Le fronton chargé de différentes sortes de feuillages, en étoit porté sur quatre colonnes maçonnées & enduites de stuc, dont le diamètre étoit d'environ un palme & demi, & la hauteur de sept palmes sept pouces, & dont le fust étoit orné de cannelures. On en voit une dans la cour du cabinet de Portici. Le temple étoit élevé de deux marches; & dans l'entre-colonnement du milieu, qui étoit beaucoup plus large que les autres, il y avoit intérieurement trois autres marches circulaires qui conduisoient au pavé du temple, & qui faisoient que cet entre-colonnement s'élevoit de la hauteur des trois marches au dessus du plan des colonnes: ces marches étoient revêtues de carreaux d'un marbre commun, appelé *Cipolino*. On trouva dans l'intérieur de ce petit temple une Diane, de travail étrusque, placée sur un piédestal également de marbre. Devant le temple, vers l'angle sur la droite, il y avoit un autre temple rond; de l'autre côté un puits; & vis-à-vis du temple, une citerne, dans les encoignures de laquelle on avoit ménagé quatre puits, ou plutôt des ouvertures pour puiser

l'eau plus commodément. Le ſeul bâtiment à deux étages qu'on ait trouvé, depuis qu'on travaille aux fouilles, eſt dans ce lieu, & on peut le voir maintenant à découvert. J'étois dans cet endroit au mois de février 1762 avec l'inſpecteur du cabinet, lorſque les ouvriers dégageoient une chambre remplie de peintures, & qu'ils étoient occupés à décombrer une eſpèce de buffet couvert de marbre. L'on y a trouvé un cadran ſolaire.

On a découvert à Gragnano, qui eſt l'ancienne Stabia, une villa ou maiſon de campagne, qui reſſembloit aſſez à celle d'Herculanum. Au milieu du jardin étoit pareillement une pièce d'eau diviſée en quatre parties égales, communiquant entre elles par autant de petits ponts chacun d'une arche. Autour de la place, on voyoit ſur l'un des côtés dix compartimens; ſur l'autre côté dix cabinets pour converſer ou pour ſe baigner, tantôt de forme hémicycle, & tantôt quarrée, leſquels ſe ſuivoient alternativement, ainſi qu'à Herculanum. Les uns & les autres, tant les cabinets que les compartimens de parterre, étoient accompagnés d'un berceau conſtruit de la même manière que celui dont j'ai parlé, & porté ſur le devant par des colonnes ſemblables. Le jardin étoit environné d'un canal, tant en dedans que hors du mur de clôture: il ſervoit, ſelon les apparences, à conſerver l'eau de pluie, car on ne trouve ici aucuns veſtiges d'aqueducs, & dans

cette contrée on ne faiſoit ſans doute uſage que de l'eau de pluie ; ce qui le confirme, c'eſt qu'on a trouvé dans l'*Atrium* ou veſtibule de cette maiſon de campagne une grande citerne. L'énorme réſervoir d'eau, nommé *Piſcina mirabilis*, lequel étoit deſtiné pour le ſervice de la flotte romaine près de Miſenum, ſe rempliſſoit d'eau de pluie que les ſoldats y venoient chercher, pour la tranſporter ſur les vaiſſeaux, comme on peut le conjecturer par l'inſpection de quelques tuyaux qui ſe trouvent en haut, & par leſquels on faiſoit probablement paſſer l'eau. Ce réſervoir ſouterrain eſt porté par des piliers à égales diſtances les uns des autres, & qui forment cinq galeries voûtées, dont chacune a treize palmes romains de largeur.

Quant aux différentes curioſités qui ſe conſervent dans le cabinet de Portici, on peut les diviſer en deux claſſes. La première contiendra les objets relatifs aux arts, & les divers uſtenſiles ; & la ſeconde, les manuſcrits. Les tableaux par leſquels je ferai commencer ma notice, ſont actuellement au nombre de plus de mille, tant grands que petits. Ils ſont tous encadrés ſous des verres ; & quelques-uns des plus grands, comme le Théſée, le Téléphus, le Chiron & d'autres, ſont enfermés ſous des châſſis vitrés. La plupart ſont peints en détrempe, ainſi qu'en ont averti les ſavans qui en ont donné la deſcription ; un petit nombre

eſt à freſque. Mais comme on croyoit dans le commencement que toutes les peintures ſur les murailles étoient exécutées de cette dernière manière, c'eſt-à-dire, à freſque, & que perſonne n'avoit mis la choſe en doute, on n'examina pas les différences qui ſe trouvoient dans leur exécution. Un homme ſe préſenta pour lors avec un vernis, qui devoit, diſoit-il, conſerver ces peintures : on en couvrit toutes celles qui avoient été découvertes ; de ſorte qu'il n'eſt plus poſſible de diſtinguer la manière & les procédés que les anciens artiſtes ont employés en les exécutant. Les plus belles de ces peintures repréſentent des danſeuſes & des centaures : leur proportion eſt d'environ un empan ; elles ſont peintes ſur un fond noir, & ne peuvent être attribuées qu'à un grand maître, car elles ſont auſſi légères que la penſée, belles comme ſi elles avoient été tracées par la main des Graces. Les peintures dignes de tenir un ſecond rang, & qui peuvent même marcher de pair avec celles des danſeuſes, ſont deux morceaux qui faiſoient pendans, & dont les figures ſont un peu plus grandes que les précédentes (1). On voit dans l'un de ces morceaux un jeune ſatyre, qui veut donner un baiſer à une jeune nymphe, & dans l'autre un vieux faune amoureux d'un hermaphrodite. On ne peut rien imaginer de plus voluptueux, ni qui ſoit

(1) Pitt. Ercol. tom. j, tav. 15. 16.

peint avec plus d'art. On trouve encore nombre de tableaux de fleurs & de fruits ; & dans ce genre de peinture on ne voit rien de plus accompli.

Si dans une ville telle qu'Herculanum, & sur les murailles des maisons, il y avoit des morceaux de cette distinction, nous pouvons imaginer à quel point de perfection cet art étoit parvenu dans les temps brillans de la Grèce. Quatre tableaux, qui à la vérité ont été découverts à Stabia, mais qui n'ont pas été peints sur le lieu, nous en fournissent une preuve convaincante. Ces morceaux furent trouvés posés deux à deux l'un contre l'autre, la face en dedans, & appuyés contre le mur, sur le plancher d'un appartement de la maison de campagne dont j'ai parlé plus haut ; ce qui peut nous faire conjecturer qu'ils ont été coupés & enlevés d'ailleurs, peut-être de la Grèce, pour être encastrés dans les murs de cet appartement, ce qui auroit été fait si l'éruption du Vésuve n'y eût mis empêchement. Cette importante découverte a été faite vers la fin de l'année 1761. Les figures de ces tableaux ont environ un palme & demi : elles sont peintes avec un soin infini, & supérieures en cette partie à tout ce qui a été découvert jusqu'à présent. Ces quatre morceaux sont environnés de bordures de diverses couleurs. Malheureusement deux de ces tableaux sont brisés, & par conséquent

un peu endommagés. Je les ai décrits, & j'en ai donné le détail dans mon Hiſtoire de l'Art chez les Anciens.

C'eſt ici le lieu d'avertir que tous les tableaux peints ſur des parties de murs, qui de l'Italie ont paſſé au-delà des Alpes, ſoit en Angleterre, ſoit en France ou en Allemagne, ne doivent être regardés que comme des pièces ſuppoſées. M. le comte de Caylus en a fait graver un, & l'a donné comme une ancienne peinture, dans ſes collections d'antiquités, parce qu'on le lui avoit vendu pour un morceau trouvé à Herculanum (1). On a trompé le margrave de Bareith pendant ſon ſéjour à Rome, en lui faiſant acheter pluſieurs de ces tableaux : j'ai ſu depuis que pluſieurs princes d'Allemagne avoient été également les dupes de ces mauvais ouvrages, car tous ces tableaux ont été faits à Rome par *Joſeph Guerra*, peintre vénitien, très-médiocre dans ſon art, qui mourut l'année dernière. Il n'eſt point étonnant que des étrangers aient été ſéduits par ces peintures, puiſqu'un très-habile antiquaire, dont le ſavoir eſt fort étendu, le père Contucci, jéſuite, directeur des études & du cabinet dans le collège romain, avoit acheté plus de quarante de ces morceaux, qu'il regardoit comme des tréſors ap-

(1) M. le comte de Caylus n'a rien fait graver de ſemblable, & bien loin de s'être laiſſé tromper, il a peut-être été le premier à parler de l'impoſture de *Guerra*. Voyez ce qu'il a écrit ſur ce ſujet dans le tome iv de ſon recueil d'antiquités, page 220.

portés de Sicile, & même de Palmyre : on avoit même eu le ſoin d'envoyer pluſieurs de ces tableaux à Naples, d'où on les avoit fait revenir à Rome pour accréditer davantage la fourberie. On avoit appoſé ſur quelques-uns de ces morceaux des caractères qui n'ont de conformité avec aucune langue connue : on auroit peut-être trouvé un ſecond Kirker pour les expliquer, ſi l'impoſture n'eût pas été découverte. Les gens de goût, inſtruits dans l'art & verſés dans les antiquités, qui examineront avec attention ces tableaux, reconnoîtront aiſément la ſuppoſition ; car le ſieur Guerra n'a pas montré la moindre connoiſſance des uſages, des coutumes, ni des manières des anciens ; on s'apperçoit aiſément qu'il a compoſé ſes tableaux en ignorant, & qu'il a tiré tout de ſa tête : enſorte que ſi un ſeul de ſes ſujets avoit pu être antique, tout le ſyſtême des connoiſſances de l'antiquité eût été renverſé. Dans le nombre de ces tableaux, qui appartiennent aux jéſuites, on voit Epaminondas emporté de la bataille de Mantinée ; Guerra a repréſenté ce général avec une armure de fer complette, & telle que nos chevaliers la portoient dans les tournois. Dans un autre tableau, on voit un combat d'animaux, repréſenté dans un amphithéâtre ; & le préteur ou l'empereur qui y préſide, a le bras appuyé ſur la garde d'une épée nue, ſemblable à celles qui étoient en uſage lors de la guerre de trente

ans (1). Ce fauſſaire faiſoit conſiſter le génie dans la repréſentation de Priapes d'une groſſeur énorme ; & l'expreſſion de la beauté, dans un alongement qu'il donnoit à ſes figures, & qui les rendoit comparables à des fuſeaux. Ce travail fut reconnu généralement à Rome pour ce qu'il étoit ; cependant un Anglois y fut encore trompé il y a deux ans, & donna ſix cents écus de quelques-unes de ces peintures.

A la ſuite des tableaux, je dois faire mention des plus belles ſtatues, des buſtes les plus remarquables & de quelques petites figures. Outre les deux ſtatues équeſtres de marbre, il y a deux figures de femmes de grandeur naturelle, qui méritent d'être remarquées par la beauté de leur draperie : elles ſont placées dans la galerie. On voit dans la cour du cabinet la mère de Nonius Balbus ; c'eſt ce qu'on apprend par l'inſcription bien conſervée de ſon piédeſtal ; une partie de ſa draperie ou de ſon manteau eſt jetée ſur ſa tête ; cette draperie, pour coiffer la figure avec grace, s'élève en pointe au deſſus du front : on peut remarquer la même choſe ſur la tête de la tragédie, dans le bas-relief repréſentant l'apothéoſe d'Homère, qui ſe conſerve au palais Colone à Rome. Une telle minutie ne méritoit pas d'être relevée ; & je l'aurois paſſée ſous ſilence,

(1) C'eſt-à-dire, la guerre qui a duré trente ans en Allemagne, & qui a été terminée par la paix de Weſtphalie en 1648. L'on portoit alors des épées dont la garde étoit d'une grandeur démeſurée.

ſi

ſi Cuper (1) n'avoit regardé cette pliſſure pincée comme quelque choſe de ſingulier, & s'il n'avoit cru y trouver ce que les Grecs nommoient ὄγκος, coiffure de cheveux qui s'élève au deſſus du front dans les maſques tragiques de l'un & de l'autre ſexe. Le deſſin qu'il a fait graver l'a induit en erreur; car cette pointe n'eſt pas ſi élevée ſur le marbre, & elle n'eſt pas non plus formée par un pli, comme il l'a repréſentée. On voit encore une Pallas de grandeur naturelle, & qui prime ſur toutes les autres ſtatues de marbre: ſelon toutes les apparences elle n'a pas été faite en Italie; je la crois plus ancienne, & du temps des premiers Grecs, ou peu s'en faut. Pour preuve de ce que j'avance, je dirai que le viſage de cette figure a un certain caractère de rudeſſe, & que les plis de ſon habillement ſont roides, & forment comme des tuyaux parallèles. L'attribut le plus remarquable eſt ſon égide attachée au cou, & enſuite jetée ſur le bras pour tenir lieu de bouclier à la divinité, peut-être dans le combat contre les Titans, d'autant que Pallas eſt ici repréſentée comme en action de courir; elle élève le bras droit comme pour lancer un javelot. On a auſſi trouvé à Pompeii, dans le petit temple dont j'ai parlé plus haut, une Diane qui certainement eſt étruſque. J'en ai fait une deſcription amplement détaillée dans mon Hiſtoire de l'Art chez les anciens.

(1) *Apotheoſ. Hom. p. 81 & ſeq.*

Jusqu'à présent l'on n'a découvert, en ouvrages égyptiens, qu'une petite figure d'homme, de granit noir à petits grains, avec le boisseau ou *modium* sur la tête ; la figure, y compris sa base antique, a trois palmes & trois pouces romains : elle pose sur un socle rond pris dans la même pierre, & dont le diamètre est de deux palmes sept pouces.

Vous vous rappellerez ici, Monsieur, que dans l'ordre du roi dont j'étois porteur, & qui me procuroit une entrée particulière dans le cabinet, cette grace ne m'étoit accordée que pour ce qu'il étoit permis de voir. Je ne demandai point l'explication de cette restriction ; je compris aisément qu'on en avoit voulu excepter les antiquités placées dans les souterrains du château, & singulièrement une figure obscène qui y est reléguée. Mais ayant acquis la confiance de l'inspecteur, je suis parvenu à voir les curiosités conservées sous les voûtes, à l'exception toutefois de la figure pour laquelle il faut un ordre écrit de la propre main du roi ; & cet ordre n'ayant encore été sollicité par personne, je ne crus pas devoir être le premier à faire une pareille demande. Cet ouvrage en marbre représente un satyre avec une chèvre, & la figure est de la grandeur d'environ trois palmes romains : on dit qu'elle est merveilleusement bien travaillée. Dès qu'on l'eut déterrée, on l'envoya bien enveloppée au roi,

qui étoit alors avec la cour à Caſerte ; & ſur le champ elle fut renvoyée, avec les mêmes précautions, pour être remiſe à la garde de Joſeph Canart, ſculpteur du roi à Portici, avec une défenſe expreſſe de la laiſſer voir à perſonne. Ainſi quelques Anglois qui ſe vantent d'avoir vu ce morceau, en impoſent.

Les plus grandes ſtatues en bronze repréſentent des empereurs & des impératrices, & il n'en eſt aucune qui ne ſoit au deſſus de la grandeur naturelle ; mais elles ſont d'un travail médiocre, & ne préſentent de remarquable que l'anneau que l'on voit au doigt annulaire de la main droite de quelques-uns des empereurs, & ſur lequel eſt gravé un bâton augural (*Lituus*). Les plus belles ſtatues que l'on trouve enſuite ſont au nombre de ſix, & repréſentent des femmes, en partie de grandeur naturelle, en partie plus petites ; elles ſont l'ornement de l'eſcalier qui conduit au cabinet : trois ſtatues d'hommes de grandeur naturelle, ſont placées dans le cabinet même ; elles repréſentent un vieux Silène, un jeune Satyre & un Mercure. Les figures de femmes ſont celles qui anciennement étoient placées dans le jardin de la villa d'Herculanum, & qui étoient rangées alternativement avec les buſtes de marbre autour de la grande pièce d'eau : elles ſont drapées, preſque ſans action, & n'ont aucuns attributs qui puiſſent permettre de leur donner un

nom certain ; en un mot, elles ne préſentent aucun objet déterminé, quoique toutes portent un diadême. On en voit une qui ſemble vouloir détacher le manteau court qu'elle porte ſur ſon épaule, ou l'attacher à un bouton ; une autre tient ſes cheveux ; une troiſième ſoulève un peu ſa robe, comme ſi elle ſe préparoit à danſer. Le Silène eſt couché ſur une outre, ſur laquelle eſt étendue une peau de lion ; les doigts de ſa main droite ſont diſpoſés comme s'il vouloit les faire claquer ; & telle étoit la ſtatue de Sardanapale. Le jeune Satyre eſt aſſis & endormi, de ſorte que l'un de ſes bras eſt pendant. Mais la ſtatue de Mercure, celle que l'on a trouvée la dernière, eſt la plus excellente de toutes. Ce dieu eſt pareillement aſſis ; & ce qu'il y a de particulier, ce ſont ſes aîles : elles ſont attachées aux pieds, de façon que l'attache des courroies ſe trouve ſous la plante du pied en forme d'une roſe applatie, comme ſi l'on eût voulu marquer que ce dieu n'eſt pas fait pour marcher, mais pour voler.

Les buſtes ſont en partie de marbre & en partie de bronze : les premiers ſont tous de grandeur naturelle, & ne ſont pas encore dans le cabinet, mais dans une antichambre de la feue reine, où on les a laiſſés pour ne pas fruſtrer le concierge de ſes petits profits. Les plus remarquables ſont un Archimède, avec une barbe courte & friſée :

ſon nom y avoit été anciennement écrit avec une couleur noire ou de l'encre, & il y a cinq ans qu'on en liſoit encore les cinq premières lettres, APXIM; mais à préſent elles ſont totalement effacées à force d'avoir été touchées. Le nom étoit auſſi écrit ſur un autre buſte d'homme : on y diſtinguoit avec peine ces trois lettres AΘH ; mais aujourd'hui il n'en reſte plus aucune trace. Une autre tête d'homme a la barbe retrouſſée & nouée ſous le menton ; ſingularité qui ſe remarque à une tête placée dans les galeries du Capitole à Rome. Parmi les buſtes de femmes on voit une belle Agrippine l'aînée ; elle porte autour de ſes cheveux une couronne, qui paroît compoſée de perles oblongues.

Les buſtes de bronze ſont de différentes proportions ; les uns de grandeur naturelle, d'autres au deſſus ; quelques-uns d'une grandeur moyenne, & d'autres encore au deſſous : mais dans ces différentes eſpèces, ſur-tout dans la première, ce cabinet l'emporte ſur tous ceux qui exiſtent. Dans le nombre des grandes tetes, il s'en trouve ſix ſingulièrement remarquables, ſur-tout les trois premières, à cauſe du travail des cheveux, dont les boucles ont été ſoudées & ajoutées après coup. L'une de ces têtes, & la plus ancienne (car elle porte tous les caractères de la plus haute antiquité), a cinquante boucles annelées, comme ſi elles étoient formées par un fil d'archal de la groſſeur

d'une plume à écrire : la ſeconde a ſoixante-huit boucles, mais qui ſont applaties, & reſſemblent à une bande étroite de papier qu'on auroit roulée avec les doigts, & enſuite tirée pour l'alonger; les boucles qui ſe trouvent derrière le cou, ont douze révolutions. Ces deux têtes repréſentent de jeunes héros ſans barbe; mais les boucles de la chevelure de la troiſième tête, qui porte une longue barbe, ne ſont ſoudées que ſur les côtés. Cette tête mérite ſur-tout d'être admirée pour l'exécution, comme étant infiniment ſupérieure à celle de tous nos artiſtes; c'eſt un des plus parfaits ouvrages qui ſoient au monde, & je puis aſſurer qu'en aucun genre on ne peut rien voir de plus exquis. On lui donne le nom de *Platon*, mais je la croirois plutôt une tête idéale. Le quatrième buſte eſt celui de Sénèque : il nous reſte pluſieurs portraits en marbre de ce philoſophe, & un entr'autres qui eſt dans la vigne de Médicis à Rome, & qui avoit toujours été regardé comme le plus parfait; mais celui-ci lui eſt infiniment ſupérieur; on pourroit même avancer que l'art qui brille dans ce morceau eſt inimitable. Pline aſſuroit cependant que la ſculpture en bronze avoit infiniment dégénéré ſous le règne de Néron. Les deux autres buſtes ſont d'une forme très-ancienne : ils ont deux barres ou anſes mobiles de métal, placées en ſaillie ſur les côtés, pour pouvoir plus aiſément en faire le tranſport. L'un de ces buſtes

représente un jeune héros, & l'autre une femme; ils paroiſſent tous deux l'ouvrage du même maître: le premier porte le nom de l'artiſte (1):

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΑΡΧΙΟΥ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ
ΕΠΟΗΣΕ

» Apollonius, fils d'Archias, d'Athènes, l'a fait. « J'eſtime que l'un & l'autre buſte ont été faits dans le temps que les arts floriſſoient le plus dans la Grèce; & quant à la façon dont eſt formé le mot ΕΠΟΗΣΕ, qu'il me ſoit permis de renvoyer à ce que j'en ai dit dans mon Hiſtoire de l'Art chez les anciens. Martorelli (2) croit trouver dans la tête de ce héros l'image d'Alcibiade : & pourquoi? parce que l'artiſte eſt Athénien. M. Bajardi (3), prélat romain & archevêque *in partibus*, n'eſt pas mieux fondé à chercher dans cette tête un jeune Romain, & dans le buſte de la femme une dame romaine.

Dans le nombre des petits buſtes, il y en a pluſieurs que le nom des perſonnages qu'ils repréſentent rend recommandables. Tel eſt un Epicure parfaitement ſemblable à celui du Capitole; un Hermachus (ΕΡΜΑΧΟΣ) qui a ſuccédé immédiatement à Epicure, & un Zénon avec ſon

(1) Suivant ce que M. Winckelmann dit dans ſa relation ſur les nouvelles découvertes d'Herculanum, le nom grec d'Apollonius doit être écrit de ſuite ſur une ſeule ligne, & non ſur trois comme il l'eſt ici.

(2) *Thec. Calamar.* p. 426.

(3) Catal. des Monum. d'Herculanum, p. 169. 178.

nom. On doit ſur-tout remarquer deux buſtes de Démoſthène ; le plus petit porte ſon nom, & l'on en trouvera la repréſentation à la fin de cette lettre : je l'ai fait graver pour faire connoître que la tête d'un jeune homme ſans barbe, accompagnée du nom de Démoſthène, & repréſentée ſur un bas-relief trouvé en Eſpagne, ne peut être celle de l'orateur athénien, quoi qu'en diſent Fulvius Urſinus & quelques autres antiquaires : Démoſthène n'a pu jouir de quelque célébrité avant d'avoir eu de la barbe.

Indépendamment de ces buſtes, on trouve dans les magaſins du cabinet une grande quantité de petits buſtes en bas-relief, appliqués ſur des champs ronds, comme le ſeroit celui d'un bouclier ; ces buſtes, par le moyen d'un crampon qui y étoit ſcellé, pouvoient être attachés contre un mur, ou en quelqu'autre endroit ; & c'eſt cette ſorte de buſtes que leur reſſemblance avec la figure d'un bouclier faiſoit appeler *Clupeum* (1) : on en trouve qui repréſentent des têtes d'empereurs & d'impératrices ; & l'on en voit deux entr'autres, mais en marbre & de grandeur naturelle, dans la vigne Altieri, & un dans le Capitole à Rome.

Il y auroit autant de choſes à dire ſur les petites figures que ſur les ſtatues, ſur-tout par rapport aux anciens uſages, à la forme des vêtemens &

(1) Voyez Winckelmann, Deſc. des pier. grav. du cab. de Stoſch.

aux parures. Mais comme cette discussion demanderoit un temps que peu d'étrangers peuvent donner, je renvoie le lecteur au quatrième chapitre de mon Histoire de l'Art chez les anciens, si souvent citée, me contentant de faire mention de quelques figures qui frappent davantage la vue. La plus belle & la plus grande de ces figures, & l'une de celles qui ont été découvertes en dernier lieu, est un Alexandre à cheval: il manque un bras à la figure, & au cheval deux jambes; mais ce dommage peut aisément se réparer. Le cheval & la figure ont environ deux palmes & demi de hauteur: cet ouvrage ne cède pour l'invention, ni pour l'excellence du travail, à aucun des autres monumens. Les yeux du cheval, aussi bien que ceux de la figure, sont incrustés en argent, & la bride est de même métal; le piédestal sur lequel le cheval étoit placé, existe encore. Un autre de pareille grandeur, mais sans la figure du cavalier qui est perdue, fait le pendant du précédent, & ne lui cède point en beauté. L'un & l'autre de ces chevaux ont les crins coupés, & la direction de leur marche est diagonale. En général, ces morceaux n'étant pas encore réparés, on ne les montre point. Parmi les figures qu'on fait remarquer aux étrangers, on distingue sur-tout une petite Pallas & une Vénus, chacune de la hauteur d'un palme ou environ. La première tient une patère de la main droite, & sa lance

de la gauche : les ongles des mains & des pieds, les boucles de ſon caſque, & une bande ſur le bord de ſon vêtement, ſont incruſtés en argent avec beaucoup d'art. La Vénus a des braſſelets d'or à ſes bras & à ſes jambes, formés avec des filets de ce métal ; elle eſt debout, & elle élève la jambe gauche comme ſi elle venoit d'y attacher ſa chauſſure, ou qu'elle voulût la détacher. On doit auſſi remarquer une repréſentation tournée en ridicule, ou, ſi l'on veut, une parodie d'Enée portant Anchiſe ſur ſes épaules, & tenant le petit Aſcagne par la main : ces trois figures ont des têtes d'âne ; & auprès du groupe ſe trouve un âne qui n'a pas un pouce de hauteur : il eſt debout ſur ſes pieds de derrière, & couvert d'un manteau d'argent. Les amateurs & les connoiſſeurs de l'art diſtinguent, dans le nombre de ces petites figures, un Priape qui eſt d'un travail vraiment digne de toute leur attention. Il n'eſt que de la longueur d'un doigt ; mais il eſt exécuté avec tant d'art, qu'on pourroit le regarder comme une étude d'anatomie ſi préciſe, que Michel-Ange, tout grand anatomiſte qu'il étoit, n'a rien exécuté de plus ſavant : les deſſins de ce grand homme, conſervés dans le cabinet de M. le cardinal Alexandre Albani, prouvent ſeuls combien il étoit profond dans cette partie de ſon art. Ce Priape paroît faire une eſpèce de geſte fort ordinaire aux Italiens,

mais entiérement inconnu aux Allemans : conſéquemment j'aurai peine à leur faire entendre la deſcription que j'en vais faire. Cette figure tire en en-bas la paupière inférieure avec l'index de la main droite, appuyée ſur l'os de la joue, tandis que la tête eſt penchée du même côté. Il faut que ce geſte fût employé par les pantomimes des anciens, & qu'il eût différentes ſignifications expreſſives. Celui qui le faiſoit gardoit le ſilence, & ſembloit vouloir dire, dans ce langage muet : méfie-toi de lui, il eſt fin, il en ſait plus que toi ; ou bien : il croit me prendre pour dupe, & je l'ai attrappé ; ou bien enfin : tu t'adreſſes bien ! tu as bien trouvé ton homme ! De la main gauche la même figure fait ce que les Italiens nomment *Far la fica*, geſte obſcène qui conſiſte à placer le pouce entre l'index & le doigt du milieu, de façon qu'on croit voir le bout de la langue ſortant entre les deux lèvres ; & cette diſpoſition des doigts s'appelle auſſi *Far caſtagne*, par alluſion à la fente qu'on fait à l'écorce des châtaignes avant que de les rôtir. On montre au même cabinet un membre viril ou Priape, de bronze, accollé avec une petite main faiſant le même geſte. Ces ſortes de mains ſe trouvent fréquemment dans les cabinets ; & l'on ſait qu'elles tenoient lieu d'amulettes chez les anciens, ou, ce qui eſt la même choſe, qu'on les portoit comme des préſervatifs contre les

charmes, les mauvais regards & les enchantemens. Quelque ridicule que fût cette pratique superſtitieuſe, elle ne s'en eſt pas moins conſervée juſqu'à préſent dans le bas peuple du royaume de Naples. L'on m'a fait voir pluſieurs de ces Priapes, que des gens ont la ſimplicité de porter au bras ou ſur la poitrine. Le plus ſouvent ils attachent à leur bras une demi-lune d'argent, que le peuple appelle *Luna pezzura*, c'eſt-à-dire, Lune pointue, & qu'ils regardent comme un préſervatif contre l'épilepſie ; mais il faut que cette lune ait été fabriquée de l'aumône qu'on a recueillie ſoi-même, & qu'on la porte enſuite à un prêtre qui la bénit. Cet abus eſt connu, cependant on le tolère. Il ſe pourroit que le grand nombre de demi-lunes d'argent qui ſe trouvent dans le cabinet de Portici, aient eu le même objet de ſuperſtition. Les Athéniens les portoient au cuir du talon de leurs chauſſures ſous la cheville du pied.

Dans le nombre des Priapes, on en voit avec des aîles & avec des clochettes pendues à des chaînes entrelaſſées, & ſouvent la partie poſtérieure eſt terminée par la croupe d'un lion qui ſe gratte avec ſa patte gauche, comme font les pigeons ſous leur aîle quand ils ſont en amour, & pour s'exciter, dit-on, à la volupté. Les clochettes ſont de métal, montées en argent; apparemment que leur ſon devoit produire un effet

à peu près ſemblable à celui des clochettes (1) qui ſe mettoient ſur les boucliers des anciens ; ici elles étoient faites pour inſpirer de la terreur, & là elles avoient pour objet d'éloigner les mauvais génies. Les clochettes entroient auſſi dans les habillemens de ceux (2) qui étoient initiés aux myſtères de Bacchus.

Je ne dois pas négliger d'avertir que le plus grand nombre des ouvrages de bronze que l'on voit dans le cabinet, ont été reſtaurés, & que, pour y parvenir, il a fallu les mettre au feu, ce qui leur a fait perdre leur rouille antique & reſpectable, cette pellicule verdâtre, qui en italien eſt déſignée par le mot *Patina*. Il eſt vrai qu'on leur a fait prendre une pareille couleur verdâtre & factice, mais qui ne rend point l'ancienne *Patina*, & qui même fait un très-mauvais effet ſur quelques têtes. Témoin celle du beau Mercure, qu'on dit avoir été trouvée en mille morceaux, c'eſt-à-dire, extrêmement délabrée. La moindre nouvelle ſoudure, en pareil cas, fait détacher du bronze ancien, une première pellicule ; il s'y forme des gales ou des croûtes ; & quand on veut rétablir la couleur & le teint (3) de l'antique, on ne fait qu'un travail raboteux, tout-à-fait déſagréable à voir. Les incruſtations d'argent ont demandé les mêmes réparations.

(1) Æſchyl. *Sept. cont. Theb. verſ. 301.*

(2) Vid. Deſcr. des pier. gr. du cab. de Stoſch.

(3) L'auteur veut exprimer la ſuperficie unie qui, dans un bronze, imite celle de la peau.

J'en ſuis aux inſcriptions que j'ai promis de donner, & je vais en citer particulièrement deux: la première n'a jamais été publiée; la ſeconde eſt rapportée par Martorelli dans ſon livre dont j'ai ſouvent fait mention, mais qu'il n'eſt pas permis de conſulter, même aux Napolitains. La première étoit placée ſur la muraille d'une maiſon, d'où elle a été entièrement détachée, & portée dans le cabinet des anciens tableaux. Cette inſcription eſt une affiche pour la location de bains & d'endroits où l'on donnoit à boire & à manger: elle eſt unique dans ſon genre.

IN PRAEDIS IVLIAE SP. F. FELICIS
LOCANTVR
BALNEVM VENERIVM ET NONGENTVM TABERNAE
PERGVLAE
CAENACVLA EX IDIBVS AVG. PRIMIS. IN. IDVS. AVG. SEXTAS.
ANNOS CONTINVOS QVINQVE
S. Q. D. L. E. N. C.
A. SVETTIVM VERVM. AED.

On reconnoît aiſément qu'il y avoit eu précédemment ſur le mur une autre inſcription, mais en couleur noire, & qui étoit, ſelon les apparences, l'affiche d'un bail, ſur laquelle l'inſcription qu'on vient de lire a été écrite depuis en couleur rouge. Je n'ai donné la forme exacte que de quelques lettres, ayant été obligé de tranſcrire cette inſcription à la dérobée, car il n'eſt permis à perſonne d'en prendre copie. Sans doute les lettres ſéparées par des points dans la ſeptième

ligne étoient une formule connue alors; elles pourroient s'expliquer ainſi :

Si Quis Dominam Loci Ejus Non Cognoverit,
Adeat Suettium Verum Ædilem.

C'eſt-à-dire : » S'il y avoit quelqu'un qui ne » connût pas la propriétaire de ce lieu ou de » ce bain, il peut s'adreſſer à l'édile *Suettius* » *Verus* .« La propriétaire ſe nommoit *Julia*, & ſon père *Spurius Felix*. Les baux, chez les anciens Romains, étoient ordinairement faits, comme parmi nous, pour un certain nombre d'années; celui-ci eſt pour cinq ans : quelques lois qui ſe trouvent dans le Digeſte nous l'apprennent. *Pergula* étoit, dans la ſignification la plus uſitée, ce que nous nommerions un *Berceau de verdure;* & ces berceaux, dans les plus beaux pays d'Italie, ſont ordinairement faits avec élégance, & formés par des roſeaux liés en croix; ſur quoi je ferai obſerver que les roſeaux de ce pays ſont beaucoup plus forts & plus longs que ceux d'Allemagne, & des autres pays au-delà des Alpes, non-ſeulement parce que le terrain eſt plus propre à ce genre de production; mais ſur-tout parce qu'ils ſont cultivés, qu'on laboure la terre où ils ſont plantés, & qu'en général on en a plus de ſoin qu'ailleurs: auſſi regarde-t-on un champ de roſeaux comme un fonds néceſſaire dans une métairie; car à Rome & dans les environs on at-

tache & l'on ſoutient la vigne avec des roſeaux. Quant aux autres ſignifications du mot *Pergula*, qui ne ſont point relatives à ceci, on peut les trouver ailleurs (1). *Cœnacula*, ce mot doit ſignifier ici, des chambres dans des maiſons publiques où l'on donnoit à boire à ceux qui cherchoient à ſe divertir. A cette occaſion, je rapporterai une inſcription, qui à la vérité eſt imprimée dans le Recueil de Gruter; mais ſans indication du lieu où elle ſe trouve.

HVIVS. MONVMENTI. SI. QVA. MACERIA.
CLVSVM. EST. CVM. TABERNA. ET. CENACVLO.
HEREDES. NON. SEQVETVR.
NEQVE. INTRA. MACERIAM. HVMARI.
QVEMQVAM. LICET.

Cette inſcription ſe voit ſur le mur d'une tour, au paſſage du fleuve Glarigliano, anciennement le fleuve Liris.

Je joindrai quelques autres inſcriptions du même cabinet, dont la plus grande partie n'a pas beſoin d'explication : ſi elles demandoient quelque obſervation, j'en laiſſerai le ſoin à d'autres.

IVLIA. GER . . . .
AGRIPPINAE. TI. CLA. . . . . .
PONT. MAX. . . .
L. MAM. . . .

(1) *Salmaſ. Not. in Spartian.* pag. 155. F. pag. 458. ed. pariſ. *Voſſ. Etymol.* v. Pergula.

DIVAE

DIVAE. AVGVSTAE.
L. MAMMIVS. MAXIMVS. P. S.

ANTONIAE. AVGVSTAE. MATRI. CLAVDI.
CAESARIS. AVGVSTI. GERMANICI. PONTIF. MAX.
L. MAMMIVS. MAXIMVS. P. S.

On lit ſur une table de bronze :

MAMMIO. MAXIMO.
AVGVSTALI.
MVNICIPES. ET. INCOLAE.
AERE. CONLATO.

BALBI. L. EVTYCHO
LOCVM. SEPVLTVR.
D. D.

Q. LOLLIVS. SCYLAX. ET.
CALIDIA. ANTIOCHVS. MATER
M. CALIDIVS. NASTA. IOVI.
V. S. L. M.

THERMAE.

M. CRASSI. FRVGI.
AQVA. MARINA. ET BALN.
AQVA. DVLCI. IANVARIVS. L.

L'inſcription ſuivante écrite ſur la baſe d'une ſtatue, apparemment de Vénus, n'a pas été trouvée

à Herculanum, mais auprès de Baja; elle eſt placée dans la cour du cabinet.

VENERI. PROBAE. SANCTISS. SACR.
TI. CLAVDIVS. MARCION.

SALVE. MILLE. ANIMARVM. INLVSTRI. CENARE. OPVS. SALVE. PVLCHRI. ONERIS. PORTATRIX. IN. EXVPERABILE. DONVM. RERVM. HVMANARVM. DIVINARVMQVE. MAGISTRA. MATRIX. SERVATRIX. AMATRIX. SACRIFICATRIX. SALVE. MILLE. ANIMARVM. INLVSTRI. CENARE. OPVS. SALVE.

Je n'aſſurerois pas que cette inſcription fût des temps les plus reculés; la meſure des ſyllabes eſt pourtant très-irrégulière, & dans le goût de celle que l'on a ſuivie dans d'autres inſcriptions de la plus grande antiquité. La troiſième ligne eſt très-obſcure. Martorelli, page 373, la lit dans l'ordre ſuivant : *Salve Venus, Opus eſt nos cenare cum illuſtri mille animarum, ſalve;* & il l'explique de cette manière, *Juvat nos commiſceri* (μίγνυσθαι) *cum innumera gente, illuſtri elegantique formâ prædita.* Son interprétation eſt fondée ſur la ſignification du mot *cœnare*, employé dans ce ſens par Suétone à l'endroit où cet auteur parle du ſouper d'Auguſte (*Aug. c.* 70) nommé δωδεκάτος, où les convives étoient habillés comme les douze dieux & déeſſes, & où Auguſte repréſentoit Apollon. L'auteur latin s'exprime ainſi :

Dum nova Divorum cœnat adulteria.

Martorelli appuie encore ſon opinion ſur l'autorité de Martial, où ce mot, dit-il, ſe trouve en

plusieurs endroits & présente un sens obscène : pour moi j'avoue que je n'ai pu découvrir rien de tel dans les écrits de ce poète.

On voit sur une pierre gravée en relief & en caractères épargnés dans le lit blanc de l'agathe,

ΛΕΓΟΥΣΙΝ : Ils parlent ;
ΑΘΕΛΟΥΣΙΝ : Ce qu'ils veulent,
ΛΕΓΕΤΩΣΑΝ : Qu'ils parlent :
Sic,
ΤΙΜΕΛΙΣΟΙ (1) : Que m'importe ?

Entre plusieurs espèces de cachets ou gravures en bronze, je n'en rapporterai qu'une seule, & ce sera à cause des lettres entrelacées :

M.ATILIPHILRONS

C'est-à-dire,

M. STATILII. PHILERONIS.

Ici finit la première section de la quatrième partie de cette lettre, dans laquelle j'ai promis de parler des ouvrages de l'art ; mais dans le sens le plus strict. Je dois maintenant faire mention des ustensiles, que je partagerai en deux classes. Je traiterai d'abord de ceux qui sont absolument nécessaires pour le besoin de la vie ; ensuite de ceux que l'abondance & le luxe ont introduits.

Le pain sera le premier objet qui m'occupera, persuadé qu'on me permettra de le comprendre

(1) Il faut lire ici Τιμελέσοι ; que t'importe ?

dans la première classe : il s'en est conservé deux entiers, & de même forme, c'est-à-dire, d'un palme & demi de diametre, & de cinq pouces d'épaisseur. Tous les deux ont huit entailles sur le dessus; c'est-à-dire, qu'ils sont d'abord divisés en croix, & que ces quatre parties sont divisées de nouveau : cette même division s'observe sur deux pains représentés dans un tableau d'Herculanum (1). Celui de ces deux pains qui a été trouvé le premier, fut gravé en taille-douce, dans les Mémoires donnés sur Herculanum par un anonyme, que Gori a fait imprimer (2). C'est ainsi que les pains des Grecs, dès les premiers temps, étoient marqués; & c'est delà qu'il furent appelés par Hésiode ὀκταβλωμοι, c'est-à-dire, comme quelques-uns l'expliquent, à huit entailles; mais quelquefois les pains n'étoient divisés qu'en croix, comme je l'ai remarqué dans un autre endroit (3), & c'est encore par cette raison qu'un pareil pain s'appeloit *quadra* (4) :

Et mihi dividuo findetur munere quadra;

& chez les Grecs τετράτρυφος, d'où venoit la façon de parler *alienâ vivere quadrâ*, vivre de la table d'autrui.

Je joins aux pains les vaisseaux destinés pour contenir le vin : il y en avoit de deux espèces. Les plus grands s'appeloient *Dolia*, & les plus petits *Am-*

(1) *Pitt. Erc.* t. ij, p. 141.
(2) *Notiz. sopra l'Ercol.* dans les *Symb. litter.* vol. j, p. 138.
(3) Description des pierres gravées du cabinet de Stosch.
(4) *Scalig. Not. in Moret. in Catalect. Virg. p. 429. Edit. Lugd. 1573. 8.*

phoræ ; les uns & les autres étoient de terre cuite. Les anciens n'ignoroient pas la façon de faire des tonneaux de douves liées enſemble : on voit dans le cabinet du Collège Romain une lampe de terre, ſur laquelle ſont repréſentées deux perſonnes portant ſuſpendu à une perche un tonneau lié avec des cerceaux ; on en trouve de pareils ſur des pierres gravées, comme je l'ai fait voir ailleurs (1). Enfin on en remarque encore ſur les colonnes Trajane & Antonine ; mais il paroît qu'on n'en faiſoit guère uſage que dans les campagnes. Au lieu de nos tonneaux, les anciens ſe ſervoient de vaſes appelés *Dolia*, ayant à-peu-près la forme d'une citrouille ; & ces *Dolia* contenoient communément dix-huit *Amphoræ ;* cette meſure eſt écrite ſur un vaiſſeau de cette eſpèce, conſervé dans la vigne Albani. C'eſt de cette forme qu'étoit le tonneau qu'habitoit Diogène, & qu'il rouloit de côté & d'autre pendant le ſiége de Corinthe. L'orifice de ces vaiſſeaux eſt d'environ un palme de diamètre. On a découvert dans Herculanum une cave, autour de laquelle pluſieurs de ces ſortes de tonneaux de terre étoient rangés & maçonnés dans le mur, ce qui pourroit faire croire que les anciens avoient une manière de faire leur vin différente de la nôtre ; car le vin ne pouvoit pas couler immédiatement de la cuve dans le tonneau, comme il ſe pratique en quelques endroits, & y fermenter & bouillir

(1) Deſcription des pierres gravées du cabinet de Stoſch.

à l'aiſe, au moyen d'un vide ſuffiſant laiſſé à cette fin dans le tonneau. On étoit obligé de verſer le vin doux avec des ſeaux dans ces vaſes, qu'on ne pouvoit ni remuer ni faire ſortir de place ; & comme ils n'étoient pas non plus capables de contenir beaucoup de liqueur, il ne pouvoit y avoir un eſpace ſuffiſant pour la fermentation. C'en eſt aſſez pour faire comprendre pourquoi les anciens étoient obligés de laiſſer mûrir leurs vins pendant pluſieurs années ; auſſi voyons-nous que le vin d'Albano, près de Rome, au rapport de Pline, ne pouvoit être bu qu'au bout de vingt ans : maintenant ce vin eſt potable dès la première année. On pourroit en conjecturer que les vins des anciens reſtoient troubles, juſqu'à ce qu'ils fuſſent très-vieux, & cela les obligeoit de paſſer le vin avant de ſe mettre à table, ou pendant qu'ils y étoient ; l'inſtrument qu'ils employoient à cet uſage s'appeloit ΤΗΞΜΟΝ, *Colum vinarium*. On en conſerve deux dans le cabinet d'Herculanum ; ils ſont de métal blanc ; & travaillés avec élégance. Ce ſont deux plats ronds & profonds, le diamètre eſt d'un demi-palme, garnis d'un manche applati ; les deux plats ſont faits de façon que l'un entre exactement dans l'autre ; & les manches ſe joignent ſi bien, qu'étant réunis le tout ne paroît faire qu'un ſeul vaiſſeau. La partie ſupérieure eſt percée d'une manière particulière ; & c'étoit toujours ſur ce premier plat qu'on verſoit le vin, qui couloit dans le plat inférieur,

d'où on le tiroit pour en remplir enſuite les coupes.

Les plus petits vaſes pour le vin, nommés *Amphoræ*, ſont preſque de forme cylindrique, & ſe terminent en pointe par le bas : ils ont deux anſes à la partie ſupérieure. On en a trouvé pluſieurs à Herculanum & à Pompeii, accompagnés d'inſcriptions miſes avec de la couleur : je me ſouviens de celle-ci.

HERCVLANENSES
NONIO.....

Les habitans d'Herculanum mettoient, comme on voit, le nom de *Nonius*, leur préteur, ſur leurs vaſes, de même que les Romains y écrivoient celui de leurs conſuls. Il n'y a pas long-temps que c'étoit encore l'uſage dans ce pays, d'enterrer des vaſes de terre remplis de vin toutes les fois qu'il naiſſoit un enfant, & on ne les déterroit que quand l'enfant ſe marioit. Ces vaiſſeaux ſont pointus par le bas, pour les fixer plus ſûrement en terre : on en a trouvé quelques-uns à Pompeii encore logés dans les trous d'une voûte plate qui faiſoit partie d'une cave. Cette cave large de huit palmes Romains, étoit diviſée par la voûte plate, ou, ce qui revient au même, par un mur horizontal, en deux eſpaces, un inférieur & un ſupérieur : la voûte qui couvre l'eſpace ſupérieur eſt en plein ceintre, comme à l'ordinaire, & chacun des eſpaces n'a que la hauteur d'un

homme. Le vin, dans un de ces vaſes, s'eſt trouvé comme pétrifié & d'une couleur brune foncée, ce qui a donné lieu de croire que cette eſpèce de conſtruction avoit été établie pour enfumer le vin, ſelon l'uſage des anciens, pour le purifier & pour le faire mûrir plus promptement; mais, ſelon mon avis, l'eſpace de la cave inférieure ſemble contredire cette opinion. On montre dans le cabinet le vin dont je viens de parler, devenu un corps ſolide.

Il faut ranger dans la claſſe des uſtenſiles néceſſaires, les trépieds, non de la forme de ceux dont je vais parler, mais tels qu'ils étoient très-anciennement, c'eſt-à-dire, des tréteaux à trois pieds, comme on nous repréſente, dans la fable, la table de Philémon & Baucis, ſur laquelle Jupiter ſe plut à manger:

. . . . . *Menſam ſuccincta tremenſque*
Ponit anus, menſæ ſed erat pes tertius impar;
Teſta parem facit.

OVID. Metam.

Car chez les Grecs on appeloit trépieds, non-ſeulement ceux qu'on mettoit ſur le feu, mais auſſi les tables; & c'eſt ainſi qu'on les appeloit encore dans les ſiècles de luxe, comme nous le voyons dans les fêtes magnifiques de Ptolémée Philadelphe à Alexandrie, & du roi Antiochus Epiphane à Antioche, dont Athénée nous a

donné la description : ceux-ci s'appeloient ἄπυροι (1), & les autres ἐμπυελόπται & λοιβοχόοι (2).

Dans le genre des trépieds dont on se servoit pour les sacrifices, il y en a deux dans le cabinet qui méritent d'être mis au rang des plus belles découvertes : ils sont à peu près de la hauteur de quatre palmes. L'un a été trouvé à Herculanum : trois priapes qui se terminent chacun par le bas en un seul pied de chèvre, en forment les pieds. Leurs queues placées au-dessus de l'os sacrum, s'étendent horizontalement & vont s'entortiller autour d'un anneau qui est au milieu du trépied, & qui réunit la totalité, comme la croix donne la solidité à une table ordinaire. L'autre trépied a été trouvé à Pompeii quelque temps après celui que je viens de décrire : il est d'un travail admirable. Dans l'endroit où les pieds prennent une courbure, pour acquérir plus de grace, on voit un sphinx assis sur chacun, dont les cheveux, au lieu de descendre sur les joues, sont relevés de façon qu'ils passent sous un diadême, sur lequel ils retombent ensuite. Cette coiffure pourroit être allégorique, sur-tout par rapport à un trépied d'Apollon, & faire allusion aux réponses obscures & énigmatiques de l'oracle. Autour des larges bords du réchaud (ou de la cassolette), il y a des têtes de béliers écorchées,

(1) *Casaub. in Athen. Deipn. l. x, c. 4, p. 447, l. 50.*

(2) *Hadr. Jun. animadv. l. ij c. 3, p. 64.*

travaillées en relief, & unies les unes aux autres par des guirlandes de fleurs qu'accompagnent des ornemens ciſelés avec grand ſoin. Dans les trépieds ſacrés, le réchaud ſur lequel on mettoit le braſier, étoit de terre cuite : celui qu'on a déterré à Pompeii s'eſt conſervé avec les cendres. On a trouvé en 1761 dans un temple d'Herculanum, dont la découverte n'a pas été achevée, je ne ſais par quelle raiſon, un grand réchaud quarré ou foyer de bronze, ſemblable à ceux qu'on place en Italie dans les grands appartemens pour les échauffer ; il étoit de la grandeur d'une table moyenne, & poſé ſur des pattes de lion ; ſes bords incruſtés avec art, le ſont avec des feuillages, & les matières qui y ſont employées, ſont le cuivre, le bronze & l'argent. Le fond étoit un gril de fer très-épais, mais garni & maçonné en briques, tant au deſſus qu'au deſſous, de ſorte que les charbons ne pouvoient toucher le deſſus du gril, ni tomber à travers par en bas ; mais ce morceau a été tiré de terre abſolument en pièces.

Je mettrai encore au nombre des uſtenſiles néceſſaires les lampes, dans leſquelles les anciens cherchoient à faire voir de l'élégance & même de la magnificence : les chandelles moulées ou à la baguette n'étoient point alors d'un uſage général. On trouve de ces lampes de toutes les eſpèces dans le cabinet, ſoit en terre cuite, ſoit en bronze, mais principalement de ces dernières ;

& comme les ornemens des anciens ſont ordinairement relatifs à quelque objet, on y rencontre ſouvent des ſujets ſinguliers. Dans le nombre de celles qui ſont de terre cuite, la plus grande repréſente une barque avec ſept becs de chaque côté, pour placer un pareil nombre de mèches. Le vaſe dont on ſe ſervoit pour verſer de l'huile dans ces lampes de terre reſſemble à une petite barque ronde, dont le pont ſeroit fermé; ſon bec eſt pointu; & au bout oppoſé, il y a une petite aſſiette concave percée au milieu d'un trou, par lequel on faiſoit couler, dans la petite barque, l'huile dont on rempliſſoit enſuite la lampe. Parmi celles qui ſont de bronze on voit ſur le bout de derrière de l'une des plus grandes une chauve-ſouris, dont les aîles ſont étendues, ce qu'on peut regarder comme un emblême de la nuit : le tiſſu délicat des aîles de cet animal, les tendons, les veines & la pellicule qui les recouvre, ſont travaillés avec un art admirable. Sur une autre de ces lampes on voit une ſouris qui paroît épier le moment où elle pourra lécher l'huile; & ſur une autre lampe eſt un lapin qui broute des herbes. Rien ne montre mieux la magnificence des anciens dans la conſtruction de leurs lampes, qu'un piédeſtal de bronze, préſentant une baſe quarrée, ſur laquelle on voit un enfant nu de la hauteur de deux palmes. D'une main, cet enfant tient une lampe ſuſpendue à trois chaînes entrelacées

quatre fois ; & de l'autre, il soulève une autre chaîne formée comme les premières, à laquelle est attaché le crochet qui servoit à arranger la mèche. On voit auprès de l'enfant, une colonne avec des cannelures tournées en spirales ; & à la place du chapiteau il y a un masque qui sert aussi de lampe : la mèche sortoit par la bouche, & l'on versoit l'huile par une ouverture pratiquée sur le sommet de la tête ; cette ouverture se fermoit par le moyen d'une petite plaque ou soupape à charnière.

Les candelabres des anciens servoient à porter les lampes, & ils ressembloient à nos guéridons ; ils étoient aussi finement travaillés que les lampes mêmes : la tige du chandelier chargée de moulures, étoit posée sur un pied soutenu ordinairement par trois pattes de lion ; ce pied, aussi bien que le dessus, c'est-à-dire, le plateau supérieur, sont formés au tour, & de jolis oves sont sculptés sur les bords, ainsi que des feuillages sur les autres surfaces. Le pied du plus grand chandelier ou candelabre, a un palme & un pouce mesure romaine de diamètre. Je crois qu'il y en a près d'un cent dans le cabinet : le plus grand est haut de sept palmes & demi, & dans toute la ville de Rome on n'en peut voir un seul de bronze. L'inspection de ces candelabres nous donne l'intelligence d'un passage de Vitruve, où cet auteur condamne le mauvais goût de son siècle, qui avoit

introduit dans les compoſitions des colonnes trop grêles, hors de proportion, & telles que la tige d'un candelabre.

Les balances doivent être miſes auſſi au rang des uſtenſiles néceſſaires : dans toutes les découvertes on n'en a point trouvé juſqu'à préſent avec deux baſſins, comme on le voit ſur quelques médailles; elles ſont toutes comme celles que nous nommons des *peſons* ou *romaines ;* c'eſt-à-dire, qu'elles ſont formées par une verge ou fléau, ſur lequel le poids augmente à proportion qu'il s'approche de l'extrémité du fléau ; & ce poids a aſſez ordinairement la figure d'un petit buſte de divinité. A une des balances qu'on voit dans le cabinet, eſt la tête de l'Afrique, telle qu'on la trouve ſur des médailles. Sur un fléau on lit : TI. CLAVD. EXACT. CVRA. AEDIL. Ces balances ont toutes un baſſin au lieu du crampon que nous mettons à celles de la même eſpèce dont nous faiſons uſage : ce baſſin tient par trois ou quatre chaînes bien travaillées & paſſées dans une plaque ronde, qui donne la facilité de reſſerrer plus ou moins les chaînes qui portent le baſſin. On trouve dans le cabinet une grande quantité de poids, & de toutes les eſpèces. Je ne ferai mention que de deux : ils ſont de plomb ; leur forme eſt plate, angulaire & oblongue, tels qu'ils ſont encore en uſage chez les marchands de poiſſon du pays ; ſur l'un des côtés on lit ces lettres gravées en relief : EME, & ſur l'autre : HABEBIS.

Ces baſſins de balance me rappellent le ſouvenir de fragmens d'une roue de chariot, placés dans la cour du cabinet : ils conſiſtent en une bande de roue forgée d'une ſeule pièce, dont le diamètre eſt de ſix palmes romains, & dont la largeur n'eſt pas tout-à-fait de deux pouces, & ſon épaiſſeur d'un pouce ; le bois qui eſt demeuré attaché au fer, eſt pétrifié. Le temps a encore conſervé la partie du moyeu dans laquelle paſſoit l'eſſieu : ce moyeu eſt garni de fer tout autour, & le fer eſt recouvert d'une plaque de bronze attachée par des clous à tête plate de même métal. Dans le même cabinet on voit une tête de lion ſaillante & adhérente à une plaque de bronze ; & comme la gueule de cet animal n'eſt point percée, & que le morceau ne peut avoir ſervi à fournir l'eau d'une fontaine ou d'une baignoire, je conjecture que ce fragment faiſoit partie d'une emboîture qui entroit à vis dans l'extrémité d'un eſſieu, pour retenir la roue, & l'empêcher de s'échapper. On ſe ſervoit pour les voitures ordinaires, comme nous faiſons aujourd'hui, de chevilles de fer ; on les appelle en italien *Aciarini*, & chez les Grecs παραξόνια, ἐμβολοὶ & ἐνήλατα : la plaque quarrée & courbée, qui ſe met au bout d'un eſſieu pour le garantir de la pouſſière, étoit déja connue du temps d'Homère ; elle s'appeloit ὑπερτελία (1). Nous voyons l'extrémité d'un eſſieu

(1) Odyſſ. ζ. v. 70.

garnie d'une de ces emboîtures, ornée d'une tête de lion en relief, ſur quelques anciens monumens, & nommément au char de triomphe de Marc-Aurèle dans un bas-relief qui eſt dans le Capitole à Rome; par conſéquent ces ſortes d'emboîtures ou calottes d'acier viſſées & placées au devant des roues, qui ont été miſes en uſage de nos jours, ſur-tout pour les voitures de voyage, ne ſont point nouvelles: la ſeule différence eſt que celles des anciens étoient de bronze. L'extrémité du timon des chars étoit auſſi décorée d'une tête de lion ſculptée; & il me ſemble que M. le comte de Caylus ſe trompe lorſqu'il avance que les chars dans les courſes des anciens n'avoient point de timon (1). Je compte, dans ſon temps, prouver le contraire par des monumens; & pour l'en convaincre, je me contenterai pour le préſent de le renvoyer à un paſſage de Pindare (2). L'Electre de Sophocle & l'Hippolyte d'Euripide lui fourniront encore pluſieurs preuves de ce que j'avance.

Je n'avois pas deſſein de parler ici des moyens dont les anciens ſe ſervoient pour le mouvement de leurs portes: je voulois conſerver ces remarques raiſonnées pour une ſeconde édition de mes Obſervations ſur l'Architecture; mais je ne peux m'empêcher d'en dire un mot. 1°. Il faut ſavoir

(1) Obſervations ſur le Coſtume, jointes aux tableaux tirés de l'Iliade, &c. p. lxxx.

(2) *Nem. 7, v. 137, ſeq.*

que les portes des anciens ne rouloient point sur des gonds, mais qu'elles se mouvoient par le bas dans le seuil, & par le haut dans le linteau, sur ce que nous nommons un *pivot de porte ;* mot qui ne donne pas une idée nette de la chose, & dont aucune langue moderne ne présente un terme précis & significatif (1). Le montant de la porte mobile, placé le plus près du mur, portoit à ses deux extrémités une emboîture de bronze, qui y étoit encastrée, & à laquelle étoit appliquée en dedans une pointe saillante pour l'arrêter & la fixer sur le bois. Cette emboîture étoit ordinairement formée en cylindre ; mais on en trouve aussi de quarrées, d'où naissent sur chaque côté des bandes de fer alongées, qui s'avancent & qui fortifient dans toute leur longueur les planches dont les portes étoient construites ; sur quoi je remarquerai que ces portes extrêmement épaisses, étoient intérieurement creuses. Le dessin de cette emboîture quarrée est gravé dans la planche qui se trouve à la fin des Remarques sur l'Architecture des Anciens.

L'emboîture étoit établie, tant par le haut que par le bas, sur une plaque épaisse de bronze, ayant la forme d'un coin ⊏, soudée en plomb, & elle rouloit sur cette plaque, de manière que quand l'emboîture présentoit un mamelon A, il y avoit dans la plaque un creux ou renfoncement, dans lequel ce mamelon rouloit, comme on le voit

(1) Notre langue a celui de *Crapaudine ;* c'est apparemment ce qu'ignoroit l'auteur de cette lettre.

à la porte du Panthéon; & lorſque ce renfoncement ſe trouvoit dans l'emboîture, alors la plaque portoit le mamelon ſaillant qui s'ajuſtoit exactement dans l'ouverture de l'emboîture. Cette emboîture avec la plaque ſe nommoit *cardo*. On en trouve quelques-uns dans le cabinet, dont le diamètre eſt d'un palme; ce qui fait juger de la grandeur que devoient avoir les portes: leur poids eſt de vingt, trente, juſqu'à quarante livres. Cette notice peut éclaircir pluſieurs paſſages des anciens auteurs qu'on avoit peine à entendre, parce qu'on s'étoit fait une idée fauſſe ou obſcure de cette partie des portes. Lorſque les portes des anciens étoient à deux battans (*bivalvæ*), alors chaque battant en particulier étoit ajuſté, comme je viens de le décrire, ſur des pivots, ainſi qu'on le voit au Panthéon de Rome; mais lorſque les deux battans pliés en deux formoient ce que nous nommons une *porte briſée*, qui ne tourne que ſur un des côtés, ils étoient liés enſemble par le moyen de gonds de bronze avec pentures, dont les charnières étoient placées dans l'épaiſſeur du bois; & quoiqu'apparens, on ne pouvoit voir les deux mamelons de ces gonds, ils étoient couverts des deux côtés par les battans de la porte. Ces obſervations ſont prouvées clairement par un gond de cette eſpèce, ſur les deux côtes duquel on voit encore du bois que le temps a pétrifié.

Je termine cet article par une ſorte de ſemelle

de ſoulier compoſée de cordes : on en a trouvé de différentes grandeurs, ſoit pour des enfans ou pour des hommes faits; elles ſont ſemblables à celles que les Lucaniens attachent encore aujourd'hui ſous leurs pieds.

Arrivé aux uſtenſiles du ſecond genre, je commencerai ma deſcription par quelques vaſes d'une forme ſingulière : les plus conſidérables & les plus précieux ſont ceux qui étoient deſtinés aux uſages ſacrés. Celui dont le travail eſt le plus élégant paroît avoir été un ſeau qui ſervoit dans les ſacrifices; les anciens le nommoient *Præfericulum :* ſa hauteur eſt de deux palmes deux pouces; ſon anſe ceintrée & mobile, qui, quand elle eſt abattue, s'ajuſte parfaitement avec le bord du vaſe, ſervoit à le porter; elle eſt ciſelée comme le vaſe même, enrichie de feſtons & d'autres ornemens. Indépendamment de cette anſe, le vaſe a deux grandes & deux petites oreilles; les premières préſentent, à l'endroit où elles ſe réuniſſent au vaſe, un buſte de femme porté ſur un cygne dont les aîles ſont étendues, & le tout eſt travaillé en relief : les oreilles inférieures & plus petites ſe terminent par le bas en cou de cygne. Ce vaſe étoit preſque entièrement recouvert de fer fondu quand on en fit la découverte : le fragment de fer qu'on a conſervé porte encore l'empreinte du ventre de ce vaſe. On a trouvé dans la même place une grande quantité de clous de fer qui n'avoient pas encore ſervi;

il y avoit auſſi deux écritoires pleines d'encre. Il paroît qu'il y avoit eu là une boutique de mercier. Ce fut au même endroit qu'on trouva le médaillon d'or d'Auguſte, qui a été gravé à la fin de l'Avertiſſement par où commence le ſecond volume des Peintures d'Herculanum.

Sur la naiſſance inférieure de l'oreille d'un vaſe du même genre, & de la même forme que le précédent, mais un peu plus petit, on voit l'Amour tenant dans une main une coupe (*cantharus*), & dans l'autre une de ces cornes deſtinées au ſervice de la table ; le tout eſt traité de bas-relief ; la coupe, la corne & les aîles de l'Amour ſont d'argent. On a auſſi trouvé des moules de terre cuite, dans leſquels on jetoit en fonte les oreilles des vaſes. Je me rappelle un vaſe en ovale & formé comme un petit ſeau ; il eſt d'argent, & garni d'une anſe ; ſur ce vaſe, ſi je ne me trompe, étoit repréſenté en relief un Hylas enlevé par les Nymphes quand Hercule l'envoya puiſer de l'eau.

On a auſſi trouvé des vaſes ſacrés d'une autre eſpèce ; c'eſt-à-dire, des coupes de ſacrifices (*paterœ*), qui ſervoient pour les libations : elles ſont en très-grand nombre, & la plupart de métal blanc, travaillées au tour, avec toute la préciſion poſſible, ſoit par dehors, ſoit en dedans. Dans quelques-unes on a ciſelé au milieu une eſpèce de médaillon en relief, &, autant que je puis me le rappeler, une victoire ſur un quadrige. Ordi-

nairement le manche eſt rond, cannelé dans ſa longueur, & terminé par une tête de bélier; quelques autres ſont terminés par une tête & un cou de cygne. Une des plus grandes & des plus belles de ces patères eſt placée auprès du beau trépied de Pompeii : le manche eſt formé par un cygne, dont les pieds étendus ſervent à l'attacher au corps de la coupe. Juſqu'à préſent les coupes de cette eſpèce avoient été regardées comme dépendantes des ſacrifices ; mais par la découverte qu'on a faite ici, il eſt prouvé qu'on employoit dans les bains des vaſes de cette même forme : on a trouvé, en effet, un paquet de frottoirs (*ſtrigiles*) joints avec une patère, qui avoit une large queue; le tout étoit paſſé dans un anneau de métal plat, pareil à ceux que nous employons pour porter les clefs : ces eſpèces de vaſes ſervoient ſans doute à verſer l'eau ſur le corps. D'autres coupes, mais plus profondes, emmanchées d'une large queue, étoient des uſtenſiles de cuiſine, & ont beaucoup de reſſemblance avec les couvertures de nos caſſeroles.

Un grand nombre de découvertes qu'on a faites ici, prouvent que l'on fait peu d'ouvrages dont les formes ſoient nouvelles, & qui n'aient été autrefois employées; car on a trouvé des taſſes d'argent avec leurs ſoucoupes, de la même forme & de la même grandeur que celles dont nous nous ſervons pour le thé ; ces taſſes ſont très-délicatement travail.

lées & bien ciſelées en relief: elles ſervoient au même uſage que les nôtres, c'eſt-à-dire, qu'elles étoient deſtinées pour boire de l'eau chaude, & il y avoit chez les Romains des maiſons particulières où l'on en alloit boire, comme on va aujourd'hui prendre du café. On en voit trois paires dans le cabinet.

Ces taſſes me font ſouvenir d'un vaſe d'argent en forme de mortier, du poids d'environ trois marcs, ſur le corps duquel eſt repréſenté, en bas-relief, Homère porté ſur un aigle : ce prince des poètes ſoutient ſon menton de la main droite; ſa tête élevée exprime ſes méditations ſublimes : il tient dans la main gauche un rouleau qui eſt ſans doute ſon poème. Des cygnes planent au deſſus de ſa tête, & ſont environnés de guirlandes de fleurs qui pendent en feſtons. M. le comte de Caylus a fait graver une repréſentation de ce morceau dans le ſecond volume de ſa Collection d'Antiquités (1), tel qu'il lui a été communiqué deſſiné de mémoire ; mais il n'a pas donné le côté oppoſé, où l'on voit vers le bas, deux figures de femmes aſſiſes ſous un feuillage de chêne ; celle de la droite eſt armée d'un bouclier & d'une lance, avec une courte épée ſous le bras, & repréſente l'Iliade ; celle de la gauche coiffée d'un chapeau conique ſans retrouſſis, comme on en donne à Ulyſſe, croiſe une jambe ſur l'autre, & porte la main droite à ſon front ; elle paroît

(1) Pl. xlj.

occupée de penſées profondes : c'eſt l'Odyſſée.

Martorelli avoit pris ces figures pour des hommes (1), puis s'eſt corrigé dans le ſupplément de ſon livre (2). Mais M. Bajardi, qui a été payé largement pour faire la deſcription de ces tréſors, & qui a été plus à portée qu'aucun autre de les voir & de les examiner, ne peut être excuſé d'avoir fait d'Homère un Jules-Céſar (3) : en ſuppoſant qu'il n'eût pas connu le portrait de ce prince, il devoit ſavoir du moins qu'il n'a pas porté de barbe. Il place à côté de Céſar, une Rome en pleurs ; c'eſt la figure de l'Iliade ; & de l'Odyſſée il n'en ſait faire qu'un ſoldat. Dans un autre endroit, il donne à Hercule qui eſt à la chaſſe des oiſeaux Stymphalides, le nom d'un ſimple chaſſeur qui tire ſur des oiſeaux aquatiques : il confond plus d'une fois les femmes & les hommes.

On voit ſur une petite plaque d'argent, de forme ovale, un ſatyre traité de relief, & qui joue de la lyre : ce ſatyre me rappelle à la première vue l'idée du joueur de flûte Aſpendus, que C. Verrès avoit parmi ſes ſtatues, & qui faiſoit ſentir, comme dit Cicéron, qu'il ne jouoit que pour lui, ſans s'embarraſſer d'être entendu de perſonne : cette figure paroît en effet comme abſorbée, & uniquement occupée de l'harmonie de ſon inſtrument.

(1) *De Reg. Thec. Calam. p. 266.*
(2) *In Additam. p. xix.*
(3) *Catal. de Monum. d'Ercol. Vaſi, n. 540.*

Une ſorte de vaſes inventés par le luxe, étoient ceux dans leſquels les anciens nourriſſoient & engraiſſoient une eſpèce de ſouris des champs, qui ſe trouve dans les bois de châtaigniers. Ces vaſes ſont de terre cuite, à peu près de la hauteur de trois palmes, & de deux & demi de diamètre; ils ont une embouchure paſſablement grande, & l'on voit dans l'intérieur de petits baſſins demi-ronds, auſſi de terre, pratiqués dans le contour & par degrés; ils ſervoient à mettre la nourriture de ces animaux. Le vaſe de cette eſpèce étoit nommé *Glirerium*, de *Glis*, nom qui eſt paſſé dans la langue allemande & dans celle de quelques autres peuples, & qui a la même ſignification que dans le latin. Comme ces animaux, à ce que j'ai obſervé, ne ſont pas connus au-delà des Alpes, il eſt arrivé que quelques ſavans étrangers ont conjecturé que les Romains engraiſſoient des rats, & qu'ils les mangeoient comme une viande délicate. Non-ſeulement Sloane établit cette opinion dans l'avertiſſement de ſa Deſcription de la Jamaïque, en anglois; mais Liſter, dans ſes Remarques ſur Apicius, de l'Art de la Cuiſine, ne paroît pas mieux inſtruit. En Italie, cet animal s'appelle *Ghiro*, de *Glis :* on le mange encore aujourd'hui, mais ſeulement dans les grandes tables, car il n'eſt pas commun; & je ſais que la maiſon de Colonna en fait des préſens. Il reſte caché pendant l'hiver, & l'on prétend qu'il

demeure alors dans un assoupissement continuel, sans prendre de nourriture; c'est par cette raison que les modernes en ont fait le symbole du sommeil, & que l'Algarde en a représenté un auprès de la statue du sommeil, qu'il a exécutée en marbre noir dans la vigne Borghèse.

C'est encore dans cette classe qu'il faut ranger ce qui concerne les jeux & les amusemens : les flûtes des anciens méritent quelques remarques. Elles étoient faites d'os, d'ivoire, & même de métal; & elles étoient composées, ainsi que les nôtres, de plusieurs pièces, mais avec cette différence, que ces pièces séparées qui ne s'assembloient point à rainures ou à entailles, recouvroient intérieurement un tuyau, qui étoit ordinairement de bois, & délicatement creusé au tour, comme on le voit par deux pièces de flûte de métal, dans lesquelles le bois est demeuré en dedans, mais pétrifié. On voit dans le cabinet de l'académie de Cortone, une flûte d'ivoire établie sur un tuyau d'argent.

Une petite tablette d'ivoire avec le mot grec ΑΙΣΧΥΛΟΥ, nous apprend quelle espèce de divertissemens l'on prenoit autrefois dans cette partie de l'Italie : j'ignore le lieu dans lequel elle a été trouvée. Cette tablette est une *tessera*, qui porte le nom du célèbre tragique Eschyle; & elle prouve que l'on représentoit ses tragédies dans l'endroit où l'on en a fait la découverte. On sait que ces

teſſeræ étoient diſtribuées par celui qui donnoit le ſpectacle à ſes frais, comme on donne aujourd'hui des billets *gratis* pour l'opéra ou pour la comédie. C'eſt la ſeule *teſſera* chargée du nom d'un poète dramatique Grec, que l'on connoiſſe. On en voit d'ivoire dans le cabinet du collège Romain ; mais elles ne ſont chargées que de chiffres.

Une autre pièce unique eſt un diſque de métal, dont le diamètre eſt de huit pouces : il eſt percé dans le centre ; & cette ouverture ronde qui ſe rétrécit d'un côté, ſervoit à placer le doigt avec plus de fermeté, quand on lançoit le diſque. Cette manière de jeter le diſque, n'a pas été connue juſqu'à préſent. Il y avoit auſſi des diſques, qui n'étoient point percés dans le milieu, comme eſt celui qu'on voit ſerré contre la cuiſſe d'une ſtatue qui étoit dans la maiſon de Veroſpi à Rome, & qui a été vendue depuis peu : c'eſt de ce genre qu'eſt le diſque d'un palme ſix pouces & demi de diamètre, relevé en boſſe, que l'on voit dans la vigne Albani, & dont j'ai fait mention ailleurs (1). Au reſte, c'étoit, pour parler conformément à nos uſages, un jeu pratiqué par des chevaliers ; & parmi les héros Grecs on voit que cet exercice étoit particulièrement celui de Diomède (2) : il eſt encore en uſage en Angleterre.

(1) Deſcription des pierres gravées du cabinet de Stoſch.

(2) *Euripid. Iphig. in Aulid. v. 199.*

J'ajoute à cette eſpèce d'uſtenſiles, un maſque tragique, de marbre, ſurmonté d'une haute coiffure de cheveux ; ce maſque fait voir par les trous que l'on remarque autour, qu'il étoit du nombre de ceux qu'on attachoit ſur la face d'un cadavre, relativement à cette maxime de Pétrone : *Omnis mundus agit hiſtrioniam.* On voit dans le cabinet du collège Romain, un maſque aſſez petit, & de terre cuite, deſtiné à ce même uſage. C'étoit autrefois la mode en France de porter des maſques pendant la nuit, dans la vue de préſerver la peau de l'air épais qui règne dans les appartemens fermés ; il faut eſpérer que cette mode renaîtra quelque jour (1).

Par vanité & pour déſigner une naiſſance illuſtre, il y avoit des bulles d'or, que portoient les enfans juſqu'à un certain âge : ce n'étoit pas une ſimple parure de jeunes garçons, comme on le croit en général ; car les triomphateurs (2) portoient des bulles à leur cou : dans mes Eclairciſſemens ſur les points difficiles de la Mythologie, des uſages & de l'Hiſtoire ancienne, que j'ai compoſés en langue italienne, je prouve, ſur l'autorité d'un monument rare, que les femmes en portoient auſſi. Des ſiéges nommés *Cellæ curules*, étoient une marque de dignité affectée à quelques

(1) Où l'auteur a-t-il pris cela? Les femmes portoient autrefois en France de pareils maſques, uniquement pour ſe garantir du hâle & du ſoleil.

(2) *Macrob. Saturn. l. j, c. 6, p. 173, ad pontan.*

magiſtrats chez les Romains. On en voit deux dans le cabinet. Ces ſiéges étoient ordinairement d'ivoire à Rome ; ici ils ſont de bronze : ils ont un palme ſept pouces de hauteur, & deux palmes ſept pouces en largeur. Les bras de cette eſpèce de meuble, ainſi que ſes pieds, ſont formés par des tiges qui, réunies en un point, ſe croiſent, & prennent la figure de la lettre X, dont les jambages ſeroient pliés en ligne ſpirale ; à quoi il faut ajouter que les pieds de ces ſiéges (1) ſe terminent par le bas en une tête d'animal de fantaiſie, dont le bec alongé leur ſert de point d'appui.

Je ne parlerai point ici de cette quantité de mufles de lion & d'autres têtes d'animaux de bronze, par leſquels l'eau couloit dans les bains, ainſi que dans les maiſons : je paſſerai ſous ſilence les inſtrumens de chirurgie, & beaucoup d'autres uſtenſiles, tant connus qu'inconnus dans l'uſage, & qu'il ſeroit difficile de décrire & de faire concevoir ſans le ſecours de planches gravées, qui ſouvent en laiſſent encore des idées très-imparfaites.

Mais avant que de finir, je ferai mention de quelques uſtenſiles qui ſervoient aux femmes, tels que des miroirs, des aiguilles de cheveux, des braſſelets & des pendans d'oreilles. On voit ici deux miroirs, un rond & un carré-oblong; le

(1) Ces ſiéges ne ſe peuvent mieux comparer qu'à nos tabourets plians.

rond peut avoir environ huit pouces de diamètre : tous deux ſont de métal bien poli. M. Bajardi (1) nous dit qu'il a trouvé dans le cabinet deux miroirs garnis de longs manches ; mais, quelques recherches que j'aie faites, il ne m'a pas été poſſible de les déterrer. Les miroirs des anciens étoient ronds en général : ſur une pierre gravée du cabinet de Stoſch, Vénus eſt repréſentée tenant un pareil miroir par le couvercle (2) ; ils ſont faits à-peu-près comme quelques-uns de nos miroirs de voyage. Sénèque (3) fait mention de miroirs extraordinairement grands, & capables de repréſenter une figure dans ſon entier.

Dans le nombre des aiguilles d'argent qui ſervoient à rouler les treſſes des cheveux ſur le derrière de la tête, on en trouve ici quatre ſingulièrement grandes & bien travaillées ; car cette parure étoit une de celles qui méritoient davantage l'attention des femmes : les prêtres eunuques de Cybèle attachoient auſſi leurs cheveux avec une aiguille à tête. La plus grande, dont la longueur eſt de huit pouces, au lieu d'être terminée par un bouton, porte à ſon extrémité un chapiteau corinthien, ſur lequel on voit Vénus tenant ſes cheveux de ſes deux mains, & auprès d'elle eſt l'Amour qui lui préſente un miroir rond. Les dames Romaines avoient coutume de conſacrer

(1) *Catal. de Monum. d'Ercol.* p. 271, n. 768.

(2) Catalogue des pierres gravées du cabinet de Stoſch.

(3) *Nat. Quæſt. l. j, c. 17.*

des miroirs aux ſtatues des déeſſes le jour de leurs fêtes (1). Les aiguilles de têtes d'argent, que les femmes de la campagne autour de Naples portent encore aujourd'hui, ſont de la même longueur. Sur une autre de ces aiguilles, également terminée par un chapiteau corinthien, on voit l'Amour & Pſyché qui ſe tiennent embraſſés. Une autre préſente à ſon extrémité deux buſtes : ſur la plus petite des aiguilles qui ſont dans le cabinet, Vénus s'appuie ſur un cippe qui porte un Priape ; la déeſſe élève ſa jambe droite, & paroît vouloir prendre ſon pied de la main gauche.

On montre au même endroit, des braſſelets de bronze, & d'autres d'or qui tous ont la forme d'un ſerpent : je ne me rappelle point d'en avoir vu de ceux qu'on portoit vers la partie ſupérieure du bras; ceux qu'on voit ici, ſont de la plus petite eſpèce, & étoient deſtinés pour être portés ſur le poignet. Les pendans d'oreilles en or reſſemblent à la tête d'un gland, & ſont accompagnés de petites boucles ſaillantes, dont l'ouverture eſt tournée du côté de l'oreille. Les Napolitaines de cette contrée les portent encore aujourd'hui de la même manière.

Les patères, que je range, ainſi que je l'ai remarqué plus haut, au nombre des uſtenſiles, ſont d'un métal blanc compoſé, qui paroît d'argent au premier coup d'œil, & qui a encore cela de commun avec l'argent, que le verd-de-gris s'y trouve

(1) *Lipſ. Elect. l. ij, c. 18, p. 503, ed. Plant. in-4°.*

pareillement attaché. Qui ſait ſi ce n'eſt pas un des deux célèbres métaux de Corinthe ou de Syracuſe? Je n'ignore pas que quelques curieux prennent le métal, dont la couleur imite celle de l'or dans quelques médailles de la première grandeur, pour celui de Corinthe; mais cette opinion eſt auſſi peu ſûre, que l'hiſtoire de l'origine de ce métal lors du ſac de cette ville, eſt ridicule.

La principale conſidération que méritent les uſtenſiles antiques, & particulièrement les vaſes, conſiſte dans l'élégance de leurs formes; & tous nos artiſtes modernes doivent en cela céder le pas aux anciens. Toutes ces belles formes ſont établies ſur les principes du bon goût, & peuvent ſe comparer à celles d'un beau jeune homme, dont les attitudes ſont pleines de graces naturelles; l'on peut ajouter même, que ces formes gracieuſes s'étendent juſques ſur les anſes des vaſes. Si nos artiſtes cherchoient à les imiter, leurs ouvrages changeroient de manière. Ils en prendroient une qui, en nous éloignant de l'Art, nous rameneroit à la nature, ſur laquelle on pourroit enſuite régler l'Art. La principale beauté de ces vaſes conſiſte dans des contours doux & coulans, peu différens de ceux qui, dans le corps des adoleſcens bien configurés, ont cette élégance qu'on ne trouve jamais avec autant de perfection dans le corps des hommes parvenus à un âge mur. Notre œil n'aime point à terminer ſon regard ſur des

demi-cercles complets, ni à ſe voir arrêté par des angles rentrans, ou par des pointes ſaillantes. La douce ſenſation que nos yeux éprouvent ſur des formes ſimples & pures, eſt ſemblable à celle que produit le toucher d'une peau tendre & délicate; nos idées deviennent faciles & diſtinctes, comme celle que nous préſente la vue d'un objet ſimple dans ſon unité. Or, comme le facile doit plaire préciſément par ſa clarté, il faut que ce qui eſt outré nous déplaiſe par la raiſon contraire; de même ſommes-nous choqués d'un éloge hyperbolique, qu'on fait du mérite d'autrui, auquel nous déſeſpérons de pouvoir atteindre. Il ſemble que comme la nature nous facilite le chemin, & qu'elle en fait proprement les frais, (car communément il en coûte moins de ſuivre la nature que de s'en écarter); il ſemble, dis-je, que le ſentiment & la réflexion devroient nous conduire à la belle ſimplicité des anciens. Ceux-ci ſuivoient exactement ce qui étoit une fois reconnu pour beau; ils ſavoient que le beau eſt toujours un, & ils n'y changeoient rien, pas même dans leurs vêtemens: nous, au contraire, ſur ce point comme ſur bien d'autres, nous ne pouvons ou nous ne voulons pas nous fixer; ainſi nous nous livrons aveuglément à une imitation mal entendue; &, ſemblables à des enfans, nous détruiſons à chaque inſtant ce que nous venons d'élever.

QUATRIÈME PARTIE.

IIe SECTION.

La ſeconde Section de la quatrième partie de cette Lettre, où je me propoſe de traiter des manuſcrits d'Herculanum, mérite toute notre attention, d'autant plus que je ſerai le premier qui en aurai parlé. Dans le compte que je dois rendre de ces manuſcrits, il s'agit premièrement, d'en indiquer la découverte; ſecondement, d'en expliquer la matière, la forme & l'état actuel; troiſièmement, de faire connoître l'eſpèce d'écriture qu'ils préſentent; & enfin, d'indiquer la manière de les développer.

La découverte ne promettoit rien moins que ce qu'elle a donné dans la ſuite; les travailleurs, au premier aſpect, firent les mêmes plaintes que les deux chauves qui trouvèrent dans leur chemin un peigne:

. . . . . *Sed fato invido*
Carbonem, ut ajunt, pro theſauro accepimus.
PHÆD. l. v, fab. 6.

Ils ne regardèrent en effet ces manuſcrits que comme des morceaux de bois brûlé, ou comme du charbon; auſſi pluſieurs furent mis en pièces & jetés dans les décombres: il arriva la même choſe qu'au Bréſil par rapport aux diamans, que l'on regardoit comme des cailloux, & dont on ne

ne faiſoit aucun cas, parce qu'on n'en connoiſſoit pas la valeur. L'ordre dans lequel ils furent enſuite trouvés, rangés les uns ſur les autres, fut la ſeule circonſtance qui excita quelque attention, & qui perſuada que ce n'étoit peut-être pas de pur charbon : bientôt on y découvrit des caractères.

Le lieu où ils furent trouvés, étoit un petit appartement faiſant partie de la villa d'Herculanum, décrite ci-deſſus ; deux hommes, les bras étendus, pouvoient toucher les côtés de cette pièce. Il y avoit des armoires le long du mur, comme on en voit ordinairement dans les archives; elles étoient élevées au deſſus du plancher, de la hauteur d'un homme ; & au milieu du cabinet il y avoit une autre armoire iſolée, dans laquelle on pouvoit ranger des manuſcrits de l'un & de l'autre côté, & dont on pouvoit librement faire le tour. Le bois de ces armoires étoit réduit en charbon ; & l'on croira ſans peine, que dès qu'on voulut y toucher, elles tombèrent en morceaux. Quelques-uns de ces manuſcrits en rouleaux étoient liés enſemble avec un papier plus groſſier, de l'eſpèce qu'on nommoit *emporetica* chez les anciens; ces liaſſes de pluſieurs volumes formoient probablement un ouvrage entier. Quand ces manuſcrits eurent été reconnus pour ce qu'ils étoient on les recueillit avec ſoin, & on en compta plus de mille, dont la plupart ſont conſervés dans le cabinet de Portici & renfermés ſous la clef, dans

une armoire vitrée ; mais on dit qu'il y en a encore beaucoup d'autres dans les voûtes ſouterraines de Portici, pêle-mêle avec des débris de ſtatues & d'autres monumens.

Ces manuſcrits ſont écrits ſur du *Papyrus* ou roſeau d'Egypte, plante qui a été auſſi nommée *Deltos* (Δέλτος), de la contrée où elle croiſſoit le plus abondamment. Il paroît que l'Ecriture Sainte a adopté ce dernier mot, pour déſigner des écrits : car dans Jérémie דלתות, *Deltot*, veut dire un livre, autant que je peux m'en ſouvenir. A préſent cette plante eſt nommée par les naturels du pays *berd* (1). Elle étoit particulièrement propre à l'Egypte ; mais, ſelon Strabon, on eſſaya de la cultiver en Italie, où depuis elle s'eſt entiérement perdue. Targioni, médecin de Florence, actuellement vivant, ſe trompe bien, quand il croit (2) que le jonc qui ſert à faire des nattes & à revêtir les flacons de verre, peut avoir fourni la matière du papier dont les anciens faiſoient uſage.

De tous ceux qui ont voyagé en Egypte, Alpinus eſt le ſeul qui ait fait une deſcription exacte de cette plante : Pococke & d'autres l'ont paſſée ſous ſilence. Elle croît ſur les rives du Nil & dans des lieux marécageux, & la tige qu'elle porte s'élève de dix coudées (*Cubiti*) au deſſus de l'eau, au rapport de Pline (3), qui s'appuie ſur le témoi-

(1) *De Plant. Egypt. c. 36.*
(2) Viaggi, t. v, p. 379.
(3) Lib. xiij, c. 22.

gnage de Théophraſte (1) ; mais, ſuivant Alpinus, elle a ſix & juſqu'à ſept aunes de hauteur : ſa tige eſt triangulaire, & eſt terminée par une couronne qui imite une chevelure ; les anciens comparoient cette couronne à un thyrſe. Ce roſeau vulgairement nommé égyptien, étoit d'une grande utilité pour les habitans du pays : la moëlle de la tige leur ſervoit de nourriture, & de la tige même ils conſtruiſoient des vaiſſeaux, que nous voyons figurés ſur des pierres gravées & ſur d'autres monumens égyptiens ; on faiſoit pour cela des faiſceaux de ces tiges, comme on en fait avec le jonc, & les attachant enſemble, on parvenoit à donner aux barques ou aux vaiſſeaux la forme & la ſolidité qui leur étoient néceſſaires. La principale utilité de cette plante, étoit celle qu'on retiroit d'une pellicule mince qui lui ſervoit d'enveloppe, & ſur laquelle on écrivoit ; malheureuſement les récits des anciens écrivains, par rapport à ce dernier uſage, ne ſont pas aſſez clairs, & ne nous ſatisfont pas autant qu'on le pourroit déſirer. De-là vient que quelques auteurs, comme Voſſius (2), ont conjecturé que le papier pour écrire, étoit pris des feuilles de cette plante. D'autres, comme Veſling (3), ont avancé une propoſition encore plus dénuée de preuves, en prétendant que le papier étoit préparé avec la racine de la plante,

(1) Lib. iv, c. 9.
(2) *In Etymol. v.* Papyrus.
(3) *De plant. Egypt. Obſ. ad Proſp. Alpin. Patav. 1638.* 4.

quoiqu'il ſoit de ſcience certaine, que les racines de toutes les plantes ſont formées de petites fibres ligneuſes qui ne peuvent ſe prêter à être roulées en feuilles minces. Auſſi ce dernier auteur penſoit-il que la racine avoit été cuite & réduite en pâte liquide, capable de former le papier, à peu près de la même manière qu'on fait aujourd'hui le papier de chiffon. Saumaïſe (1) & Guillandini qui ont écrit ſur ce ſujet, ont approché un peu plus de la vérité, lorſqu'ils annoncent que les feuilles du papyrus étoient tirées de la tige qui peut ſe ſéparer en pellicules, & que celles qu'on tiroit le plus près de la moëlle donnoient le meilleur papier, tandis que les extérieures fourniſſoient le plus groſſier. L'inſpection des manuſcrits d'Herculanum confirme cette opinion : ils ſont compoſés de feuilles larges de quatre doigts, leſquelles, autant que j'en peux juger, indiquent la circonférence de la tige. Ainſi je ſerois aſſez porté à croire que le texte de Pline eſt altéré dans l'endroit où il dit, que la différence dans le prix de ce papier, conſiſte dans ſa largeur : le meilleur, dit-il, a treize pouces de largeur; celui qu'on nommoit *Hieratica*, en avoit onze; le *Fanniana*, dix; celui de *Saïs* en avoit moins, & le plus commun de tous ne portoit que ſix pouces. Selon ma conjecture il faudroit mettre à la place du mot *largeur* celui de *longueur :* car la tige de la plante

(1) *Plin. Exercit. p. 1003. ed. Pariſ.*

n'a pas dû beaucoup varier d'épaiſſeur ; & je ne puis m'imaginer que dans les unes elle eût eu treize pouces de circonférence, & ſeulement ſix pouces dans les autres : la largeur du papier devoit néceſſairement être égale à la circonférence de la tige ; & quant à la longueur, elle devoit ſuivre celle de la tige, qui n'étoit jamais limitée.

Mais comme je ne veux point ſubſtituer des conjectures à des notions claires, je ne prétends point non plus diſcuter ici tout ce que Pline a écrit ſur ce ſujet (1). J'adopte volontiers ce qu'il dit de quelques écrits de deux, & même de trois feuilles collées enſemble, d'autant que Guillandini aſſure avoir vu de ſemblables manuſcrits ſur le papyrus d'Egypte. Ceux d'Herculanum ne ſont compoſés que d'une ſeule feuille. Je laiſſe à ceux qui veulent en ſavoir plus que la ſimple vue ne nous en peut apprendre, le ſoin de rendre les récits des anciens plus clairs : les notices que je vais donner de ces manuſcrits pourront leur être de quelque utilité.

Dans le nombre des manuſcrits ſur papier d'Egypte que j'ai vus, indépendamment de ceux d'Herculanum, je peux citer différens diplômes que l'on conſerve dans la bibliothèque du Vatican,

(1) M. le comte de Caylus a amplement diſcuté cette matière dans une diſſertation qu'il a fait imprimer en 1759, & qui ſe trouve dans le volume XXVI, des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Il y démontre que Pline s'eſt très-bien expliqué touchant la fabrique du papier, & qu'il n'y a rien à changer dans ſon texte.

& une feuille en caractères grecs d'un Père de l'Eglise, dans la bibliothèque des Théatins aux Saints-Apôtres de Naples. Dom Mabillon (1) fait mention des discours de S. Augustin écrits sur des feuilles de velin, entremêlées en plusieurs endroits de feuilles de papier d'Egypte ; ces discours étoient dans la bibliothèque du président Petau, & peut-être font-ils partie des manuscrits de la reine Christine, que l'on conserve dans le Vatican ; mais comme je ne suis point à Rome, je ne peux pour le présent le dire avec certitude.

Quant à la forme & à l'état des manuscrits trouvés à Herculanum, il faut remarquer que le plus grand nombre ont un palme de hauteur, quelques-uns deux, & d'autres trois, & que roulés ils portent jusqu'à quatre doigts d'épaisseur ou de diamètre ; cependant il s'en trouve aussi quelques-uns d'un demi-palme d'épaisseur. La plupart sont desséchés & aussi ridés que la corne d'un bouc. La chaleur a produit cet effet, & les a convertis, pour ainsi dire, en charbon ; car ils sont ou noirs, ou d'un gris très-foncé. En les tirant de la fouille, ils n'ont pas conservé tout-à-fait leur forme cylindrique ; ils ont pris un contour inégal & raboteux ; & à ne les considérer que par l'extérieur, on les prendroit pour du bois pétrifié : ce qui n'empêche pas qu'on ne distingue aisément à chaque bout les circonvolutions des feuilles de pa-

(1) Diplom. lib. j, c. 8, §. 2, p. 35.

pier, dont eſt compoſé le rouleau. A l'égard des livres de forme carrée, il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul.

Ce papier d'Egypte eſt mince & plus délié qu'une feuille de pavot; il n'a plus la même conſiſtance qu'il avoit dans ſon premier état; le feu, après l'avoir deſſéché, lui en a fait prendre une nouvelle; un ſouffle, en le déroulant, peut y cauſer du dérangement. On ne peut douter que ce papier n'ait toujours été fort mince, par l'examen de pluſieurs manuſcrits qui ſont moins ridés & moins deſſéchés, & qui cependant étoient roulés auſſi ſerrés qu'ils le paroiſſent aujourd'hui; car comme ceux-ci n'ont pu être comprimés par la chaleur, dans un volume moindre que celui qu'ils occupoient, & qu'ils n'ont diminué en aucun ſens, ils ſont reſtés ſans rides & ſans compreſſion.

Un rouleau de cette ſorte eſt formé de pluſieurs bandes minces & larges comme la main, qui, miſes au bout l'une de l'autre, forment à l'endroit de leur jonction, un recouvrement de la largeur d'un doigt, & ſont ſi bien aſſemblées, que rien n'a été capable de les disjoindre. Les anciens avoient des ouvriers dont la profeſſion étoit de coller ces feuilles; on les nommoit *glutinatores* (1): & l'on ne doit pas les confondre avec les ouvriers du commun; car les Athéniens élevèrent une ſtatue à un certain Philtatius (2),

(1) Cic. *ad Att. l. iv, ep. 4.* (2) Phot. *Bibl. ex Olympiodoro.*

qui leur avoit enſeigné à coller les manuſcrits, ou, ce qui me paroît plus vraiſemblable, qui avoit inventé une eſpèce particulière de colle pour les livres.

Cette bande de papier compoſée de pluſieurs morceaux collés enſemble, étoit ſouvent ſimplement roulée ſur elle-même; mais il y en avoit d'autres qui, ſelon le témoignage du ſcholiaſte (1) d'Horace, étoient roulées autour d'un tube de bois ou d'os, tantôt mince & tantôt plus gros. C'étoit ſans doute ce que les anciens nommoient le nombril (*umbilicum*) des livres; car ce tube, non-ſeulement occupoit au centre du rouleau la même place que le nombril occupe au milieu du ventre, maïs ce qui en paroiſſoit au dehors, reſſembloit aſſez, pour la figure, à cette partie du corps humain. Cette obſervation me ſervira à donner l'explication d'un paſſage de Martial, dans lequel il parle d'un écrit qui n'avoit pas plus de circonférence que l'ombilic :

Quid prodeſt mihi tam macer libellus,
Nullo craſſior ut ſit umbilico,
Si totus tibi triduo legatur?
Lib. ij, ep. 6, v. 10.

Il ne me paroît pas que ce paſſage ait été bien entendu; la comparaiſon manqueroit de juſteſſe, ſi l'on prétendoit qu'il fût queſtion ici d'un nom-

(1) Porphyr. *in Hor. Epod. 14, v. 8, p. 285. ed. Plant. 1611. 4.*

bril humain. L'auteur latin n'a pas non plus voulu parler de l'ornement qu'on plaçoit sur la couverture des livres ; mais il a eu sans doute en vue le petit rouleau qui étoit placé au centre du livre. Le poète veut donc dire, que le livre n'est ni plus fourni ni plus épais que le petit tube ou bâton autour duquel il est roulé. Voilà aussi pourquoi l'on disoit *ad umbilicum adducere* (1), pour signifier finir un écrit, prêt à être mis en rouleau, & *ad umbilicum pervenire* (2), lorsqu'on vouloit exprimer la lecture qu'on a faite de cet écrit, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au rouleau.

En conséquence, il faut se figurer que le bâton intérieur qui servoit à dérouler, demandoit un autre bâton ou tube extérieur, pour rouler une seconde fois le manuscrit que l'on avoit déroulé, & que ces tubes étoient attachés à chacune des extrémités de la bande qui formoit l'ensemble du livre. De cette façon, après avoir entièrement achevé la lecture du livre, le tube qui auparavant étoit en dedans, se retrouvoit en dehors, jusqu'à ce qu'on eût fait une nouvelle & semblable opération, & qu'on eût remis les choses dans leur état primordial.

Les manuscrits d'Herculanum n'ont point de second tube ; mais apparemment que la feuille à laquelle il étoit attaché, & qui faisoit la couche extérieur du livre, n'existe plus, du moins aux

(1) Hor. *loc. cit.* (2) Martial. l. iv, ep. 9, v. 2.

rouleaux qu'on a examinés, & par conſéquent l'on peut croire que ce tube a été perdu. On ne voit pas non plus ces tubes extérieurs dans les rouleaux repréſentés ſur quelques peintures d'Herculanum (1); mais on voit les intérieurs. Il eſt pourtant vrai que les anciens parlent au pluriel (2) de ces ſortes de tubes conſacrés aux manuſcrits; ce qui ſemble appuyer ma conjecture. J'ajouterai aux précédentes remarques, que dans quelques-uns de nos manuſcrits, on voit quelque choſe qui entre dans l'intérieur du tube, & qui paroît être une petite baguette, ſur laquelle le tube tournoit en roulant; quand celui-ci n'avoit que la hauteur du manuſcrit, la baguette qui le dépaſſoit, ſervoit à tourner le tube. Cette baguette ſe terminoit, ſelon les apparences, en un bouton travaillé au tour, & peint; ce qui a fait dire à un poëte : *Pictis luxurieris umbilicis.* C'eſt auſſi ſur cette baguette, quand il y en avoit une, que s'attachoit, à ce qu'il paroît, l'étiquette qu'on apperçoit dans une des peintures d'Herculanum (3), & qui, pendue au rouleau, portoit apparemment le titre du livre. Cette dénomination priſe de l'ombilic des tubes, dont je viens de parler, peut

(1) Ils ſont très-viſibles ſur le livre ou rouleau que tient la muſe Clio, dans un tableau repréſentant cette muſe avec ſes attributs, lequel a été trouvé dans les fouilles d'Herculanum, & a été gravé dans le ſecond volume des Peintures d'Herculanum, pl. 2. On ne comprend pas comment l'auteur de la lettre ne s'en eſt pas apperçu.

(2) Mart. lib. iij, ep. 2, v. 9; lib. iv, ep. 91, v. 2; lib. viij, ep. 61, v. 4; Stat. l. iv; Sylv. 9.

(3) Pitt. Ercol. t. ij, pl. 2.

avoir passé dans la suite à l'ornement du milieu du volume ou de la couverture des livres quarrés, comme Martorelli le présume, par un passage du traité de Lucien *contra indoctos* (1). Cet ornement étoit ou une garniture de cuivre, comme il y en a dans nos plus vieux livres, ou simplement un timbre, tel qu'on en met sur des reliures en parchemin.

On s'est conduit à l'égard de quelques-uns de nos manuscrits, comme le fit cet ancien, qui coupa en deux le poème obscur de Lycophron, pour voir s'il entendroit mieux le dedans que le dehors, & comme on prétend que S. Jérôme en agit avec les satyres de Perse. Je veux dire qu'on a divisé en deux quelques-uns des grands rouleaux, pour en mieux connoître la structure intérieure, & l'exposer aux yeux des étrangers. Dans quelques-uns, l'écriture est aussi belle & les caractères aussi gros, que dans le beau Pindare d'Oxford.

Plus ces volumes paroissent ressembler à du charbon, plus le noir est d'une teinte égale, mieux ils sont conservés, & plus ils sont aisés à être déroulés; & cela est facile à comprendre par la nature même du charbon. Car le bois converti en charbon, par la séparation de l'humidité, & après l'évaporation des substances étrangères, n'est plus sujet au changement, & acquiert au

(1) Διφθέρας περιβάλλεις & ὀμφαλὸς ἐνίδης.

contraire une conſiſtance permanente, de ſorte qu'avec du charbon, on peut fixer des limites qui dureront à perpétuité. Il en eſt de même de ces manuſcrits ; plus ils ont été promptement & également pénétrés par la matière ardente du Véſuve, qui en a ſéparé toute l'humidité, plus la matière du papier a été portée à une égalité uniforme, & par conſéquent eſt devenue comme les ſemences ſimples & ſolides des choſes invariables & incorruptibles. Mais les manuſcrits ſur leſquels la matière ardente n'a pas agi uniformément, ne ſe trouvent pas non plus d'une couleur égale ; & comme l'humidité n'en a pas été chaſſée aſſez ſubitement comme aux premiers, ils ont été expoſés aux variations de l'air, & l'humidité extérieure a cherché à ſe réunir avec celle qui y étoit reſtée ; la cendre & la terre s'y ſont introduites & ont attaqué les parties qui en étoient ſuſceptibles ; elles en ont ſouffert & ont été effacées ; conſéquemment les manuſcrits de la première qualité ſont plus aiſés à être développés que les autres.

La forme de ces manuſcrits a donné occaſion à M. Martorelli d'avancer des ſingularités & des paradoxes étranges, qui ſont un témoignage public de l'aveuglement de l'amour-propre & de la prévention. Cet homme ſavant ſoutient, contre l'évidence la plus claire, que les manuſcrits d'Herculanum, qu'il a vus ſans éprouver de difficulté,

& toutes les fois qu'il l'a voulu, n'étoient point des dissertations savantes ni des livres, mais de simples documens, des actes de fondations, des contrats, des arrêts, &c., & que par conséquent, le lieu où ils ont été trouvés avoit servi autrefois d'archives à la ville d'Herculanum. D'abord il assure que les anciens Grecs ne faisoient point usage de manuscrits roulés, & il ne leur donne que des livres quarrés (1). Car, dit-il, il seroit absurde de penser, que la sagacité des anciens ait choisi une forme de livres aussi incommode que lui paroît la forme roulée, pendant qu'un livre quarré est d'un usage beaucoup plus aisé (2). Sa principale raison est, que les Grecs dans le meilleur âge, n'avoient point de mot qui répondît à celui de *volumen*, qui signifie un écrit roulé, & n'employèrent ἑίλημα que bien long-temps après pour y suppléer. De plus, il faudroit, continue-t-il, que si les Grecs avoient roulé leurs écrits, on trouvât dans leur langue les noms des pièces particulières dont parlent les auteurs, ce qui n'est pas. Il rejette le mot ἀστραλίσκος, qui signifie un petit tube autour duquel on rouloit les écrits, & il le regarde comme un terme des siècles barbares. Il finit par dire, que puisque les Grecs des meilleurs temps, & lorsque leur langue étoit la plus riche, n'avoient pas de mot pour signifier *volumen*, ils ne peuvent avoir eu d'écrits rou-

(1) *Reg. Thec. Calam. p. 233.* (2) *Ibid. p. 234.*

lés (1). Il regarde sa supposition comme incontestablement prouvée, & il fait tous ses efforts pour faire parler les anciens auteurs conformément à ses idées : il corrige avec hardiesse les passages qui détruisent son opinion, & il les regarde comme des passages altérés. Lorsque Eschine, dans la quatrième lettre, parle de la statue de Pindare, que les Athéniens lui avoient élevée, tenant un écrit roulé dans la main, il met à la place du mot *roulé*, *ouvert* ; au lieu de ἀνειλιγμένον, ἀνεωγμένον : Je ne fais, dit-il, aucun compte de Diogène Laerce, qui appelle nommément les écrits d'Epicure un *cylindre*, κυλίνδρους (2). Il regarde ce mot comme l'interpolation d'un Romain, parce qu'il ne le trouve dans aucun autre écrivain, employé dans ce sens ; & comme il ne l'a trouvé qu'une fois dans Diogène, il s'appuie sur quelques décisions de Ménage, qui dit dans ses remarques sur cet auteur (3), que le texte est plein d'additions & d'expressions vulgaires, ainsi que Saumaise l'avoit déja remarqué (4). Mais supposé, ajoute-t-il, que le mot de cylindre ne soit pas une addition, cela ne prouve rien contre moi, ni contre les temps anciens des Grecs, puisque Diogène a vécu sous Constantin, temps auquel les écrits roulés pouvoient être en usage parmi les Grecs. Il cite plus d'un livre quarré,

(1) *Reg. Thec. Calam. p. 234.*
(2) *Ibid. p. 235.*
(3) *In Annotat. p. 253.*
(4) *De ling. Hellenist. p. 107.*

représenté dans les peintures d'Herculanum ; & quand il y trouve des écrits roulés, il s'en forme l'idée que ſon imagination lui ſuggère (1). Il accuſe Spon de menſonge (2), lorſque dans la Relation de ſes voyages (3), ce ſavant parle d'une liturgie de ſaint Chryſoſtome, en rouleau, qu'il dit avoir vue à Corinthe.

Pour confirmer cet uſage, & en même temps pour réfuter l'étrange opinion de M. Martorelli, on peut conſulter (4) un beau monument antique, traité en bas-relief, que j'ai fait copier d'après un excellent deſſin de quelque diſciple de Raphaël, qui ſe conſerve dans le cabinet de M. le cardinal Alexandre Albani ; car l'original ne ſe trouve plus à Rome. Il repréſente l'éducation & l'inſtruction de jeunes enfans : le fils aîné de la mère de famille, qui eſt aſſiſe ſur la gauche, tient un livre quarré, auquel ſon maître porte auſſi la main ; (cela prouve pour M. Martorelli). Le plus jeune des enfans, encore entre les mains d'une vieille gouvernante, ſemble vouloir atteindre à une ſphère terreſtre ou céleſte, que deux muſes montrent de leurs mains ; l'une eſt Uranie ; & l'autre eſt apparemment Clio, la muſe de l'hiſtoire, qui tient un écrit roulé, (voilà qui prouve contre notre ſavant) ; la troiſième eſt Melpomène, la

(1) *Reg. Thec. Cal. p. 264.*
(2) *Ibidem. p. 242.*
(3) T. ij, p. 230.
(4) Hiſtoire de l'Art chez les Anciens, l. ij, c. 4 ; ou Monum. ined. n. 184.

muſe tragique. Cette compoſition me rappelle les trois muſes qu'un philoſophe avoit placées dans ſa ſalle d'audience (1). La pierre gravée dont j'ai enrichi le frontiſpice de ce volume, peut auſſi convenir à mon ſujet : l'Amour y eſt repréſenté conſultant un écrit en rouleau, qui ne ſauroit être un contrat ni un arrêt ; une muſe qui fait l'office de précepteur, tient un livre quarré (2) : & dans le champ de la pierre on voit une ſphère. L'eſcarbot qui eſt placé dans une eſpèce d'exergue, peut s'interpréter par les pierres gravées des anciens, ſur un côté deſquelles on voit un eſcarbot relevé en boſſe, & qui de-là ſont aujourd'hui appelés *Scarabées*, ou peut faire alluſion aux armes du poſſeſſeur de la pierre (3). On trouve dans le cabinet du collège Romain, un bronze de la grandeur d'un demi-palme, & qui repréſente une petite figure d'un philoſophe avec une barbe : il eſt aſſis ſur un ſiége magiſtral : à ſes pieds il y a une boîte ronde, avec des écrits roulés, & dans ſa main il tient un écrit roulé, à demi développé. Ce ne peut être la repréſentation d'un magiſtrat

(1) Un témoignage tel que celui-ci, ne me paroît avoir aucune force, & ne prouve rien. L'auteur de la lettre, en le rapportant, a eu ſans doute quelque autre motif qui nous eſt inconnu.

(2) Si le deſſin eſt exact, la muſe repréſentée ſur cette pierre gravée, ne tient point un livre quarré, elle écrit ſur une bande deſtinée à être roulée autour d'un cylindre, lorſque l'ouvrage que la muſe compoſe aura été porté à ſon terme.

(3) Je doute fort qu'on pût prouver que les anciens euſſent des armoiries ; je crois qu'il eſt bien plus naturel de penſer que l'eſcarbot, l'araignée, ou tel autre inſecte qui a été repréſenté ſur cette pierre gravée, eſt un ſymbole particulier ; & peut-être encore mieux, une énigme qu'on interprétera comme on voudra.

Romain :

Romain : la barbe n'étoit plus de mode parmi eux, quand ce monument a été fait ; & puiſque c'eſt l'image d'un philoſophe, il faut en conclure que les écrits qui l'accompagnent ne peuvent pas ſignifier des arrêts juridiques, ou autres actes pareils. Le ſiége préſente auſſi une forme qui n'eſt point celle que l'on donnoit aux ſiéges ſur leſquels étoit aſſis le magiſtrat de Rome.

Notre ſavant va plus loin encore ; il contredit tous ceux qui interprétent dans la loi d'Ulpianus 52 D, de leg. 3. *teretes libros*, par *écrits roulés*, & *codices*, par *livres quarrés* (1). Les écrivains qu'il réfute, ſont, Saumaiſe (2), Schulting (3), Trotz (4), Heineccius (5) & Mazocchi (6). Quant à Schulting & Heineccius, il retranche leurs noms dans ſes additions (7). De quels volumes énormes, dit-il, auroient été les écrits de Cicéron, de Tite-Live, de Sénèque & de Pline, ſi on ſe les repréſentoit roulés & ſeulement écrits d'un côté de la feuille (8) ? Il cherche à démontrer que le mot *codex* n'a été employé que pour déſigner des actes publics (9), & que ſi l'on voit ſur des médailles & ſur des ſtatues, des figures d'empereurs tenir un rouleau d'écriture dans la main, ce rouleau ne peut repréſenter, ſelon lui, que quelque

(1) *Reg. Thec. Cal. p. 254.*
(2) *De Mod. uſur. p. 401.*
(3) *In Paul. p. 337.*
(4) *In Hugon. p. 604.*
(5) *In antiq. Rom. proœm. n. 16.*
(6) *In Diptych. Quirin. p. 5.*
(7) *Thec. Cal. addit. p. 14.*
(8) *p. 14.*
(9) *p. 257.*

diplome, mais non des ouvrages de littérature ou d'hiſtoire (1) : c'eſt par conſéquent, dit-il, une lourde faute qu'ont commiſe les anciens artiſtes & ſtatuaires, lorſqu'ils ont placé un écrit roulé entre les mains de figures qui repréſentent des poètes & des philoſophes (2). Apollonius de Prienne lui-même, cet artiſte Grec qui a exécuté en bas-relief l'apothéoſe d'Homère que l'on voit au palais de Colonne, a commis une faute grave en mettant un rouleau entre les mains du père des poètes (3).

Pour mieux établir la ſolidité de ſon opinion, & montrer qu'il y a mûrement réfléchi, M. Martorelli répète dans ſes additions (4), qu'il a très-bien vu & lu la ſignature du premier écrit déroulé d'Herculanum : Φιλοδήμου περὶ Μουσικῆς, » de Philodémus ſur la muſique. « Malgré cela il ſoutient (cela ne paroît-il pas incroyable à mes lecteurs ?) que cet écrit eſt un acte public, concernant une affaire litigieuſe. Il s'eſt peut-être perſuadé que c'étoit les pièces d'un procès, ayant pour objet la muſique des temples & celle des nôces, qui étoit à juger entre la communauté & les muſiciens de la ville. Et comment cherche-t-il encore à prouver ſon opinion ? parce que, dit-il, je n'ai vu dans ce rouleau d'écriture, que la ſouſcription de la fin, & que je n'en ai point

(1) *Thec. Cal. addit. p. 259.*
(2) *Ibid. p. 261.*
(3) *Ibid. p. 265-266.*
(4) *Ibid. p. 30.*

vu le titre ; car, ajoute-t-il, chacun ſait que les actes des procès ſont ſignés à la fin ; & que le titre & l'inſcription des diſſertations ſavantes ſont mis en tête. M. Martorelli, ayant des liaiſons étroites avec celui qui a déroulé ces manuſcrits, auroit cependant dû ſavoir que le commencement ou la couche extérieure manque aux écrits qu'on a déroulés juſqu'à préſent, comme je l'ai dit un peu plus haut.

A cette occaſion, il prétend ſoutenir (1) que les anciens Grecs n'écrivoient pas ſur des tablettes ; ce qui lui fait examiner deux vers d'Homère, où le poète dit, que Bellérophon avoit été envoyé par ſon père au roi de Lycie, avec une de ces tablettes gravées qui ſervoient de lettre : le contenu de celle-ci étoit un arrêt de mort contre celui qui la portoit :

Πέμπε δὲ μιν Λυκίνδε, πόρεν δ' ὅγε σήματα λυγρὰ,
Γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλὰ.

Sed miſit ipſum in Lyciam, deditque is litteras perniciosas, ſcribens in Tabellâ complicatâ exitialia multâ.

Il. ζ. v. 168.

A l'en croire, le ſecond vers eſt ſuppoſé, d'autant plus qu'en le ſupprimant, le ſens du poète n'eſt point altéré, car λυγρὰ & θυμοφθόρα πολλὰ, dit-il, ſignifient une même choſe, & ſont une

(1) Page 50.

Tautologie, & πίναξ πλυτὸς donne une fauſſe idée d'une tablette de bois qu'il eſt impoſſible de plier. Il s'appuie ſur l'autorité de Burmann, qui prétend, d'après des manuſcrits, que pluſieurs vers de Virgile étoient ſuppoſés. Il porte le même jugement à l'égard de pluſieurs autres paſſages d'Homère : celui où il eſt dit de Pâris, qu'il méritoit d'être lapidé (1), en eſt un, par la raiſon que Dion Chryſoſtôme, *Orat xj*, περὶ τῆ Ἰλίου μὴ ἁλῶναι, ayant rapporté ce diſcours d'Hector contre Pâris, ſupprime les deux vers en queſtion. Dans l'Odyſſée χ' il voudroit voir effacé ſans miſéricorde dix vers entiers, depuis 310 juſqu'à 320, parce qu'ils ne lui paroiſſent pas dignes du poète. Dans le livre ſuivant μ' il regarde comme ſuſpects les vers qui ſuivent le 68e, où l'on trouve une deſcription du navire Argo, parce que Héſiode ne fait point mention de ce vaiſſeau ; & de-là il conclut, que cette fable eſt plus récente que les deux poètes. Il y a auſſi deux vers dans le dernier livre de l'Iliade, ſavoir, le 29e & le 30e, où le jugement de Pâris eſt décrit, qu'il ne peut adopter.

Il revient enſuite dans ſes notes (2) au premier paſſage d'Homère qui a exercé ſa critique, & il prouve par pluſieurs autres vers de ce poète, que γράφειν & ἐπιγράφειν ne ſont jamais employés par lui pour ſignifier *écrire*, mais *incruſter*, *graver*,

(1) Il. γ 57-58. (2) Thec. Cal. p. lv.

bleſſer. En conſéquence, il prétend que la tablette que Bellérophon avoit à remettre, n'étoit point écrite, mais qu'elle contenoit des marques gravées (entaillées), qui étant un ſecret pour le porteur, étoient entendues des deux rois comme amis. Il n'étoit donc pas d'uſage chez les anciens Grecs, d'écrire ſur des tablettes, comme il oſe le ſoutenir, mais bien chez les Perſes; & il corrige (1), il le faut avouer, avec aſſez de ſuccès un paſſage d'Élien (2), où cet auteur parle de l'occupation des rois de Perſe dans leurs voyages. Ce paſſage, de la manière qu'on l'a lu & entendu juſqu'à préſent, eſt outrageant pour ces rois. Car cet écrivain dit que ces princes n'avoient point d'autres occupations en voyage, que de graver avec un petit couteau ſur des tablettes de tilleul pour ſe déſennuyer, & qu'en général ils ne liſoient jamais rien de ſérieux, & ne penſoient à rien de grave & digne de leur emploi. Il faut avouer, que comme on lit trop précipitamment les auteurs anciens, & qu'on n'examine pas aſſez à fond les choſes qui peuvent nous choquer, ſurtout lorſqu'on les lit ſans quelqu'objet particulier, ce paſſage, où je ne ſoupçonnois point de fautes dans le texte, m'avoit donné d'autant plus à penſer, qu'on eſt obligé d'avoir une idée très-différente de pluſieurs rois de Perſe, dont on nous a tranſmis l'hiſtoire. M. Martorelli, par un très-

(1) Thec. Cal. p. 63. (2) *Var. Hiſt.* lib. xiv, c. 12.

petit changement dans les derniers mots de ce paſſage, & par l'addition d'un ſeul mot, lui donne un ſens tout autre & bien plus convenable. Il lit : ἢ ἐι γενναῖον τι καὶ λόγε ἄξιον βελεύηλαι γράψη ; c'eſt à dire, que les rois de Perſe ne portoient point de livres avec eux, mais qu'ils préparoient eux-mêmes leurs tablettes dans leur char, pour avoir quelque choſe de ſérieux à lire (j'entends aux autres) qui fût le fruit de leurs propres réflexions, toutes les fois qu'ils pouvoient s'occuper de quelque choſe de bon & de curieux.

Il convient cependant dans ſes additions, que les tablettes en cire pour écrire ont été en uſage chez les Romains & les Grecs dans les derniers temps des empereurs ; parce qu'il a trouvé un paſſage dans les actes du ſecond concile de Nicée (1), qui y eſt relatif, & qui dans la vérité n'eſt pas autrement déciſif. Il avoit déja fait remarquer dans le corps même de ſon ouvrage, que cette façon d'écrire étoit propre aux Romains, & que dès les temps les plus anciens (2), ils en avoient fait uſage ; témoin ce que dit Tite-Live, que l'alliance des Romains & des Albins, du temps des Horaces & des Curiaces, avoit été écrite ſur des tablettes de cire.

La plupart des mépriſes de ce ſavant, & ſurtout ſon incartade contre le père des poètes, ſont

(1) *Act. 4. Conc. Nic. 11. tom. 8. p. 854. lit. C. edit. Venet.*

(2) Reg. Thec. Cal. p. 124.

fondées sur l'envie de dire quelque chose de neuf & d'extraordinaire. C'est ainsi que des écrivains s'engagent dans des chemins également détournés, par la disette de matière, qui est rare dans certains pays & dans certains genres d'érudition ; & comme il est difficile de résister à la démangeaison d'écrire (défaut où tombent les Allemands & les Ultramontains encore plutôt que les Italiens), on s'abandonne souvent par désespoir, à des rêveries & à des spéculations, dans l'espérance de faire comme Erostrate, & de se rendre immortel aux dépens des monumens antiques. Et tel fut le savant Ruhnken, qui s'est signalé par ses corrections sur Callimaque & sur d'autres poètes anciens. Mais je crains de me rendre coupable d'une digression déplacée, qui peut cependant être en quelque sorte excusable dans une lettre : je retourne à mon objet.

Un des travaux les plus utiles sur les manuscrits d'Herculanum, est celui d'examiner la nature de ces manuscrits, & l'espèce d'écriture qu'on y a employée : je vais en considérer la forme, & j'examinerai la matière en peu de mots.

J'avertis auparavant, que M. Martorelli étant sur les lieux, auroit été plus à portée que personne d'en être suffisamment instruit ; cependant il s'écarte de la vérité, lorsqu'il avance (1), qu'indépendamment des manuscrits grecs & latins, on

(1) Reg. Thec. Cal. lib. c, pag. 34.

en a trouvé d'autres dont les caractères ſont inconnus, &, comme il le dit dans ſa table des matières (1), qui peuvent être en langue ſabine. Le fait eſt faux; tous ceux qui ſont déroulés, & d'autres que j'ai examinés, ſont tous grecs. Le ſavant Mazocchi lui-même croyoit trouver de l'écriture oſcique dans un de ces rouleaux, que l'on avoit fait ſervir à un eſſai ridicule, dont je parlerai dans la dernière partie de cette Lettre; car on croit ce qu'on ſouhaite : il n'eut pas plutôt imaginé ſon ſyſtême d'étymologies de mots tirés de la langue pélaſgienne, qu'il voulut perſuader que tout ce qu'on ne pouvoit expliquer étoit en langue oſque; c'eſt-à-dire, celle que parloient les plus anciens peuples de la Campanie.

Il ne faut pas laiſſer ignorer au lecteur que tous les manuſcrits d'Herculanum ne ſont écrits que d'un ſeul côté; pas un n'eſt ὀπισθογράφος, *écrit des deux côtés*, ce qu'on ne faiſoit pas apparemment ſur du papier ſimple, tel que celui-ci. Le côté de l'écriture eſt placé dans l'intérieur des rouleaux; & c'eſt par cette raiſon, qu'il eſt difficile de ſavoir quelle eſt l'eſpèce de l'écriture, avant d'avoir commencé de les dérouler : il faut donc que les manuſcrits écrits des deux côtés aient été faits ſur du papier double ou doublé.

Tous ces ouvrages ſont écrits par colonnes, larges d'environ quatre bons doigts, c'eſt-à-dire,

(1) Pag. xl.

occupant autant d'eſpace qu'un vers grec de ſix pieds ; une colonne contient dans quelques manuſcrits quarante lignes, & dans d'autres quarante-quatre. On a laiſſé entre les colonnes l'eſpace d'un doigt de blanc ; & il paroît que ces colonnes ont été encadrées avec des lignes rouges, comme on faiſoit à l'égard de beaucoup de livres dans les premières impreſſions : ces lignes ou encadremens ſont aujourd'hui blanchâtres, ce qui, ſans doute, eſt un effet du feu ſur le minium ou cinabre. On ne remarque ici, comme ſur le parchemin, aucune trace de ces lignes qui y étoient miſes pour régler l'écriture ; mais, comme ce papier ſimple étoit fort mince & qu'il paroît avoir été tranſparent, on ſe ſervoit ſans doute d'une feuille de papier réglé ou d'un tranſparent qu'on mettoit deſſous.

Juſqu'à préſent on n'a entièrement déployé que quatre rouleaux, & le haſard a voulu que tous les quatre fuſſent des compoſitions du même auteur. Son nom eſt Philodémus ; Gadara en Syrie lui avoit donné la naiſſance, & il étoit de la ſecte d'Epicure. Cicéron (1), dans le ſiècle duquel il a vécu, & Horace (2), font mention de ce philoſophe. On ſait que le premier manuſcrit eſt une diſſertation dans laquelle l'auteur cherche à prouver, que la muſique eſt dangereuſe pour les mœurs & pour l'état. Le ſecond manuſcrit

(1) *De fin. lib. ij, c. ult.* (2) *Lib. j, Sat. 2, v. 121.*

qui a été déroulé, eſt le ſecond livre d'un traité de rhétorique ; & j'ai ſu de quelqu'un qui, à meſure qu'on déroulоit cet écrit, étoit à portée de l'examiner, que le principal objet de Philodémus étoit de montrer l'influence que l'éloquence avoit dans l'adminiſtration de l'état : on m'a dit encore qu'il y étoit fait mention de la politique d'Epicure & d'Hermachus. Le troiſième manuſcrit contient le premier livre de la rhétorique en queſtion, & le quatrième un traité des vertus & des vices.

Le premier manuſcrit contient quarante colonnes, & ſa longueur eſt de treize palmes ; le ſecond eſt de ſoixante-dix colonnes ; le troiſième peut avoir environ douze palmes de longueur, & le quatrième trente. Je ne garantis point l'exactitude de ces meſures, ces manuſcrits déroulés étant fort difficiles à voir. Le premier eſt le ſeul qui ſoit expoſé dans une armoire du cabinet ; on l'a coupé en cinq parties, chacune de huit colonnes, qu'on a collées ſur du papier, & qu'on a encadrées.

J'ai dit ci-deſſus, que la feuille extérieure de chaque rouleau a été perdue, & peut-être quelques autres de celles qui alloient à la ſuite ont-elles pareillement diſparu : par conſéquent le titre de l'ouvrage manque. Il eſt bon qu'il ait été répété à la fin des manuſcrits, ſans cela on ne ſeroit point inſtruit du nom de l'auteur ni du titre de

ſon ouvrage. Mais l'un & l'autre ſont rapportés à la fin de chaque manuſcrit ; & celui qui traite des vertus & des vices, préſente deux fois ces deux titres en petits & en gros caractères. On lit à la fin du premier manuſcrit :

ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ
ΠΕΡΙ ΜΟΥΣΙΚΗΣ

Au pied du ſecond livre de la rhétorique, on trouve :

ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ
ΠΕΡΙ ΡΗΤΟΡΙΚΗΣ
Β

Le Β ſignifie le ſecond livre. A la ſuite du quatrième il y a :

ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ
ΠΕΡΙ ΚΑΚΙΩΝΚΑΙΤΩΝ
ΑΝΑΚΕΙΜΕΝΩΝ ΑΡΕΤΩΝ

Je trouvai dans le troiſième manuſcrit, il y a cinq ans, lorſqu'on commençoit à y travailler, un écrit de Metrodorus, ſur les caractères, avec cet intitulé :

ΜΕΤΡΟΔΩΡΟΥΕΝ ΤΩΙ ΠΡΟΤΩΙ ΠΕΡΙ ΓΡΑΜΜΑΤΩΝ

Tous les mots, ſans aucune exception, ſont écrits en lettres unciales, & ne ſont ſéparés ni par des points ni par des virgules ; rien n'indique la diviſion des mots, lorſqu'il s'en trouve quelques-uns de diviſés à la fin d'une ligne ; on ne

rencontre aucun ſigne ni d'interrogation ni autres, qui puiſſent aider à la prononciation, ou marquer les endroits qui demandent qu'on élève la voix. Les ſignes de ponctuation ſont devenus plus fréquens à meſure que la connoiſſance de la langue grecque ſe perdoit. Mais il y a ſur quelques mots, d'autres ſignes inconnus, & dont je parlerai plus bas. Quant à la grandeur des lettres, je peux comparer celles des manuſcrits que j'ai cités, avec celles des éditions rares de quelques auteurs Grecs de Laſcaris. Ceux qui ſont à portée de voir le fameux & ancien manuſcrit des Septante dans la bibliothèque du Vatican, peuvent prendre une idée encore plus claire de la forme & de la grandeur de ces lettres, qui dans le manuſcrit ſur les vertus & les vices, ſont un peu plus grandes. Je dois cependant remarquer que dès le temps que la ville d'Herculanum ſubſiſtoit, le caractère italique étoit en uſage, comme le fait voir un vers d'Euripide, dont je parlerai dans un moment.

La forme des lettres eſt différente de l'idée que l'on ſe fait ordinairement de l'écriture de ces temps anciens : car les caractères avec des jambages qui s'avancent, tels que dans le ℓ, ont été placés dans des ſiècles poſtérieurs par ceux qui croient avoir examiné avec le plus de ſoin l'écriture des anciens Grecs. Baudelot (1) dit ſur cela très-hardiment & ſans exception, que les

(1) Utilité des Voyages, t. ij, p. 127.

lettres grecques formées de cette manière ſont des temps poſtérieurs ; c'eſt-à-dire, ſuivant l'idée qu'on a attachée à cette expreſſion, des derniers temps des empereurs Romains. Toutes les tables où ſont figurés les anciens caractères grecs, ſuivant les différens âges, & qui ont été miſes au jour juſqu'à préſent, ſont fautives : on peut le prouver, ſur-tout par les médailles. Par exemple, l'oméga écrit ω mêlé parmi des lettres unciales, le P. Montfaucon le donne au temps de Domitien, tandis qu'on le trouve employé deux ſiècles auparavant ſur des médailles des rois de Syrie ; & on le voit dans la même forme italique, dans l'inſcription gravée ſur le bord du grand vaſe de bronze conſervé dans le Capitole, dont Mithridate Eupator, le dernier prince fameux de ſa branche parmi les rois de Pont, avoit fait préſent à un gymnaſe qu'il avoit fondé. Cette eſpèce de chronologie eſt, comme l'on voit, ſujette à erreur, & peut nous faire prendre des idées très-fauſſes des choſes. Si quelqu'un, par exemple, vouloit déterminer l'antiquité de ce fameux fragment de ſtatue d'un Hercule qui eſt placé au Belvédere, & qu'on nomme le Torſe de Michel-Ange, & que pour en fixer l'époque il eût recours à l'inſcription qui s'y trouve, & qui donne le nom de l'artiſte ainſi écrit ΑΓ°ΛΛωΝΙ°Σ : faudroit-il, parce que des antiquaires ont avancé que l'oméga ainſi formé, avoit pris naiſſance fort tard, qu'il plaçât l'auteur

de cette admirable ſtatue dans des ſiècles où l'on ne trouvera point de ſculpteur capable de produire un ſi beau travail? Et que deviendroient alors les idées qu'il eſt juſte d'avoir ſur les progrès & l'état de l'Art (1)?

Les caractères qui ſe diſtinguent par une forme particulière, ſont ceux que voici, Δ, Λ, Ε, Ε, Λ, ω, Ρ, ω; le ſigma eſt toujours rond. Ces lettres ſont employées plus fréquemment ſur des inſcriptions grecques du ſecond ſiècle des empereurs & des ſiècles ſuivans, que dans les précédens; & quelquefois un jambage s'avance vers la direction oppoſée, comme on le voit ſur une lampe de terre, rapportée par Paſſeri (2), ΔIOKΛHT.

Dans les manuſcrits grecs d'Herculanum, ainſi que dans tous ceux dont les caractères ſont de forme majuſcule, on ne trouve aucune abréviation; & les plus anciens manuſcrits en lettres italiques ſur du parchemin, en ont peu ou point du tout; car les fréquentes abréviations ſont une marque de temps poſtérieurs, & elles ont, particulièrement dans quelques manuſcrits grecs, des traits fort embarraſſés : il y a cependant quelques abréviations qui contribuent à la belle forme de

(1) On ne peut pas conteſter que les plus beaux jours de la ſculpture n'aient été les mêmes qui ont éclairé dans la Grèce le règne du grand Alexandre; & qu'à meſure que l'empire Romain a perdu de ſa ſplendeur, les arts ſe ſont éclipſés. Mais il eſt pourtant vrai que ſous Adrien ils reprirent une nouvelle vigueur, & que rien n'eſt comparable pour la fineſſe du trait, à la ſtatue du bel Antinoüs, qui fut faite alors.

(2) *Paſſeri Luc. t. j, tab. 24.*

l'écriture grecque italique, & qui lui donnent beaucoup de rondeur, de liberté & de liaiſon.

On a trouvé ſur quelques lettres des points & des virgules, que nous nommons des accens : on voit pareillement dans le livre ſecond de la rhétorique, quelques mots interlinéaires en plus petits caractères. Dans les deux lignes ſuivantes, copiées d'après ce manuſcrit, à la page 10, on voit des exemples de l'un & l'autre.

ΛΙΛΤΟΥΤΟΙS
ΗΘΕΙΛCΠΟΛΛΗCΟΎΚΟΥΝ ΛΗΠΟ····
··ΤΕΤΗΤΕΡΤΟΡΙΚΗΙ ΚΑ͂Ι ΔΥΝΑΜΕΙ

A l'égard des trois points ſur KAI, je n'y trouve rien qui permette la plus foible conjecture ; mais OYKOYN a manifeſtement ſon accent. La plus ancienne inſcription grecque qui préſente des accens (1), eſt peut-être d'un temps poſtérieur. Nous ſavons pourtant que les accens ont été en uſage dans les temps antérieurs, puiſque même les Samnites (2) les employoient pour marquer de certaines ſyllabes. Parmi les Grecs on en attribuoit l'invention à un certain Ariſtophane de Byſance, qui vivoit environ deux cens ans avant la naiſſance de J. C.

Voici le vers d'Euripide (3) :

Ὧς ἐν ζοφῷ βούλευμα τὰς πολλὰς χεῖρας νικᾷ.

(1) *Fabret. Inſcrip. pag. 288, n. 216.*
(2) *Olivieri Diſſ. ſopra alc. Medaglie Samnit. 139. nel tomo iv. delle Diſc. dell' Accad. di Cort.*
(3) *Pitt. Ercol. t. ij, p. 34.*

Ce vers étoit placé sur le mur d'une maison qui faisoit le coin d'une rue d'Herculanum, & qui conduisoit au théâtre, & ses accens étoient marqués comme on les voit ici (1). Les Romains dans leur meilleur temps se servoient d'une espèce d'accent; & c'est par-là que se distinguent les inscriptions depuis Auguste jusqu'à Néron (2); c'est aussi ce qui me fait regarder l'inscription suivante, trouvée depuis peu à Rome sans aucune date, comme ayant été faite dans le même temps:

CELER. PRIMI. AVG. LIB. LIBERTVS.
ET. GEMINIAE. SYNTYCHÉ. CON
IVGI. ET. FLAVIO. CELERIONI. ET HE
LENE. CELERINAE. FILIIS. POSTERIS.
QVE. SVIS. FÉCIT.

Ainsi il faut que le savant (3) qui soutient que les anciennes inscriptions sont toutes sans accens, n'en ait pas vu beaucoup. Le mot interlinéaire dans les deux lignes que j'ai rapportées ci-devant en caractères différens des autres, est remarquable: je ne veux pas entreprendre d'en donner l'explication: mais cependant on voit que c'est un changement ou une correction faite après coup, & c'est ainsi qu'on a mis la lettre H au dessus du mot PTOPIKHI, pour réparer une omission

(1) Il y a eu des gens assez incrédules pour douter de la vérité de cette découverte.

(2) *Fabret. Inscr. p. 168, 170, 235.*

(3) Basnage, préf. de l'Histoire des Juifs, p. 38.

du

du ſcribe. On veut conclure de ces corrections, que ce ſecond livre de la rhétorique eſt un original de la propre main de Philodémus; & je ne m'éloigne pas de ce ſentiment. Ne pourroit-on pas auſſi conjecturer que la maiſon de campagne où ces écrits ont été trouvés, a pu être celle du philoſophe qui les a compoſés? Il eſt aſſez ſingulier que ſans en avoir fait choix, le haſard ait voulu que les quatre premiers livres qu'on a développés fuſſent des ouvrages du même auteur. Doit-on craindre de n'en point trouver d'autres écrivains?

Ce que je viens de dire doit ſuffire touchant la forme de l'écriture: quant à la matière, elle comprend l'encre & les plumes. L'encre des anciens n'étoit pas ſi fluide que la nôtre; il n'y entroit pas de vitriol. C'eſt ce que l'on peut juger par la couleur des lettres qui ſont encore plus noires que les manuſcrits, quoique ceux-ci ſoient preſque convertis en charbon. Cette couleur en facilite beaucoup la lecture; car, ſi on eût employé de l'encre faite avec du vitriol, elle auroit changé de couleur, ſur-tout ayant été expoſée à la chaleur du feu, & elle ſeroit devenue jaune, comme l'encre de tous les vieux manuſcrits écrits ſur du parchemin. De plus, une encre de cette qualité auroit corrodé les pellicules délicates du *Papyrus*, comme il eſt arrivé dans les manuſcrits ſur des peaux: car, dans le plus ancien Virgile & le Térence manuſcrit de la bibliothèque du Va-

tican, les lettres ſont enfoncées dans le parchemin; quelques-unes même y ont fait des trous cauſés par l'acide corroſif du vitriol.

Ce qui prouve que l'encre des manuſcrits d'Herculanum n'a pas été fluide, c'eſt la ſaillie qu'ont les lettres, ce qui s'apperçoit lorſqu'on regarde à la lumière une feuille, & qu'on la tient horizontalement; toutes les lettres paroiſſent en relief ſur le papier; par conſéquent cette encre reſſemble plutôt à celle de la Chine qu'à la nôtre, & n'eſt qu'une eſpèce de couleur épaiſſe. A cela ſe rapporte un paſſage de Démoſthène (1), où cet orateur reproche à Eſchine, que la pauvreté l'avoit réduit dans ſa jeuneſſe à balayer les écoles, à eſſuyer les bancs avec une éponge, & à broyer l'encre, (τὸ μέλαν τρίβων); ce qui montre que l'encre demandoit les mêmes préparations que les couleurs des peintres, & qu'elle n'étoit point fluide. C'eſt auſſi ce que fait voir celle qu'on a trouvée dans un encrier découvert à Herculanum; elle paroît comme une huile graſſe avec laquelle on pourroit encore écrire aujourd'hui.

Un ſavant de Naples a avancé que l'encre des anciens pouvoit être le ſuc noir du poiſſon connu ſous le nom de *Sepia*, qui pour cela s'appelle aujourd'hui *Calamaro*. Cette liqueur étoit nommée chez les Grecs ὖλος, qui, ſuivant le commentaire d'Heſychius, n'étoit autre choſe que le μέλαν τῆς

(1) *Orat. περὶ στεφ. fol. 42. a. lin. 4. edit. Ald. 1554.*

Cynilus, *le noir de la Sepia*. Perſonne n'ignore que cette liqueur ſert de défenſe à ce poiſſon contre d'autres grands poiſſons qui le pourſuivent ; car il lâche alors ce ſuc de ſa veſſie, ce qui rend l'eau trouble & noire, & le dérobe à la vue de ſes ennemis. C'eſt ainſi que le renard pourſuivi par les chiens, lâche ſon urine, qui par la force de ſon odeur, détourne les chiens de la voie, & facilite au renard le moyen de s'échapper. Mais il ne paroît par aucun paſſage, que les anciens aient fait uſage de ce ſuc de la *Sepia*.

L'inſtrument pour écrire étoit une eſpèce de plume de bois ou de roſeau, taillée comme nos plumes à écrire, & dont le bec étoit aſſez long & non fendu. Il s'eſt conſervé une de ces plumes : elle étoit de buis, à ce qu'il ſemble ; mais elle eſt comme pétrifiée : on en voit une autre repréſentée dans un tableau (1) ; elle eſt appuyée contre un encrier, & les nœuds qui y ſont deſſinés, dénotent qu'elle eſt de roſeau. Une figure de femme en terre cuite qu'a publiée Ficoroni, & qui (2) tient une plume dans ſa main, fait voir, ainſi qu'une pierre gravée du cabinet de Stoſch, que les anciens tenoient la plume de la même manière que nous. Il falloit que le bec en fût aſſez pointu, car les jambages des lettres ſont fort délies ; mais comme la plume n'étoit point fendue, on ne pouvoit donner aux lettres autant de force & de

(1) *Pitt. Ercol. t. ij, p. 55.* (2) *Ficoroni Maſch. p. 143.*

légéreté que nous leur en donnons ; auſſi les traits en ſont foibles & trop déliés.

Ce que je dirai au ſujet des Palimpſeſtes, ou des tablettes enduites de cire, ſervira de ſupplément à ce qu'on vient de lire ſur les manuſcrits en papier. On y écrivoit les premières penſées, pour pouvoir les effacer ou les changer à volonté ſur la cire ; & cette opération ſe faiſoit avec un inſtrument arrondi par un bout, & dont la tranche étoit aiguë : on en voit un en nature dans le cabinet, & un autre eſt exprimé dans une peinture. Il y a parmi les antiquités du cabinet de Dreſde pluſieurs de ces prétendues tablettes de cire : elles ſont aſſez grandes, attachées enſemble avec des courroies, & l'on y remarque encore quelques caractères anciens : j'ignore d'où elles viennent & comment elles ont trouvé place dans ce cabinet. Mais avant que de partir pour l'Italie, je les regardois déja pour ce qu'elles ſont, c'eſt-à-dire, pour une fourberie groſſière ; & je crois pouvoir en dire autant de celles qui, ſi je ne me trompe, ſe voient dans la bibliothèque du collège de Thorn dans la Pruſſe Polonoiſe. Il me ſemble l'avoir lu autrefois dans le *Conſpectus Reipubl. litter.* de Heumann. Il n'en eſt pas de même de celles que j'ai vues à Herculanum. Ce ſont de véritables tablettes de l'eſpèce que j'ai entrepris de décrire ; elles ſont garnies par les bords d'une feuille épaiſſe d'argent, mais le bois en eſt

réduit en cendres : l'hiver dernier elles n'étoient point encore ſorties du cabinet. Ces fragmens n'ont été trouvés que depuis que M. Martorelli a donné ſon ouvrage ; ſans cela il ne lui auroit pas été permis de douter que les tablettes de cire avoient été en uſage beaucoup plus tôt que dans les temps poſtérieurs des Grecs & des Romains, comme il le prétend dans les notes de ſon ouvrage. Mais voulant, contre toute évidence, ſoutenir le perſonnage de ſceptique, & même aller plus loin qu'aucun de l'ancienne ſecte, les raiſons ne font ſur lui aucune impreſſion.

Il ne me reſte plus qu'à faire connoître la manière dont on s'y eſt pris pour dérouler les anciens écrits. L'on a fait d'abord différens eſſais ; & après avoir travaillé pendant long-temps avant que de parvenir aux moyens qu'on emploie, & que je vais décrire, on crut en avoir trouvé un plus expéditif : voici en quoi il conſiſtoit. M. Mazocchi fit mettre un grand rouleau manuſcrit ſous une cloche de verre, comptant que la chaleur du ſoleil diſſiperoit l'humidité qui pouvoit s'y trouver, & qu'enſuite les feuilles ſe ſépareroient d'elles-mêmes; mais cet eſſai n'a eu aucun ſuccès, car la chaleur du ſoleil, en tirant l'humidité, détacha en même temps l'encre, & l'écriture fut en partie dérangée, & en partie totalement rendue indéchiffrable : ce ſont ces caractères, réduits en cet état, qu'on a pris pour de l'écriture oſcique.

Enfin, un expédient qu'un particulier de Rome propoſa à la cour, fut approuvé & trouvé bien plus ſûr : on appela à Portici l'inventeur, à qui l'on donna trente ducats de Naples par mois, non compris le logement & l'entretien. Cet homme induſtrieux & rempli de talens, eſt le P. Antoine Piaggi, Génois, de l'ordre des Ecoles Pies : il occupoit la place de ſcribe latin & de directeur des peintures en miniature dans la bibliothèque du Vatican, aux appointemens ordinaires des ſcribes, c'eſt-à-dire, de quinze écus romains par mois. On lui avoit donné à Rome l'inſpection des miniatures, à cauſe de ſon talent pour le deſſin, & en particulier de celui qu'il avoit pour ce genre de peinture : perſonne n'imite mieux que lui toutes ſortes d'écritures. On montre dans la bibliothèque du Vatican une feuille de différens caractères dans toutes ſortes de langues, écrite de ſa propre main, & la première page d'un petit livre de prières turques qu'on a peine à diſtinguer de l'original, quoique celui-ci, qui eſt ſingulièrement bien écrit, ſoit d'un caractère infiniment petit. On voit auſſi une feuille de cette eſpèce d'écriture de ſa main dans l'appartement de la reine au château de Portici. Cet homme s'eſt donc chargé de dérouler les manuſcrits : travail délicat & pénible, qu'il continue à l'aide d'un commis auquel on donne ſix ducats d'appointemens par mois : chacun d'eux travaille ſur un manuſcrit particulier.

L'établi de bois qu'on emploie pour ce travail, reſſemble, au premier coup d'œil & vu d'une certaine diſtance, au couſoir du relieur, ſur lequel on place un livre avec ſes attaches pour le brocher. Cette machine eſt poſée ſur un pied à vis travaillé au tour, & qui donne la liberté de tourner deſſus le livre à volonté, & ſuivant qu'il eſt plus commode à celui qui opère. Sur cet établi eſt placée une planche un peu longue & mobile : ſur la partie la plus étroite s'élèvent de chaque côté deux montans en bois à vis, qui ſervent à faire monter & deſcendre une planche ſupérieure. Au milieu de la planche inférieure ſont placées, ſuivant la longueur des manuſcrits, c'eſt-à-dire, à la diſtance de près d'un palme, deux petites tringles verticales d'acier à vis, ayant chacune un palme environ de hauteur. Ces tringles ſont ſurmontées d'une lame d'acier mobile en forme de croiſſant; on place le rouleau dans le creux de ces lames, qui, pour plus grande précaution, ſont garnies de coton ; quant aux montans en bois, on peut les viſſer par deſſous la planche, & par ce moyen leur faire avoir plus ou moins de hauteur. Outre cela le rouleau manuſcrit eſt ſuſpendu à deux rubans, de la largeur du petit doigt, qui partent de la planche ſupérieure, où il y a pluſieurs ouvertures qui s'étendent en long : ces rubans ſont attachés par le haut au moyen de ces ouvertures, à deux chevilles ſemblables à celles

du manche d'un violon, & peuvent ainſi être tendus ou relâchés, de manière que l'écrit qui eſt ſuſpendu puiſſe ſe tourner doucement de tous les côtés, ſans être obligé d'y toucher. Sur des baguettes aux ouvertures de cette planche ſupérieure, il y a d'autres chevilles plus petites pour faire tourner des fils de ſoie, dont je vais enſeigner la deſtination.

Quand on a ſuſpendu un rouleau pour être développé, & qu'on a trouvé le bout de la feuille, on prend un pinceau doux, on le trempe dans une certaine colle qui a la propriété d'amollir, de détacher, & en même temps de faire tenir; on en met gros comme un pois ſur un coin de la feuille, & tout de ſuite on applique ſur l'endroit enduit, ſur le côté extérieur du papier qui n'eſt pas écrit, (car, comme je l'ai déja dit plus haut, il n'y a d'écriture que ſur le côté intérieur) une petite pièce de veſſie mince, pas plus grande que l'endroit enduit. Cette opération répétée, ſert à détacher la feuille de papier de celle qui la ſuit, dans toute l'étendue de la collure. On emploie de la veſſie de porc ou de brebis, dont les batteurs d'or font uſage (1): quelque minces que ces veſſies ſoient déja, on les diviſe & ſépare encore dans leur épaiſſeur pour doubler le papier;

(1) Ce n'eſt point de la veſſie que les batteurs d'or emploient pour mettre entre les feuilles de l'or qu'ils battent, mais une pellicule qui ſe trouve dans les boyaux de bœuf, & que l'on nomme *Baudruche*.

& pour les employer on les coupe en très-petites parties. On continue de cette manière à enduire & à garnir ; & quand on l'a fait dans toute la longueur de l'écrit, environ de la largeur d'un petit doigt, on applique en différens endroits du côté garni, & avec la même colle, des fils de soie, qui se dévidant sur leurs chevilles, se tendent doucement l'un après l'autre ; & par ce moyen la bande de papier ainsi garnie se détache entièrement du rouleau, & demeure suspendue par ces fils, qui tiennent le papier dans une position verticale. Du moment qu'on a détaché assez du rouleau pour qu'il soit nécessaire de lui donner plus de tenue qu'on ne peut faire par le moyen des fils, on tire alors la partie détachée par une des longues entailles de la planche supérieure, & peu à peu, à mesure que le travail avance, on roule cette partie autour d'un cylindre placé au dessus de la machine, sur des couches de coton, de sorte que quand le manuscrit a été entièrement déroulé, le cylindre s'en trouve enveloppé. Cependant les fils de soie demeurent toujours nécessaires, car ils empêchent la partie qui a été garnie de vessie, de s'attacher de nouveau à la feuille suivante. Après cette opération, on retire avec précaution le manuscrit de dessus le cylindre, on l'étend, & on le copie. L'espace de quatre ou cinq heures suffit à peine pour détacher la largeur d'un doigt dans la longueur du

rouleau, & il faut un mois entier pour arriver juſqu'à la largeur d'un palme. Voilà à peu près tout le procédé de cette entrepriſe, autant qu'il eſt poſſible de l'expliquer ſans le ſecours des figures des inſtrumens, & de l'opération.

Pour donner une idée encore plus claire de ce travail, je vais indiquer les difficultés qui s'y rencontrent : elles conſiſtent moins dans la nature du papier, que dans ſon état actuel. En beaucoup d'endroits il paroît, étant regardé à la lumière, comme un lambeau déchiré, ce qu'ont occaſionné les torrens d'eau qui inondèrent la ville, dans le temps qu'elle fut enſevelie ſous les cendres. Or, cette eau a pénétré les manuſcrits, & s'étant conſervée dans pluſieurs, elle en a par la ſuite amolli & pourri les feuilles. Cet accident ne peut ſe reconnoître avant qu'on les développe, autrement on pourroit choiſir les manuſcrits qui auroient moins ſouffert. Les feuilles ſont ſi minces, que lorſqu'il s'en trouve une avec un trou, celle qui la ſuit ne fait en cet endroit qu'un même corps avec la première, & remplit, pour ainſi dire, le trou. De-là il arrive, que lorſqu'on frotte de colle l'endroit du trou qui eſt rarement viſible, on arrache de la feuille de deſſous tout ce qui eſt enduit, & qui eſt entré dans le trou de la feuille ſupérieure ; & cela met néceſſairement de la confuſion dans le corps de l'ouvrage, en y occaſionnant des lacunes, où il ne devroit point y en avoir.

Le travail n'eſt pas moins périlleux quand on parvient aux jointures des morceaux de papyrus collés enſemble : car quand cette jointure a été détachée par l'enduit de la colle, il peut très-bien arriver que la colle pénètre à travers la jointure juſqu'à la feuille ſuivante, & qu'une de ſes parties s'attachant à celle du deſſus à laquelle on travaille, ne l'enlève de ſa feuille. On voit par cette eſquiſſe, combien il eſt difficile d'aller vîte dans un pareil travail, qui d'ailleurs n'a rien produit juſqu'à préſent qui ſoit bien flatteur ; car quelle utilité peut-on eſpérer de tirer de ces manuſcrits, quand même ils ne ſeroient ni mutilés ni rongés, ſi tous ſont ſemblables à ceux qu'on a déroulés ? N'avons-nous pas pluſieurs traités de rhétorique des anciens ; & celui d'Ariſtote n'eſt-il pas plus que ſuffiſant ? Nous ne manquons pas non plus de livres de morale, qui traitent des vertus & des vices : les ouvrages du même Ariſtote ſur cette matière, l'emportent également ſur tous les autres.

On ſouhaiteroit de trouver des hiſtoriens ; les livres perdus de Diodore, par exemple, l'hiſtoire de Theopompus & d'Ephorus, & d'autres ouvrages, tels que ſeroient le Jugement d'Ariſtote ſur les poètes dramatiques, les Tragédies perdues de Sophocle & d'Euripide, les Comédies de Ménandre & d'Alexis, des Traités ſur l'Architecture, & les règles de la Symmétrie de Pamphyle, écrit compoſé pour les peintres : que nous importe

une plainte bizarre & mutilée contre la muſique? Ainſi on auroit ſouhaité, qu'au lieu de finir le développement des écrits commencés, dès qu'on auroit pu juger de l'objet de l'ouvrage, on l'eût abandonné, s'il n'en méritoit pas la peine, pour paſſer enſuite à d'autres, & qu'on ne s'arrêtât qu'à ceux qui annonceroient quelque choſe d'utile & d'intéreſſant. On dérouleroit ſans diſcontinuer ceux-ci dans tout leur entier, ſe réſervant l'examen des autres, quand il ne reſteroit rien de mieux à faire.

Depuis long-temps ces écrits excitent dans la république ſavante, de juſtes déſirs; & pour les ſatisfaire, le P. Antoine Piaggi avoit propoſé de graver & de publier ſucceſſivement les écrits déroulés, afin que ceux qui ſont verſés dans les langues, puſſent s'appliquer à les expliquer. Dans cette vue, il avoit gravé lui-même à l'eau-forte une colonne du premier manuſcrit, & l'avoit préſentée comme un eſſai à ſes ſupérieurs; mais le projet n'a pas été goûté. Les membres de l'académie royale qui s'en croient capables, n'ayant pas voulu céder ce travail à un étranger, ſe le ſont réſervé; mais, autant que j'ai pu le ſavoir, on ne ſonge plus maintenant à rendre ces écrits publics. Le P. Piaggi continue, quoiqu'il n'entende pas le grec, de copier ce qu'il a déroulé; & c'eſt d'après ſa copie qu'on met enſuite au net.

Je finis par une courte notice ſur la façon dont eſt arrangé le cabinet d'Herculanum à Portici.

Faute de place, & vu la grande quantité de tant d'objets découverts, on les a diſtribués de manière que les peintures ſont placées dans des chambres particulières, qui n'ont aucune communication avec le cabinet proprement dit. Ce cabinet occupe le premier étage d'une aîle ajoutée au palais, laquelle enferme une cour quarrée. Toutes les chambres en ſont voûtées: dans le commencement de l'établiſſement on n'en avoit rempli que quatre, & deux autres ſervoient de magaſin; mais à préſent toutes celles du premier étage de ce bâtiment, dont trois côtés font le tour de la cour, & qui ſont au nombre de dix-ſept, n'ont pas d'autre deſtination.

L'entrée eſt ſituée à l'orient: un corps-de-garde y eſt établi. En entrant, on trouve ſur la gauche une chambre occupée par le portier du roi, qui ouvre une grande grille de fer, & l'on apperçoit d'abord beaucoup d'ouvrages en bronze. L'on pénètre dans la cour intérieure, & le premier objet qui s'annonce, eſt le cheval de métal, dont la tête eſt tournée du côté de l'occident: de ce côté, ainſi qu'à droite & à gauche, on trouve des ſtatues de marbre, entre leſquelles on a placé d'anciennes margelles de puits, des autels, des colonnes, & toutes ſortes d'ouvrages en terre cuite, comme des *Glireria* (1), des corniches de maiſons particulières & autres. Du côté gauche, ainſi qu'au

(1) C'eſt-à-dire, des cages de terre pour engraiſſer une eſpèce de rats très-excellens à manger, deſquels il été parlé plus haut, page 87.

deſſus de l'entrée, on voit d'anciennes inſcriptions appliquées & ſcellées contre la muraille. On remarque auſſi dans cette cour les deux colonnes de marbre du tombeau d'Hérode Atticus, & de Regilla, avec l'inſcription connue, que l'on a tranſportée du palais Farnèſe de Rome ; maïs on n'a point encore trouvé de place pour ces grandes colonnes qui reſtent couchées à terre.

Au deſſus de la porte d'entrée du bâtiment dans lequel eſt logé le cabinet, on lit les deux vers ſuivans, en lettres de métal doré ; ils ſont de la compoſition du ſavant Mazocchi :

HERCVLEAE EXVVIAS VRBIS TRAXISSE VESEVI EX FAVCIBVS VNA VIDEN REGIA VIS POTVIT.

Un plaiſant de Naples a dit, que l'auteur, ſuivant toutes les apparences, a compoſé ce diſtique ſur la chaiſe percée, & qu'il a dû faire alors les mêmes contorſions qu'une femme dans un accouchement laborieux ; que ſon viſage, tel que les Romains, au rapport de Suétone, en prêtoient malignement un à Veſpaſien, étoit celui d'un homme qui ſe délivre avec peine d'un fardeau incommode. Ces vers ſont capables de donner la colique ; l'*ex* précédé d'une éliſion reſte entre les dents ; la cheville *viden* ſent les verges de l'école. Cependant le poète eût pu, pour autoriſer cet *ex*, citer deux vers d'Homère, qui finiſſent par ἐξ. Cette inſcription n'en fut pas moins ap-

prouvée par une perſonne qui n'aimoit pas à être contredite, même dans les choſes qu'elle n'entendoit point ; mais lorſqu'on la fit voir, en rapportant le jugement ſans appel qu'elle en avoit donné, à M. le marquis Tanucci, ſecrétaire d'état, il leva les épaules, & compoſa ſur le champ & avec la même vivacité qu'il dicte une lettre, le diſtique ſuivant :

Herculeæ Monumenta urbis quo reddita fatis
Eſſe Tito credas, reddita ſunt Carolo.

L'on ne tarde pas à ſe trouver au pied d'un eſcalier tournant, qui n'eſt pas fort convenable au lieu, & ſur l'entrée duquel on a placé une autre inſcription du même Mazocchi, laquelle eſt un peu plus ſupportable :

CAROLVS REX VTRIVSQVE SICILIAE PIVS FELIX AVGVSTVS
STVDIO ANTIQVITATVM INCENSVS QVIDQVID VETERIS GAZAE
EX EFFOSSIONIBVS HERCVLANENSIBVS POMPEIANIS STABIENSIBVS
CONTRAHERE TOT ANNIS IMPENDIO MAXIMO POTVIT
IN HANC MVSARVM SEDEM ILLATVM SVISQVE APTE PINACOTHECIS
DISPOSITVM
VETVSTATIS AMATORIBVS EXPOSVIT ANNO CIↃ IↃ CCLVIII.

Les ſix ſtatues de femme en bronze, dont j'ai déja parlé, ſont placées ſur cet eſcalier.

La première pièce eſt principalement remplie par des vaſes propres aux ſacrifices ; & l'on a placé au milieu deux tables rondes de marbre, ſur leſquelles ſont poſés les deux beaux trépieds

& un *Focolare* (un foyer) de bronze où l'on mettoit du charbon pour échauffer une chambre, ou pour tout autre uſage. On voit dans le même lieu les portraits des Muſes & celui d'Apollon, qui ſont gravés dans le ſecond volume des peintures d'Herculanum. La ſeconde pièce renferme différens vaſes deſtinés à toutes ſortes d'uſages : cette pièce eſt décorée du beau pavé tiré de la ville d'Herculanum (1). Dans les troiſième & quatrième pièces on a rangé les autres petits uſtenſiles, & c'eſt dans la dernière de ces deux chambres que l'on travaille à dérouler les manuſcrits. La cinquième pièce contient des buſtes de bronze, placés au pourtour ſur des armoires baſſes, différentes de celles qui dans le même lieu renferment les anciens manuſcrits : le pavé de cette chambre eſt une moſaïque antique, de trente palmes romains de longueur, ſur ſeize de largeur, qui remplit auſſi exactement cette pièce, que ſi l'on en eut pris la meſure. On a placé dans la ſixième pièce, les candélabres antiques : & dans une galerie qui en dépend, & à laquelle on a donné, en la conſtruiſant, la diſpoſition d'une cuiſine, on a rangé les anciens uſtenſiles de cuiſine. Dans la ſeptième chambre, on voit des monumens de marbre, entr'autres trois vaſes quarrés, creuſés en rond, dont les bords ſont travaillés avec délicateſſe, & qui ſervoient dans

(1) C'eſt le même dont il a été parlé ci-deſſus, page 40.

les

les temples à mettre l'eau luſtrale : on trouve au même endroit une Diane étruſque. Les trois plus belles ſtatues en bronze, le Silène, le jeune Satyre endormi & le Mercure, ſont placées dans la huitième pièce, avec les quatre plus beaux tableaux trouvés à Stabia ; ils ſont encaſtrés dans le mur. La neuvième chambre eſt remplie de grands bas-reliefs de ſtuc, & l'on y peut admirer encore quantité de morceaux de moſaïque, très-bien conſervés. Dans le nombre des bas-reliefs il en eſt un qui repréſente une figure de héros au centre d'une manière de bouclier ovale, portant ſur le bord extérieur un crochet pour l'attacher, ce que je n'ai rencontré nulle part. Dans cette même pièce on a auſſi placé une niche antique qui a été enlevée toute entière, & qui eſt revêtue d'une moſaïque groſſière ; ſon ouverture eſt de ſix palmes cinq pouces.

Les autres pièces n'ont pas encore de deſtination particulière. Dans la dixième on a rangé quelques bas-reliefs en marbre d'un beau travail : l'un repréſente un Satyre monté ſur un âne, qui porte une ſonnette au cou ; on voit ſur un rocher le Terme de Priape, avec une corne d'abondance ; & l'âne qui brait, ſemble vouloir diſputer de vigueur avec le dieu des jardins. Un autre bas-relief trouvé à Herculanum, lequel eſt entouré de moulures qui en font le pourtour, préſente une figure de femme à demi nue, aſſiſe ſur une chaiſe ſans

doſſier, & badinant de la main droite avec une colombe qu'elle tient de l'autre main. Devant cette figure on voit celle d'une femme vêtue, qui de ſa main gauche s'appuie ſur un Hermès, & qui de l'autre ſoutient ſon menton. Derrière la première figure eſt un Bacchus Indien avec de la barbe : il eſt placé ſur une baſe de forme circulaire, & tient une taſſe formée en coquille, pareille à celle dans laquelle une figure de femme, dan le tableau de la noce vulgairement nommée *Aldobrandine*, verſe une liqueur parfumée. Le bas-relief le plus remarquable, eſt celui où Socrate aſſis ſur un cube, couvert d'une peau de lion, tient de la main droite le vaſe rempli de ciguë : il porte en travers ſur ſon bras un bâton noueux. Ce morceau eſt d'un palme neuf pouces de hauteur, & d'un peu plus de longueur.

On trouve à côté du premier appartement deux magaſins, un cabinet de médailles, & une collection de livres qui ſont à la diſpoſition du directeur. Les quatre premières chambres ont vue ſur le jardin du château & ſur la mer, qui n'eſt pas éloignée : cette vue qui eſt ſuperbe, embraſſe la pointe du Pauſilype, l'île Capri, Sorrento, & tout le golfe de Naples : les dernières chambres au deſſus de la porte d'entrée, ont leur vues ſur la voie publique.

On a commencé à mouler, ou pour mieux dire, à faire des creux en plâtre des plus belles

ſtatues & des plus beaux buſtes, pour les envoyer en Eſpagne. Quand tout ſera arrangé, les grandes ſtatues de bronze & quelques-unes de marbre feront l'ornement de la galerie qui occupe, dans un des quatre corps-de-logis du château (de Portici), la partie qui en fait la principale façade. On a pareillement réſervé pour cette galerie, des colonnes magnifiques de jaune antique, toutes d'une ſeule pièce, parmi leſquelles il s'en trouve quatre qui étoient au palais Farnèſe à Rome; les autres ont été raſſemblées de différens endroits de Rome.

Le roi d'Eſpagne à préſent régnant, a fondé pour travailler à l'explication & à la deſcription de toutes ces découvertes, une académie qui étoit compoſée, il y a cinq ans, de quinze membres: le chanoine Mazocchi eſt un des principaux, & ſans contredit le plus ſavant. Ces académiciens s'aſſemblent une fois par ſemaine chez M. le marquis Bernard Tanucci de Florence, ſecrétaire d'état actuel, qui a beaucoup de part & qui prend beaucoup d'intérêt aux travaux de cette académie, comme ce ſavant miniſtre me l'a dit lui-même. Car lorſqu'on lui préſenta les explications pour le tome premier, il les trouva tellement diffuſes & chargées d'un ſi grand fatras d'érudition, qu'il prit la peine d'y mettre lui-même la main, pour en ôter l'inutile & les réduire à l'eſſentiel; mais malgré les ſoins qu'il a bien voulu prendre, il s'en faut de beaucoup qu'il ait retranché tout le ſuperflu.

J'eſpère, Monſieur, que cette Lettre écrite à la campagne, à Caſtel Gandolfo, dans une des plus magnifiques maiſons de mon maître, & je puis dire, mon ami, ſon éminence le cardinal Albani, & par conſéquent ſans le ſecours d'aucun livre, deviendra un jour un traité plus raiſonné; car je me promets bien de revoir ces tréſors de temps à autre, & je commencerai peut-être dès cet automne.

Si jamais cette Lettre paroiſſoit dans une autre langue, & ſi elle avoit l'avantage de parvenir à la connoiſſance de Meſſieurs les auteurs du Journal de Trévoux, j'eſpère qu'elle n'encourra point le reproche (1) qu'ils m'ont fait au ſujet de ma Deſcription des Pierres gravées du cabinet de M. le baron de Stoſch. Ce reproche roule ſur les livres que j'ai cités (2), & qui leur ſont inconnus: j'aurois couru le même riſque au ſujet de cette Lettre, ſi je m'étois trouvé à Rome, & au milieu de ma bibliothèque. Ces Meſſieurs qui s'érigent en cenſeurs de toutes ſortes d'ouvrages, ſont incapables, ſur-tout dans le pays qu'ils habitent,

(1) Mém. de Trévoux 1760, mois de ſept. p. 2119.

(2) L'auteur de la Lettre ou n'a point lu, ou n'a point entendu ce qu'ont dit de ſa Deſcription des pierres gravées du baron de Stoſch, les Journaliſtes de Trévoux; ils ne lui font aucun reproche touchant le choix des livres qu'il a cités, ni d'avoir trop épargné les citations. Ils diſent ſeulement qu'il eût été à ſouhaiter que ſon Ouvrage fût accompagné de planches qui l'auroient rendu plus utile & plus intéreſſant: l'auteur eſt trop équitable pour n'en pas convenir lui-même, & ne pas avouer qu'il eſt toujours mal & indécent de s'exprimer avec une hauteur mêlée de mépris, lors même qu'on ſoutient les meilleures cauſes.

de juger des ouvrages qui traitent des antiquités, & principalement de ceux qui ont été compoſés ſur les lieux où elles ſe trouvent. Dans des ouvrages de caprice, comme ſont mes Penſées, les citations des livres deviennent inutiles; mais elles ſont indiſpenſables, quand on parle de monumens publiés ailleurs, & expliqués bien ou mal par d'autres, & qu'on en veut dire ſon ſentiment. On auroit plutôt dû remarquer que les citations, non plus que l'érudition, n'ont pas été prodiguées, mais qu'elles ont été répandues avec ménagement; & qu'il y avoit aſſez de matière pour un gros volume in-folio, ſi l'on ne s'étoit pas impoſé la loi de ne jamais employer deux mots quand un ſeul ſuffit. D'ailleurs ce n'eſt pas ma faute, ſi Meſſieurs les cenſeurs ne poſſèdent ou ne connoiſſent pas les livres qu'un antiquaire doit avoir étudiés: ce n'eſt pas non plus ma faute, s'ils ont laiſſé voir leur peu d'érudition. On me reproche d'avoir germaniſé le ſtyle françois; j'avois cependant prévenu ce reproche dans ma préface, par un aveu public de mon peu d'exercice dans cette langue. Il étoit néceſſaire que l'ouvrage fût écrit dans une langue vivante, & j'ai penſé que la françoiſe étoit la plus commode, comme la plus univerſelle: j'ai fait tout ce qu'il m'a été poſſible pour rendre mon ſtyle correct; j'ai ſoumis mon françois à la correction d'une perſonne qui y eſt plus verſée que moi. J'en ai fait après elle une nouvelle reviſion.

je n'ai point honte d'avoir ſi mal réuſſi. Je ne rougis pas d'avouer, que je ne poſſède pas même ma propre langue dans toute ſa perfection : je n'ai que trop éprouvé dans cet écrit, qu'il me manquoit une infinité de termes techniques (1) que l'italien m'auroit ſans doute fournis beaucoup plus aiſément.

Si cette Lettre vous parvient, Monſieur, pendant le cours de vos voyages, je l'accompagne des vœux les plus ardens pour que la Providence daigne guider vos pas dans toutes vos courſes, & vous ramener avec votre zélé conducteur en bonne ſanté, & riche en connoiſſances, dans notre chère patrie ; car elle eſt devenue la mienne par le ſéjour que j'y ai fait, & par les bienfaits que j'y ai reçus. Puiſſe alors la paix y être rétablie ! puiſſé-je un jour y trouver une retraite ! J'oſe eſpérer que je conſerverai toujours une part dans l'affection dont vous avez daigné m'honorer.

(1) On ne s'en appercevra que trop dans cette traduction qui, quoique faite par un homme du pays, & poſſédant parfaitement l'allemand, préſente en pluſieurs endroits des expreſſions obſcures, & où il eſt poſſible qu'on n'ait pas aſſez bien ſaiſi le ſens de l'original.

FIN.

RELATION

DES

NOUVELLES DÉCOUVERTES

FAITES

A HERCULANUM,

ADRESSÉE

A M. HENRI FUESSLI, DE ZURICH.

Te nihil impediat dignam Dis degere vitam.
LUCRET.

RELATION

DES

NOUVELLES DÉCOUVERTES

FAITES

A HERCULANUM.

Il en eſt des Relations des Découvertes d'Herculanum, & des autres lieux voiſins enſevelis par le Véſuve, comme des cartes géographiques des pays qui, par le ſort des armes & par les conquêtes, ſont ſujettes à être ſouvent changées & agrandies. Lorſque j'écrivis, il y a deux ans, ma Lettre à M. le comte de Brühl, ſur les Antiquités d'Herculanum, il y avoit pluſieurs choſes dont je ne pouvois parler alors, puiſqu'elles n'étoient pas encore découvertes ; & il y en eut même qui, quoique déja produites au jour, échappèrent alors à mes obſervations, parce que n'ayant pas formé dans ce temps-là la réſolution de les publier, je n'en avois pris que de ſimples notices, & cela pas même ſur les lieux. J'ai tâché de me garantir de ces défauts dans la Relation que je publie aujourd'hui ; car ayant fait, le carême dernier, un troiſième voyage à Naples, dans la compagnie

de deux amis inſtruits, M. Volkmann, de Hambourg, & M. Henri Fueſsli, de Zurich, j'ai mis ſur le champ mes remarques ſur le papier, dans l'intention de les communiquer au public: comme je vais parler de choſes abſolument nouvelles, je me flatte que cette Relation ſera auſſi favorablement accueillie que l'a été ma Lettre ſur cette matière.

Le jugement favorable qu'on a porté dans la Bibliothèque des Beaux-Arts, de Leipſick, de ma Lettre à M. le comte de Brühl, exige ma reconnoiſſance envers l'éditeur de l'extrait qu'on en a publié. J'aurois deſiré ſeulement qu'il eût eu l'occaſion de voir l'ouvrage des Peintures d'Herculanum, que ſans doute il ne connoît pas, puiſqu'il eſt dans l'idée qu'on trouve dans ma Lettre des additions conſidérables à cet ouvrage, ainſi que pluſieurs remarques que le lecteur y chercheroit néanmoins en vain. Les auteurs des Peintures d'Herculanum, n'ont abſolument eu pour objet que ces peintures mêmes; & ce n'eſt que par deux lignes, que j'en ai parlé en paſſant. Par ce que l'éditeur du journal en queſtion dit de ma Lettre, on pourroit croire peut-être qu'elle n'eſt qu'un extrait de cet ouvrage; & j'avoue qu'il ne me ſeroit pas agréable qu'on ſoupçonnât que je m'amuſe à découper les ouvrages des autres, tandis que j'ai moi-même tant de grandes choſes à tailler.

La Relation que je vais publier, a pour objet les nouvelles découvertes des villes d'Herculanum & de Pompeii, les travaux à Stabia ayant été ſuſpendus ; & ce n'eſt qu'en paſſant que je remarquerai ici que ce que Galien a dit de l'uſage que les anciens Romains alloient faire du lait à Stabia (1), ſe trouve encore confirmé de nos jours. Le lait des vaches qu'on fait paître ſur les montagnes des environs de cette ville, a un goût exquis, & tout ce qu'on en fait eſt préféré, à Naples, au laitage de tous les autres lieux voiſins. On voit par le fragment ſuivant d'une inſcription qu'on a trouvée à Stabia, qu'il doit y avoir eu un temple particulier, érigé au génie de cette ville :

D. D.
. . . . . ESIVS. DAPHNIS.
. . . . TA'L. NVCERIA'E. ET
. . . . AEDEM. GENI. STABIAR
. . . . . S. MAMOR. EXA'TA
. . . . . DE. RESTITVIT.

Le vrai emplacement de Pompeii a enfin été déterminé par l'inſcription ſuivante, trouvée au mois d'août de l'année 1763. Juſqu'alors on n'avoit point d'autre indice de l'amphithéâtre de cette ville, qu'une cavité ovale ; la ſituation du lieu

(1) Θεραπευτ. μεθ. lib. v, p. 40, l. 43. edit. Ald.

étoit douteuſe avant la fouille, & ce qu'on avoit d'abord découvert n'en donnoit point une preuve aſſez certaine ; mais cette inſcription, & les nouvelles découvertes qu'on y a faites, & dont je parlerai ici, ont enfin diſſipé toute incertitude ſur ce ſujet :

EX. AVTORITATE
IMP. CAESARIS
VESPASIANI. AVG.
LOCA. PVBLICA. A. PRIVATIS
POSSESSA. T. SVEDIVS. CLEMENS
TRIBVNVS. CAVSIS. COGNITIS. ET
MENSVRIS. FACTIS. REI
PVBLICAE. POMPEIANORVM
RESTITUIT.

J'ai fait tout le tour de la colline qu'occupoit entièrement Pompeii, ſituée à un mille de la mer ; de manière que j'ai commencé ma promenade à la porte de cette ville, où je me ſuis retrouvé, après avoir décrit ce cercle, qui eſt de 3860 pas bien meſurés.

L'éditeur de l'extrait de ma Lettre ſur les découvertes d'Herculanum, a confondu ce qui eſt dit en deux mots de l'ancien capitole de Pompeii, avec la deſcription aſſez détaillée de l'amphithéâtre de cette ville. Juſqu'à préſent on n'a

pas trouvé le moindre veſtige de ce capitole (1).

Les nouvelles découvertes qu'on a faites depuis deux ans à Pompeii, nous prouvent que cette ville, avant d'être enſevelie par le Véſuve, ſous le règne de Titus, avoit déja beaucoup ſouffert du temps de Néron par un tremblement de terre dont les hiſtoriens nous ont conſervé la mémoire. On en trouve les preuves dans les peintures enlevées en partie des murs de quelques appartemens, & dans quelques autres fragmens de peintures qui en ſont coupés ; ce qui a ſans doute été fait par les habitans, qui ont cherché à ſauver ces peintures. Il y avoit entr'autres une Diane avec deux autres figures qu'on a maintenant enlevées; la tête de la Diane manquoit déja, lorſqu'on la découvrit; elle avoit ſans doute été coupée anciennement du mur. Il eſt probable que cet enlèvement des peintures n'a pas eu lieu lors de l'atterriſſement général de Pompeii ; il doit s'être fait avant ce temps-là, c'eſt-à-dire, lorſque cette ville ſouffrit par le tremblement de terre dont nous parlons. Ces exemples nous autoriſent à croire qu'il en a été de même des quatre tableaux qu'on a trouvés coupés de la muraille à Stabia, & dont j'ai donné une deſcription détaillée dans mon Hiſtoire de l'Art ; je veux dire que ces tableaux n'y avoient

(1) La même erreur s'étoit gliſſée dans la traduction de la lettre en queſtion, page 10, imprimée chez Tilliard en 1764. Nous avons rétabli le vrai ſens du texte à la page 15 de la nouvelle édition que nous en donnons aujourd'hui.

pas été portés d'ailleurs, mais qu'ils avoient été enlevés du mur même à l'endroit où on les a découverts. Il faut par conſéquent en conclure que Stabia ſouffrit de la même ſecouſſe du tremblement de terre qui fut fatal à Pompeii; & que ceux qui avoient ſongé à ſauver ces peintures des ruines, furent ſurpris par l'éruption du Véſuve, qui eut lieu quelques années après, & ſe virent ainſi empêchés d'exécuter leur projet. Un autre tableau, dont le deſſin eſt dans le ſecond volume des Peintures d'Herculanum (1), a été trouvé dans une chambre de Pompeii, attaché au mur par un crampon; peut-être bien avoit-on enlevé ce tableau d'un des édifices renverſés par le tremblement de terre, pour le placer dans l'endroit où on l'a découvert.

Une preuve plus concluante encore en faveur du ſentiment que j'avance, c'eſt que les gonds des portes (*cardines*) manquoient, ainſi que les crapaudines de bronze dans leſquelles ils mouvoient, & dont on ne trouva dans les ſeuils & dans les linteaux de marbre que les creux dans leſquels elles avoient été ſoudées. D'autre pivots y étoient néanmoins encore, & l'on trouva même le bois noirci & brûlé des portes, auxquelles on diſtinguoit les panneaux de bois dont elles étoient renforcées (2). Qui plus eſt,

(1) N° 28.

(2) On peut voir les détails ſur ce mouvement des portes des anciens, à la page 79 & ſuiv. de la Lettre à M. le comte de Brühl.

on avoit enlevé & emporté les carreaux de marbre de la cour intérieure d'un édifice dont je donnerai la deſcription plus bas. L'atterriſſement de cette ville doit être arrivé pendant la nuit, ſi l'on en peut juger par un ſquelette qu'on y trouva, avec une lampe ſingulière de bronze, au commencement de l'année 1764. Je me ſuis plaint dans ma Lettre de n'avoir trouvé que huit hommes occupés à la fouille de cette ville; aujourd'hui cependant il y en a plus de trente employés à ce travail.

Avant d'aller plus avant, il eſt néceſſaire que je faſſe remarquer au lecteur le rapport du palme napolitain avec celui de Rome. Le premier contient quatorze pouces romains, & par conſéquent eſt de deux pouces plus grand que le palme romain. Celui-ci néanmoins eſt de huit pouces & un quart du pied de Paris, & de huit pouces trois quarts du pied anglais.

Cette relation roulera ſur trois objets principaux. 1°. Les édifices nouvellement découverts. 2°. Les tableaux, les ſtatues & les buſtes. 3°. Les uſtenſiles. Je diviſerai les édifices en bâtimens publics & en habitations de particuliers; la deſcription exacte que je tâcherai d'en donner ne pourra manquer de jeter un grand jour ſur pluſieurs paſſages obſcurs d'anciens écrivains.

Je commencerai par deux édifices publics, ſavoir, la porte de la ville de Pompeii, avec le

chemin qui y conduit, & le théâtre d'Herculanum. Je n'ai parlé qu'en paſſant, pour ainſi dire, de ce dernier édifice, dans ma Lettre à M. le comte de Brühl (1); cependant mes remarques rouleront particulièrement ſur ce dont on n'avoit pu ſe former une juſte idée avant les nouvelles découvertes, c'eſt-à-dire, la ſcène du théâtre, à la fouille de laquelle on n'a ſongé que depuis deux ans. Nous devons la découverte de cette ſcène au zèle infatigable & éclairé de feu M. le major Charles Weber, qui de ſon propre mouvement a fait travailler à cette fouille, & cela ſeulement, pour ainſi dire, pendant les après-midi des jours de fêtes. Il auroit néanmoins reproduit bien plus tôt au jour cet édifice, ſans la jalouſie de ſon colonel, Dom Roch d'Alcubierre, qui lui fit défendre à différentes repriſes de pouſſer ces travaux. M. Weber a donné le projet de dégager ce théâtre de toute la terre qui le couvre, de ſorte qu'on le verra entièrement à découvert; & il a calculé, par palmes cubiques, que tous les frais néceſſaires, tant pour faire ſauter la lave, que pour ſe rendre propriétaire des maiſons & des jardins qui ſont ſitués ſur le terrain ſous lequel ce théâtre eſt enſeveli, n'iront pas à plus de 25000 écus.

C'eſt Lucius Mammius, qui, à ſes dépens, a fait conſtruire ce théâtre, ainſi que le prouvent deux inſcriptions, dont l'une eſt placée dans la

(1) Page 27.

cour

cour du cabinet de Portici ; la voici :

L. ANNIUS. L. F: MAMMIVS. RVEVS.
IIVIR QVINQ. THEAT. ORCH. . . . .

Cinquante-quatre hautes marches nouvellement formées par les ouvriers dans la lave & la terre, pour ainſi dire, pétrifiée, conduiſent à la partie ſupérieure de ce théâtre, enſeveli à une ſi conſidérable profondeur ſous terre.

Le diamètre de ce théâtre, à prendre d'un bout de l'hémicycle juſqu'à l'autre extrémité, eſt d'environ deux cens huit palmes napolitains, & la forme en eſt à la romaine, laquelle diffère de la grecque par l'orcheſtre : cet orcheſtre eſt la partie concentrique renfermée au milieu de l'hémicycle des gradins. Il étoit aux théâtres romains compris dans la ligne droite qui paſſe d'une corne ou extrémité du demi-cercle juſqu'à l'autre corne ; mais aux théâtres grecs, cet eſpace s'étendoit au-delà du demi-cercle. L'orcheſtre grec étoit par-conſéquent plus vaſte que l'orcheſtre des théâtres romains, parce que chez les Grecs c'étoit le lieu où l'on exécutoit les ballets ; tandis que ſur les théâtres romains aucun des acteurs ne deſcendoit dans l'orcheſtre, qui étoit occupé par les ſénateurs & les veſtales, ainſi que Vitruve le dit expreſſément (1). Suivant cet architecte, les gradins de

(1) Lib. v, c. 6 & 8.

l'orcheſtre des théâtres romains ne doivent pas avoir eu moins d'un palme, & pas plus d'un pied & ſix pouces de hauteur; cependant les trois rangs de degrés n'ont qu'un peu plus d'un demi-palme romain de hauteur. Par conſéquent ces marches n'étoient pas les gradins mêmes; mais des élévations tracées en demi-cercle pour placer les ſièges des perſonnes diſtinguées qui s'y mettoient. La meſure que Vitruve donne de ces marches, dénote même cette idée, puiſqu'elle n'eſt pas propre pour ſervir de ſiége; & l'on donnoit ce peu d'élévation à ces degrés, afin que ceux qui étoient placés ſur le gradin inférieur du demi-cercle du théâtre puſſent voir par deſſus les ſpectateurs qui ſe tenoient dans l'orcheſtre. C'eſt dans cet endroit qu'on a trouvé le ſiége curule d'airain du cabinet de Portici, qui ſans doute ſervoit au préteur ou decemvir, & qui y étoit reſté à ſa place, lorſque le peuple s'enfuit de ce théâtre, au moment qu'il s'apperçut de l'éruption du Véſuve.

L'orcheſtre romain demandoit un *proſcenium*, ou pupitre (1) fort bas, afin que ceux qui ſe trouvoient à l'orcheſtre puſſent voir le mouvement des pieds des danſeurs; mais comme il n'y avoit point de ſpectateurs dans l'orcheſtre grec, le pupitre en pouvoit être plus élevé. Suivant Vitruve (2),

(1) C'eſt proprement ce qu'on appelle en France, le théâtre, & que les Italiens déſignent ſous le nom de *Paleo*.

(2) Lib. v, c. 8.

cette partie de la ſcène ne devoit pas avoir moins de dix pieds de hauteur ni plus de douze pieds. Le haut, c'eſt-à-dire, la partie antérieure du pupitre, s'appeloit *hypoſcenium*, ὑποσκηνιον (1); & ſuivant Pollux elle étoit garnie de petites ſtatues, c'eſt-à-dire, que les ſtatues étoient placées dans des niches deſſous le pupitre. Le théâtre d'Herculanum ne paroît cependant pas avoir été décoré de pareils ornemens; du moins n'y découvre-t-on rien de ſemblable à cette partie; ſi ce n'eſt qu'on ne prétende que les ſtatues de ce théâtre n'en aient déja été enlevées anciennement, ainſi que ſemble nous l'apprendre l'inſcription citée dans la Lettre à M. le comte de Brühl (2). L'eſpace entre l'orcheſtre & le pupitre étoit carrelé de marbre jaune.

L'hémicycle de ce théâtre avoit exactement le nombre d'eſcaliers que Vitruve indique pour ſe rendre aux ſiéges, ſavoir, ſept, un tiré du point central, & trois de chaque côté, à égale diſtance l'un de l'autre; ce que Bianchini n'a pas obſervé dans le plan qu'il a donné du théâtre d'Antium. Les marches de ces eſcaliers ont la moitié de la hauteur des marches des gradins auxquels ils conduiſent; de manière qu'on compte toujours deux marches de ces eſcaliers pour chaque degré des

(1) C'étoit le devant du *proſcenium*, qui contenoit depuis le rez de chauſſée de l'orcheſtre, juſqu'à l'eſplanade du *proſcenium*.

(2) Page 22

gradins ou des ſiéges. Les gradins ont un palme & demi de Naples de hauteur, & trois de ces palmes de large : ce qui paroît avoir été le rapport commun de leur meſure. Or, comme il y a ſept eſcaliers qui conduiſent aux gradins, il y a par conſéquent ſix diviſions ou amas de gradins qui s'élèvent depuis l'orcheſtre juſqu'au haut ; &, comme ils partent depuis le point central de l'hémicycle, & ſont par conſéquent beaucoup plus étroits par le bas que par le haut, ils ont la forme d'un coin ou ſphéroïde ; voilà pourquoi on donne à ces amas de degrés le nom de *Cunei.*

La différence qu'il y a entre ce théâtre & celui de Rome, que Vitruve a pris pour modèle, conſiſte dans le nombre & la diviſion des gradins. Car dans celui de Vitruve il y avoit trois diviſions, formées par des galeries ou paliers, chacune de ſept rangs de gradins, dont les deux diviſions inférieures, ou les quatorze premiers rangs de gradins, étoient deſtinés pour les chevaliers romains, & c'étoit ſur les ſept rangs de ſiéges d'en haut que ſe mettoit le peuple ; ceux qui n'y trouvoient point de place, ſe tenoient dans la galerie ſupérieure du demi-cercle.

Seize rangs de ſiéges s'élevoient au théâtre d'Herculanum, ſans être interrompus par aucun palier ou aucune galerie ; mais de manière cependant, qu'après ce palier, il y avoit encore trois autres rangs de gradins auxquels on n'alloit

néanmoins pas des premiers rangs des siéges, mais par deux spacieux escaliers, qui, placés dans l'intérieur du bâtiment, aux deux bouts de l'hémicycle, conduisoient au portique supérieur, qui étoit voûté; & de ce portique on descendoit par sept portes les sept escaliers placés entre les siéges, n'y ayant point d'autres chemins pour s'y rendre. De ce même portique, on alloit par deux autres escaliers plus étroits, placés de même dans l'intérieur de l'édifice, aux trois rangs de gradins d'en haut, qui se trouvoient au dessous du portique supérieur, & étoient coupés par quatre escaliers, qui, de même que les sept autres escaliers d'en bas, étoient construits dans les gradins ou siéges mêmes. Il ne pouvoit pas y avoir le même nombre d'escaliers dans la partie supérieure des siéges, à cause des six bases surmontées par autant de chevaux de bronze, entre lesquels il y avoit trois rangs de gradins. Je parlerai plus particulièrement de ces bases dans la suite.

Aux théâtres grecs & à ceux de Rome, il y avoit après chaque division de sept rangs de siéges, un gradin ou dégré plus large, lequel servoit de palier ou de reposoir, & sur lequel on ne s'asséyoit point. Ces paliers, en forme de ceintures, s'appeloient διαζώματα, & en latin *præcinctiones*, qu'on ne trouve cependant pas à notre théâtre; à moins qu'on ne veuille donner ce nom à un espace de cinq palmes de large, qui est au pied des trois

gradins supérieurs. Au théâtre de Pola, dans la Dalmatie, il y avoit deux divisions, chacune, suivant l'ordinaire, de sept rangs de siéges, avec un palier entre deux.

Le portique voûté auquel conduisoient les deux escaliers placés dans l'intérieur de l'hémicycle des siéges, étoit revêtu des deux côtés de marbre blanc & pavé de même; & recevoit le jour du dehors par quatre grandes arches percées, entre lesquelles il y avoit en haut cinq ouvertures plus petites ou fenêtres, de deux palmes napolitains de large. Au dessus de ce portique il en régnoit un autre ouvert, qui couronnoit l'hémicycle.

En bas, sur le pavé de l'hémicycle, régnoit, comme aux autres théâtres, un double portique voûté, avec des pilastres, sur lesquels portoient les gradins; le portique extérieur, qui étoit le plus large, avoit des arcades, à l'exception d'un seul entre-colonnement de chaque côté de l'hémicycle, lesquels étoient maçonnés en forme de niche.

Ce que je viens de dire des siéges du théâtre, des escaliers qui y conduisoient, de leur hauteur & division, ainsi que de l'orchestre, étoit déjà généralement connu; & la découverte du théâtre d'Herculanum ne nous a rien appris de nouveau, que la différence entre les gradins des petits théâtres hors de Rome, d'avec ceux qui étoient dans la ville même. D'ailleurs, l'orchestre d'Herculanum

n'a ſervi qu'à donner une idée préciſe de la deſcription qu'on trouve dans Vitruve de cette partie des théâtres romains : mais il étoit impoſſible de comprendre cet architecte & les autres écrivains qui ont parlé des théâtres, particulièrement Pollux, ſans avoir examiné avec ſoin ce qui a été découvert de la ſcène du théâtre d'Herculanum. Ceux qui juſqu'ici ont donné le plan d'après les ruines exiſtantes de quelque théâtre, n'ont travaillé que d'imagination, d'après quelques foibles indices. Du moins ſais-je avec certitude que cela s'eſt ainſi paſſé pour ce qui eſt du deſſin de la ſcène du théâtre d'Antium, que le célèbre Bianchini a ajouté à ſes éclairciſſemens des inſcriptions du tombeau des affranchis de Livie, & qui ne ſignifie rien. En 1718, le cardinal Alexandre Albani fit fouiller dans les ruines de ce théâtre ; on y trouva quatre ſtatues de marbre noir, ſavoir, un Jupiter & un Eſculape, qui ſont aujourd'hui au Capitole ; un faune & un athlète mutilé, tenant une fiole d'huile à la main ; ces deux dernières ſtatues reſtaurées ſe trouvent à la villa de ce cardinal. On n'a rien découvert, depuis, des ruines de la ſcène de ce théâtre.

On commença, il y a deux ans (en 1762), la fouille de la ſcène du théâtre d'Herculanum, & on voyoit déja alors les gradins qui conduiſent à la ſcène ; mais il n'y avoit encore rien de viſible de la ſcène même.

Je dois ici une reconnoiſſance publique à mon

ami M. le marquis Galiani, auteur de l'admirable traduction italienne de Vitruve, qui nous accompagna M. Volkman, M. Fuesli & moi, dans les conduits souterrains de ce théâtre, & qui nous fit voir ensuite le plan de ce bâtiment, dressé par feu M. Weber, qu'il nous expliqua, particulièrement pour ce qui regarde la scène, avec toute la précision & toute la clarté qui lui sont propres. Sans le secours d'un pareil guide, il est impossible de se faire une idée du lieu où l'on est, bien moins encore du plan d'un édifice inconnu, puisqu'on est sans cesse obligé de se glisser d'une galerie étroite dans une autre.

Cette partie du théâtre étoit divisée en deux autres parties, savoir, la scène même, ou le bâtiment qui décoroit la scène, & le *proscenium*, ou pupitre sur lequel les acteurs jouoient; la longueur de cette partie étoit de cent trente palmes.

La scène, ou ce que les Italiens appellent la *Facciata* (1), ne changeoit jamais de décoration, & c'étoit la partie la plus magnifique du théâtre, composée ordinairement de trois ordres de colonnes les unes au dessus des autres. Au théâtre de l'édile Marcus Scaurus, cette partie étoit décorée de trois cens soixante colonnes, d'où l'on peut se former une idée de la grandeur de sa scène,

(1) La *Scena* des anciens, ou la *Facciata* des Italiens, étoit une face de bâtiment par laquelle le *proscenium* étoit séparé du *postscenium*, ou *parascenium*, qui étoit ce que nous appelons le derrière du théâtre.

laquelle doit avoir été d'un maſſif plus vaſte que la façade de nos plus grands palais. Il ſera plus facile de cette manière, de comprendre ce que Pline dit de la magnificence de la ſcène de ce théâtre. La partie inférieure, ou l'ordre des colonnes d'en bas, étoit de marbre; la partie du milieu étoit en verre, & la partie ſupérieure étoit dorée. Cette décoration formoit le côté intérieur de la face de la ſcène, c'eſt-à-dire, celui qui ſe préſentoit aux ſpectateurs. Maffei (1) n'a pas compris comment la ſcène du théâtre de Scaurus pouvoit contenir un ſi grand nombre de colonnes. La ſcène du premier théâtre de la villa Hadriani à Tivoli, ne paroît avoir été décorée que d'un ſeul ordre de colonnes. Ces colonnes étoient de l'ordre dorique, & avoient environ quatre palmes de diamètre, ainſi qu'il y a lieu de le croire d'après pluſieurs fragmens qu'on en a trouvés. Il ſemble néanmoins que des colonnes de l'ordre ionique ou corinthien y auroient mieux convenu.

A la ſcène du théâtre d'Herculanum, il n'y avoit point de colonnes, mais des pilaſtres; & les panneaux, de même que la face entière, laquelle faiſoit ſaillie en forme de niche, étoient revêtus de marbre. Il y avoit, ainſi que cela étoit ordinaire à tous les théâtres, trois portes pour ſe rendre ſur le *proſcenium* ou pupitre. La plus grande de ces portes, qui ſe trouvoit au droit de l'angle

(1) Antiq. Gall. p. 161.

du milieu de la saillie, s'appeloit la porte royale (1); les deux autres, des côtés, étoient les portes des étrangers. C'est par la première que passoient les personnes les plus distinguées par leur rang; celle de la droite servoit à la seconde classe de spectateurs; le peuple entroit par la troisième, qui étoit à gauche.

Entre la porte du milieu & les deux autres des côtés, il y avoit des niches, dans lesquelles on plaçoit sans doute des statues, mais dont on n'a cependant trouvé aucun vestige. Les deux autels qui se trouvoient à la scène, dont celui à la droite étoit consacré à Bacchus, & celui à la gauche, à la divinité en l'honneur de laquelle ou pour les fêtes de laquelle on avoit élevé le théâtre (2); ces autels, dis-je, étoient probablement placés entre les portes des côtés & celle du milieu de la scène.

Le *proscenium* ou pupitre, avoit de chaque côté une chambre où se tenoient les acteurs, & qui semble être ce que Vitruve désigne sous le nom de *hospitalia*, mot que Perrault n'a pas compris : l'espace entre la face de la scène & le mur extérieur de la scène, composoit l'allée pour se rendre de ces chambres par les trois portes, sur le *proscenium*.

Entre ces chambres & la scène, il y avoit,

(1) Vitruv. l. v, c. 6; Pollux, l. iv, segm. 124.

(2) Pollux, lib. c, segm. 123. Acron. in Horat. l. iv, od. 6.

de chaque côté du *proſcenium*, une longue galerie d'environ dix palmes de large. Vitruve appelle cet endroit *in verſuris* (1); & c'étoit par-là & par la porte qui s'y trouvoit, qu'on faiſoit paſſer les machines ſur le *proſcenium*. Ces portes ſervoient en même temps aux acteurs pour la repréſentation des incidens de la pièce : de ſorte que par la *verſura* de la gauche arrivoient ſur la ſcène ceux qui venoient de la ville ; & par la porte de la droite, ceux qui étoient ſuppoſés venir du port. Pluſieurs écrivains modernes, & entr'autres Scaliger l'ancien (2), ſont tombés dans une grande erreur ſur cet article, ainſi qu'on peut le voir par leurs écrits.

Dans ces mêmes endroits (*verſuris*), étoient placées, au droit des angles, les machines qui ſervoient aux changemens de la ſcène, qu'on appeloit περίακτοι & ἐκκυκλήματα. Ces machines étoient d'une forme triangulaire, & portoient ſur des roues, comme quelques écrivains le prétendent (3). Cependant celles du théâtre d'Herculanum tournoient ſur un pivot cylindrique (*cardine* ou *bilico*) de bronze, lequel jouoit dans une plaque du même métal ſoudée en plomb, de la même manière que cela ſe pratiquoit aux portes des anciens. Voilà auſſi l'étymologie du mot *verſura*, qui vient de *verſare*, tourner, virer. C'eſt ſans doute un

(1) Lib. v, c. 7.
(2) Poet. l. j, c. 21, p. 35.
(3) Schol. Ariſt. Acharn. v. 407. Euſtath. ad Il. ζ. p. 976. l. 15.

pareil *cardine*, ou pivot, de quatre pouces du palme romain de diamètre, qu'on a trouvé à l'endroit dont je parle. On y voit encore le bois brûlé de la barre du milieu de la machine. Ces châſſis étoient vraiſemblablement couverts de toile, ſur laquelle on peignoit les décorations de la ſcène; de manière qu'il ne falloit que très-peu de temps pour en ôter cette toile & pour en mettre une autre à la place.

Au théâtre d'Herculanum, il n'y avoit dans chaque *verſura* qu'une ſeule pareille machine, ainſi qu'on peut en juger, tant parce qu'on n'y a trouvé qu'un ſeul pivot, que par le peu de grandeur de l'eſpace dont nous avons parlé. La chambre ou *verſura*, vis-à-vis de celle dont il eſt ici queſtion, n'eſt pas encore déterrée ; mais il paroît probable qu'on n'y trouvera non plus qu'un ſeul pivot.

Il ſe préſente néanmoins ici une aſſez grande difficulté touchant le peu d'eſpace de l'endroit en queſtion, ſi véritablement on faiſoit entrer les autres machines par ces portes, ainſi que je l'ai fait voir par les écrivains cités. Car les couliſſes ou châſſis qui ſervoient au changement des décorations, étoient placés dans la *verſura*, devant & en face des portes, de manière qu'il ne devoit point y reſter d'eſpace ſuffiſant pour y faire paſſer ces machines devant les châſſis. Il y a encore une autre difficulté relativement à la loge, que Pollux

appelle κλισίον (1), laquelle, autant qu'on peut le conjecturer par le paſſage très-obſcur de cet auteur, devoit être placée au deſſus de la porte par laquelle on faiſoit paſſer les machines ſur le théâtre. La dénomination de cette loge tire ſon étymologie d'un pavillon ou d'une cabane, ainſi que Pollux le donne auſſi à entendre. On voit ſur le côté d'un bas-relief de la villa Pamfili, qui repréſente le chœur d'une tragédie, une grande porte ſurmontée d'une loge à toît pointu, dans le goût des cabanes des bergers, hors de laquelle viennent regarder trois petites figures, dont le viſage eſt couvert d'un maſque. Mais, ſi en effet cette loge s'eſt trouvée au deſſus de cette porte, les châſſis triangulaires, qui étoient placés vis-à-vis de cette porte, devoient empêcher qu'on ne vît ſur la ſcène; & dans ce cas, il n'eſt pas poſſible de dire à quel uſage cette loge a pu ſervir.

De chaque côté des portes en queſtion, il y avoit, dans l'intérieur, deux colonnes ſur leurs ſtylobates, dont l'uſage & l'objet ſont pareillement inconnus. Il y a cependant lieu de croire que ces quatre colonnes ſe trouvoient ordinairement placées à ces portes, puiſque Pline parle d'un pareil nombre de colonnes d'onyx, qui décoroient cet endroit du théâtre de Balbus (2); & l'on ſait qu'au théâtre de Pola il y avoit de même quatre colonnes, qu'on a employées à l'autel d'une égliſe

(1) Lib. c, ſegm. 124; Conf. ſegm. 127. (2) Lib. xxxvj, c. 12.

de cette ville. Maffei, qui nous rapporte ce fait, n'a pas trouvé à ce théâtre un endroit convenable pour ces colonnes (1); & il n'en pouvoit pas non plus connoître la deſtination, avant les découvertes qu'on vient de faire à Herculanum. D'ailleurs, le plan que cet écrivain nous a donné de la ſcène du théâtre d'Orange ne doit pas être exact, puiſqu'il n'y a point ſur la ſcène d'endroit pour placer ces machines, c'eſt-à-dire, qu'on n'y voit point les *verſuræ*. Ces endroits ne ſont pas non plus indiqués ſur le plan du théâtre de l'ancien Antium, dont j'ai eu ſouvent occaſion de parler.

Pendant le changement de la ſcène, on baiſſoit toujours le voile ou l'*aulæum*, ainſi que cela ſe pratique encore aujourd'hui : il faut croire néanmoins que ce voile ne couvroit pas toute la ſcène, puiſqu'il n'auroit guère été poſſible de faire hauſſer un rideau de cent-vingt palmes, que la ſcène avoit de longueur ; d'autant plus qu'il n'y a point de rouleau ou de cylindre aſſez grand pour cet effet. Il auroit d'ailleurs été inutile de cacher la ſcène même, puiſque la face de la ſcène, étant un corps de bâtiment immobile, ne ſe changeoit jamais, ainſi que je l'ai déja dit. Les changemens de décorations ne ſe faiſoient que ſur les parties latérales de la ſcène, *in verſuris ;* & c'eſt ſans doute devant ces endroits & les châſſis triangulaires des décorations, qu'on faiſoit deſcendre la

(1) Degl. Anfiteat. l. ij, p. 333.

toile. C'eſt ce que nous indique auſſi un ancien tableau du cabinet de Portici, qui doit paroître dans le quatrième volume des Peintures d'Herculanum. On y voit l'orthographie d'un théâtre, comme il y en a pluſieurs dans les trois premiers volumes de cet ouvrage, qui ſont de nature à ne pouvoir être exécutés, & doivent être par conſéquent des ouvrages de pure fantaiſie : on y voit dans la partie ſupérieure un voile ou rideau qu'on a levé.

Les machines à force mouvante, telles que les grues, pour élever les figures, comme on en voit dans Bellérophon, Perſée, &c., ainſi que celles qui ſervoient à lancer la foudre & le feu, ſemblent avoir été placées derrière la ſcène, entre la face intérieure & la face extérieure; & c'étoit dans cet endroit, ſuivant Pollux (1), qu'étoit la machine qui ſervoit à imiter le tonnerre. D'autres machines, pour faire deſcendre & paroître les dieux, étoient ſituées au deſſus de la ſcène, & cet endroit s'appeloit à cauſe de cela, λογεῖον.

Il nous reſte encore deux mots à dire de ce qui ſe voyoit à l'extérieur du théâtre. A tous les théâtres il y avoit derrière la ſcène des portiques à colonnes, ou des galeries couvertes, où ſe retiroit le peuple lorſqu'il pleuvoit. Ce portique du théâtre d'Herculanum tenoit au *forum* de la ville, & portoit ſur des colonnes d'ordre dorique,

(1) Lib. c, ſegm. 130.

d'une maçonnerie enduite de ciment & de ſtuc. Le diamètre de ces colonnes étoit de deux palmes napolitains, & elles avoient huit de ces diamètres ou ſeize palmes de haut; hauteur qui va au-delà de la proportion ordinaire de ces colonnes & de celle que Vitruve leur donne. Le tiers du fuſt de ces colonnes eſt à rudentures plates, indiquées par de ſimples taillades enduites en rouge; la partie ſupérieure de ces colonnes eſt cannelée, comme le demande l'ordre dorique; mais cette partie eſt blanche ſans être enduite. On peut voir les fragmens de ces colonnes détruites dans les ſouterrains du théâtre. Le toit de ce portique étoit conſtruit en bois, & l'on y voit encore des morceaux de poutres brûlées. Le portique étoit voûté par deſſous, ainſi que la ſcène même.

A l'extérieur, il y avoit aux piliers, entre les arcades de la galerie ouverte, au deſſous du demi-cercle, des pilaſtres d'une foible ſaillie, conſtruits ſeulement de ciment & de ſtuc, leſquels étoient, de même que tout le théâtre, enduits en rouge à la face extérieure; & c'étoit de ce même enduit qu'étoit couvert le côté intérieur de la galerie ouverte au deſſous des gradins. On voit encore par-ci par-là dans les conduits ſouterrains, quelques fragmens de ces pilaſtres.

A la partie ſupérieure du théâtre, il y avoit, entre les trois rangs de ſiéges, aux deux cornes de l'hémicycle, deux baſes d'un carré long, & deux

deux autres pareilles au centre ; par conſéquent ſix en tout, de grandeur égale, avec un pareil nombre de chevaux de bronze, dont on a compoſé un ſeul cheval entier, qui eſt placé dans la cour du cabinet de Portici.

On n'a trouvé au théâtre dont nous parlons, aucune ouverture propre à placer les perches deſtinées à tendre un voile au deſſus du théâtre, comme il y en a au haut de l'amphithéâtre de Flavien.

Une teſſère ou petite tablette d'ivoire avec le nom ΑΙΣΧΥΛΟΥ, qu'on a trouvée au théâtre d'Herculanum, donne lieu de croire qu'on y a repréſenté non-ſeulement des pièces écrites en latin, mais auſſi des comédies grecques.

Le puits percé au travers de la lave, & qui donna lieu à la découverte du théâtre, tombe entre les deux eſcaliers ſur la pointe de l'hémicycle.

Le ſecond édifice public dont j'ai à parler, ſavoir, la porte de la ville de Pompeii, doit être regardé comme une découverte fort importante & fort remarquable, tant par elle-même que par le chemin qui y conduit. Cette porte avoit trois guichets, la grande arche du milieu, large de vingt palmes romains, & les deux arches des côtés, dont chacune avoit neuf palmes de large, & qui, à la manière des arches des anciens aqueducs, étoient forts retrécies & fort hautes. La profondeur

de la porte étoit de vingt-quatre palmes, & l'épaiſſeur des piliers alloit à ſept palmes & demi. Au milieu de ces piliers il y avoit une eſpèce de couliſſe, comme à nos portes de ville, dans laquelle on faiſoit tomber une herſe; & cette eſpèce de portes s'appeloit καταῤῥάκται, ἐπιῤῥάκται, *portæ pendulæ*, *recidentes*, telles que ſemblent avoir été les portes de Jeruſalem (1). Ces couliſſes à herſe ſont très-viſibles à une ancienne porte de Tivoli. Le revêtement de ſtuc de ces couliſſes paroît ſingulier, & ne s'accorde pas trop avec les herſes, puiſque, ſuivant toute apparence, ce revêtement devoit être totalement enlevé, en peu de temps, par le hauſſement & l'abaiſſement de ces herſes. Cette porte extérieure en avoit une autre intérieure, dont la conſtruction étoit la même. La diſtance qui ſéparoit ces deux portes étoit de trente-un palmes. La porte intérieure n'étoit cependant pas encore découverte.

Le côté extérieur de cette porte étoit blanchi, & l'on voit ſur le revêtement crépi des pierres de taille, des deux côtés, des inſcriptions tracées avec une couleur rouge, dont, aux chiffres près, il n'eſt guère poſſible de rien diſtinguer; & comme le ſtuc ou l'enduit en eſt tombé en pluſieurs endroits, on n'en peut rien conclure de raiſonnable.

J'ai remarqué néanmoins que ces inſcriptions ont été tracées par deſſus d'autres qui s'y trouvoient

(1) Ff. 24, ☞. 8. Vid. Grot. ad h. l.

antérieurement, & sur lesquelles on n'avoit fait que passer une légère couche d'un enduit blanc. Il faut se rappeler ici l'inscription dont j'ai déja parlé dans ma Lettre (1), qui est une affiche de location de bains & de maisons où l'on donnoit à boire & à manger, dessous laquelle il y avoit eu précédemment une autre inscription, qui y paroissoit encore à travers l'enduit, mais en couleur noire. Elle n'est pas écrite entiérement en couleur rouge, ainsi que je l'ai dit alors, mais en caractères noirs, à l'exception de la dernière ligne, laquelle est tracée en lettres rouges.

Cette inscription, & celle de la porte, peuvent servir à éclaircir ce qu'on n'avoit pas pu comprendre jusqu'à présent, savoir, l'usage des anciens Romains de publier *in albo* (2) les ordonnances du préteur, avant qu'on prononçât un jugement légal. Quoique Accursius ait compris qu'il étoit question ici d'une muraille blanche, on a cependant rejeté son idée. D'autres ont cru trouver cet usage indiqué chez Plaute, mais ont néanmoins douté de l'exactitude du texte de ce passage :

. . . *Næ isti faxim nusquam adpareant,*
Qui hic ALBO PARIETE *aliena oppugnant bona.*
Pers. Act. j, sc. 2, v. 21.

où la plupart des commentateurs lisent *rete*, au lieu de *pariete*, quoique Suidas dise expressé-

(1) Page 62. (2) Heinec. Antiq. Rom. Jurispr. illustr. p. 49.

ment (1) qu'une muraille blanche ſervoit à annoncer les affaires civiles. Les inſcriptions que nous avons citées lèvent donc le doute où l'on étoit ſur l'authenticité du paſſage de Plaute, & nous font clairement connoître la manière dont on affichoit les affaires publiques en général, & en particulier les ordonnances du préteur; de manière que cette même muraille blanchie peut être regardée comme l'endroit ordinaire & fixé pour cette eſpèce d'annonces : car on crépiſſoit de nouveau ce mur chaque fois qu'on vouloit faire une nouvelle publication.

C'eſt à cette porte que conduiſoit la rue pavée dont on a déja découvert & déblayé une grande partie. Elle a vingt-cinq palmes romains de large, avec des trottoirs de pierre de taille des deux côtés, pour les piétons, chacun de dix palmes & demi de large; leſquels conduiſent aux deux arches de côté de la porte. Le pavé de cette rue a beaucoup ſouffert par le charriage, c'eſt-à-dire qu'on voit une profonde ornière dans les groſſes pierres exactement jointes enſemble. Ces pierres ſont une véritable lave du Véſuve, que les anciens ont employée ſans en connoître la nature. Cette lave, qui eſt de l'eſpèce la plus commune, ne peut être mieux comparée, quand elle eſt uſée & polie par le frottement, qu'à la pierre ſerpentine de Saxe. Il y en a cependant d'autres eſpèces en petites

(1) Verbo Λεύκωμα.

maſſes ; & l'on en compte juſqu'à trois cens variétés différentes, dont on fait des collections pour les vendre aux curieux.

Sur la gauche de cette rue & attenant à la porte & à la rue, il y a un grand ſoubaſſement de pierre de taille, de vingt-cinq palmes & demi de long, ſur treize palmes & demi de large ; eſpace aſſez conſidérable pour contenir un quadrige, qui s'y trouvoit peut-être, & dont on n'a cependant pas trouvé le moindre veſtige. Mais comme ce ſoubaſſement n'étoit qu'à un palme ſous terre, & que par conſéquent la figure qui y étoit placée ſailloit hors des ruines, il eſt probable qu'on l'en aura enlevée.

A la droite de la rue, il y a trois tombeaux, dont celui du milieu, qu'on a entiérement découvert, étoit d'une architecture ſingulière. Il étoit renfermé dans deux ouvrages carrés en maçonnerie, dont celui de l'extérieur avoit pluſieurs ouvertures oblongues, pareilles aux trouières des fortifications ; & toute la muraille étoit enduite de ſtuc ou de plâtre. Au milieu de ces carrés ſe trouvoit un ouvrage circulaire qui étoit le tombeau même. Mais on a, je ne ſais trop pourquoi, détruit ce monument, qui avoit été élevé à l'honneur de Mammia, prêtreſſe de la ville de Pompeii, comme nous l'apprend une inſcription en caractères d'un palme & demi de long, gravée ſur le doſſier d'un ſiége en demi-cercle de pierre de taille, qui ſe

trouvoit placé devant le tombeau. Les pieds de ce siége sont faits en manière de griffes de lion, & le diamètre entier de ce monument est de vingt palmes romains. Il paroît avoir été fait pour s'asseoir dans la rue devant le tombeau même, pour y jouir du grand air. L'inscription, qui est écrite de suite, sans interruption, autour du dossier du siége, se trouve exactement copiée ici :

MAMMIAE. P. F. SACERDOTI. PVBLICAE. LOCVS.
SEPVLTVRAE. DATVS. DECVRIONVM. DECRETO.

On trouve bien à la vérité, dans d'autres inscriptions, les mots de *sacerdos publica*, mais toujours avec l'addition du nom d'une certaine divinité, telle que Cérès (1) par exemple, & jamais en parlant d'une manière générale & indéterminée, comme on le voit dans l'inscription que je viens de donner. Il est probable que ces mots équivalent ici au titre de grande prêtresse, ou archiprêtresse, qu'on trouve dans d'autres inscriptions (2), & signifient peut-être autant que *sacerdos prima* (3). Cette inscription a été enlevée de Pompeii, & se voit aujourd'hui dans la cour du cabinet de Portici. Près de ce siége il y en avoit un autre pareil, mais sans inscription, qu'on avoit commencé à déterrer.

Au pied de la porte même, il y a un petit tombeau qui ne consiste qu'en une simple arche

(1) Spon. Misc. ant. p. 338, 349.
(2) Grut. Inscr. p. 308, n. 4.
(3) Spanhem. Obs. in Callim. Hymn. Cer. v. 43, p. 691-692.

baſſe & ouverte, dans laquelle eſt placée, vis-à-vis de l'entrée, un cippe de ſept palmes & demi de haut, avec l'inſcription ſuivante :

M. CERINIVS.
RESTITVTVS
AVGVSTAL. LOC. DDD.

Au milieu de ce tombeau il y avoit un petit autel à quatre cornes, & portant cette inſcription :

M. CERINIVS
RESTITVTVS
AVGVSTALIS
LOCO DATO
D. D.

Ces deux inſcriptions ſe voient aujourd'hui dans la cour du cabinet de Portici.

A l'occaſion de ces tombeaux, il ne paroîtra peut-être pas inutile de parler ici d'un endroit enclavé dans un mur circulaire de maçonnerie, qu'on découvrit vers la fin de l'année 1763, dans l'ancienne ville enſevelie de Veleia, au duché de Plaiſance. Le diamètre de cet eſpace enclavé eſt d'environ cent pieds de Paris, & le mur bâti de grandes pierres de taille a environ quatre pieds d'élévation. On y voit deux entrées, l'une vis-à-vis de l'autre, mais ſans aucune apparence de portes. Une troiſième entrée, laquelle conduit à

cet enclos par une ruelle pratiquée entre deux murs, eſt garnie d'un ſeuil de porte. Proche de l'une des deux premières entrées, il y a une eſpèce de puits carré en ouvrage de maçonnerie. Ce lieu paroît avoir ſervi à brûler les morts; & aura ſans doute communiqué à un tombeau, par le moyen de l'allée étroite ménagée entre les deux murs. Cette eſpèce de lieux s'appeloit *uſtrina* ou *uſtrinum*, καῦσια. L'enclos où le corps d'Auguſte fut brûlé, ſe trouvoit enclavé dans l'enceinte de ſon ſuperbe tombeau, & avoit, comme celui de Veleia, une forme circulaire (1); quelquefois néanmoins ces endroits ſe trouvoient ſéparés des tombeaux. Un pareil enclos, mais d'une forme carrée, avec un mur peu élevé en pierre de taille, qui n'a jamais eu plus de hauteur, comme on peut le voir par le chaperon de ce mur qui s'y eſt conſervé; un pareil enclos, dis-je, ſe voit près de la voie Appienne, à cinq milles de Rome, dans un endroit appelé, dans le moyen âge, *ad ſtatuarias;* & il eſt à croire qu'il a de même ſervi d'autel pour y brûler les corps morts (2), étant entouré de toutes parts d'anciens tombeaux.

Si la deſcription que je viens de donner de ces anciens édifices publics, a fait plaiſir au lecteur & lui a paru de quelque utilité, je me flatte qu'il ne ſera pas moins ſatisfait de ce qui me reſte à

(1) Strab. Geograph. l. v, p. 236. edit. Par.

(2) Fabret. Inſcript. l. iij, p. 176, n. 351.

dire des maisons & des habitations particulières de Pompeii. Celles qu'on a découvertes hors de Pompeii sont des villa ou maisons de campagne, qui nous engageront à faire quelques remarques sur les villa des anciens, en général, & sur celles de Pompeii & des autres lieux voisins ensevelis, en particulier; tant pour ce qui regarde le local même, que pour ce qui est relatif à leur architecture.

Les maisons de campagne des villes qui n'étoient pas situées sur des hauteurs, telles que l'étoient celles de Pompeii, avoient été bâties sur le bord de la mer, & sur la mer même, non-seulement par volupté, & pour mieux jouir de l'air frais de la mer; mais encore, comme il paroît, pour en rendre l'habitation plus salubre. Ce qui me donne lieu d'appuyer sur ce sentiment, ce sont les ruines de six ou sept maisons de campagne qu'on trouve entre le port de l'ancien Antium & la ville de Nettuno, dans la distance d'un mille & demi d'Italie. Pendant le flux, qui, dans cette mer se fait sentir toutes les douze heures, les murs de ces bâtimens ne sont couverts que de deux palmes d'eau, & l'on peut se promener à pied sec tout autour de ces ruines pendant le reflux, dans l'après-midi & vers le soir, & même lorsque les jours sont longs, au lever du soleil. Il seroit possible encore aujourd'hui de lever le plan de ces bâtimens, tant les fondemens en sont visibles, par-

ticulièrement ceux d'une villa proche de l'ancien port d'Aſtura, (à huit milles au-delà de Nettuno,) laquelle étoit aſſez vaſte pour faire penſer qu'elle a été celle d'un homme puiſſant, & même d'un prince.

Deux fortes murailles, qui ſe prolongent en forme de digues, depuis la grève horizontale & ſabloneuſe juſqu'au bâtiment même dans la mer, ſervent à prouver clairement que ces édifices ont, depuis leur conſtruction, été ſitués à la même diſtance dans la mer. Dans cet emplacement on a ſans doute eu en vue la ſalubrité de l'air, qui agité par le mouvement & le battement continuel des flots, en étoit plus pur, & rendoit moins ſenſibles les effets des vents du midi. Car on ſait que les perſonnes qui demeurent ſur les jetées du port de Porto d'Anzo, n'éprouvent aucune incommodité des grandes chaleurs; tandis que ceux qui habitent ſur la côte même, paſſent rarement l'été ſans être ſujets à des fièvres. Suivant Cicéron même, ſa maiſon de campagne d'Aſtura étoit ſituée dans la mer (1); & Lucullus fit bâtir des habitations depuis ſa maiſon de campagne, près de Baya, juſques dans la mer (2), ainſi que nous le prouvent encore aujourd'hui les ruines placées dans l'eau.

La maiſon de campagne découverte à Hercu-

(1) Ad Attic. l. ij, ep. 19.
(2) Plutarch. Lucull. p. 947. l. 3. H. Steph.

lanum, étoit ſituée ſur le bord de la mer; & une longue allée conduiſoit depuis le jardin juſqu'à un cabinet ou pavillon d'été, de forme circulaire & percé de toutes parts, lequel doit avoir été ſitué dans la mer même, comme on peut le conjecturer par la longue allée. Ce pavillon s'élevoit de vingt-cinq palmes de Naples au deſſus du niveau de la mer, & de quatre marches au deſſus de l'allée qui y conduiſoit. Le pavé de ce cabinet circulaire formoit une grande roſe géométrique à ſeize angles égaux, compoſée de carreaux de marbre d'Afrique & de jaune antique cunéiformes, & placés alternativement en vingt-deux bandes formant autant de cercles; de manière que le cercle extérieur conſiſte en quatre-vingt-ſeize triangles rectangles, forme qu'ont auſſi toutes les autres pierres. Le pavé entier a vingt-quatre palmes romains de diamètre. Cependant comme les pierres, en ſe prolongeant vers le point central de cette grande roſe, devenoient infiniment petites, on a placé au milieu une autre eſpèce de roſe, dans le contour de laquelle viennent ſe terminer les pierres de la roſe majeure. Cet ouvrage ſert aujourd'hui de pavé à la ſeconde chambre du cabinet de Portici.

L'architecture des maiſons de campagne ne différoit point de celle des grandes maiſons des villes; de ſorte qu'on peut appliquer aux unes ce qui a été dit du plan & de l'orthographie des

autres. Je parlerai ſeulement ici des étangs & des canaux de ces villa, dont j'ai déja fait mention dans ma Lettre (1). Un canal de médiocre largeur circuloit autour du mur du jardin, de la même manière que celui qui, ſuivant Homere, baignoit les murs du jardin d'Alcinoüs (2). L'eau des maiſons de campagne des villes enſevelies par le Véſuve, étoit ſans doute de l'eau de pluie raſſemblée dans des citernes, puiſqu'il n'y a jamais eu dans ces endroits ni ſource ni rivière, comme il n'y en a pas encore aujourd'hui, ſi ce n'eſt la rivière de Sarno, proche de Pompeii, laquelle n'eſt pas aſſez conſidérable pour avoir pu ſuffire à fournir de l'eau aux maiſons de campagne de cette ville, ſituées d'ailleurs ſur une hauteur. Le pſalmiſte (3) parle déja d'étangs formés de l'eau du ciel ; d'ailleurs on aura pu conduire l'eau de la mer dans les canaux de ces maiſons de campagne ; & Columelle (4) nous apprend quelle profondeur il faut donner aux canaux pour y faire venir l'eau : voilà auſſi pourquoi ſans doute ces étangs étoient entièrement conſtruits en ouvrage de maçonnerie (5).

Juſqu'à préſent on n'a découvert à Pompeii que deux maiſons de campagne : celle qu'on a trouvée la première eſt à une plus grande diſtance de cette ville que la ſeconde ; mais elle a préſenté

(1) Page 38.
(2) Hom. Odyſſ. ν. v. 129.
(3) Pſ. 84, ℣. 7.
(4) De re ruſt. l. viij, c. 17.
(5) Pall. de re ruſt. lib. j, c. 17.

tant de difficultés, qu'on en a ceſſé les travaux, & les ruines s'en trouvent aujourd'hui en grande partie de nouveau enſevelies ſous les décombres écroulées ſous leur propre poids. Ce qu'on a trouvé de remarquable dans cet édifice, c'étoit une chambre dont le revêtement peint des murs étoit tombé par petits fragmens. Les groteſques peints ſur ces fragmens ſont l'ouvrage le plus parfait que j'aie vu en ce genre, non-ſeulement des anciens, mais auſſi des modernes, ſans excepter les plus beaux morceaux de la loge de Raphaël, tant pour l'invention & l'élégance du deſſin, que pour l'exécution. On peut dire que ce ſont de véritables miniatures; les veines du feuillage & des feſtons ſont indiquées de la manière la plus délicate, & les couleurs en ſont auſſi fraîches & auſſi brillantes que ſi elles ne venoient que d'être employées. On en a choiſi quelques centaines de petits fragmens qu'on fixe avec du ſtuc ſur de l'ardoiſe, & qu'on eſt actuellement occupé à aſſortir le mieux qu'on peut. Généralement parlant, on peut dire que c'eſt à Pompeii qu'on a trouvé les meilleures peintures qui ornent le cabinet de Portici; telles ſont, entr'autres, celles des danſeuſes & des centaures, qui ſont peints ſur un fond noir.

La ſeconde maiſon de campagne, qui ſe trouve ſituée plus près de la ville que la première, n'étoit pas encore entièrement découverte de mon temps. La cour intérieure de cette villa a trente-un palmes

napolitains de long ; & dans deux chambres, placées l'une vis-à-vis de l'autre, à l'angle de cette cour, on a trouvé deux très-belles mosaïques, qui rendent cette découverte fort précieuse. J'ai donné une description détaillée du premier de ces ouvrages en mosaïque, qu'on y découvrit le 28 avril 1763 ; & il me reste seulement à remarquer ici, que le travail n'en est pas si extraordinairement petit qu'il soit besoin de se servir de la loupe pour le bien voir, ainsi qu'on a cherché à le persuader, tant de bouche que par écrit. Ce travail n'approche même pas, pour la délicatesse, de celui des colombes si connues, du feu cardinal Furietti, que son neveu possède actuellement, ainsi que les centaures. La seconde mosaïque se trouvoit de même que la première, placée au milieu d'une mosaïque grossière en plâtre, & fut entièrement découverte, en ma présence, le 8 février 1764; de sorte que nous fûmes, mes deux compagnons de voyage & moi, les premiers qui la virent sortir des mains des travailleurs. Cette mosaïque a un palme romain & dix pouces & demi de hauteur, sur un palme & demi de largeur, en y comprenant le cadre étroit d'albâtre blanc, d'un pouce de large ; & c'est avec ce cadre que la mosaïque a été insérée dans le pavé de la chambre. Elle est du même maître que la première, ainsi que nous l'apprend le nom de cet artiste, ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ ΣΑΜΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ, qui se trouve placé au haut de

cet ouvrage, lequel repréſente auſſi trois figures de femmes couvertes de maſques comiques, & un jeune garçon.

La première figure, à la droite, eſt aſſiſe ſur un tabouret ou ſiége ſans doſſier, qui eſt couvert d'un tapis travaillé en échiquier de trois couleurs, jaune, rouge & couleur de chair, aux bouts duquel pendent à des cordons de longues houppes. Sur ce tapis eſt placé un couſſin à raies des mêmes couleurs. Cette figure paroît prêter une grande attention au diſcours de celle qui ſe trouve à côté d'elle; & ſemble ſe preſſer les mains l'une dans l'autre, comme on a coutume de faire dans un moment de grande ſurpriſe ou d'affliction. La ſeconde figure eſt aſſiſe devant une belle table à trois pieds, ſur laquelle eſt une caſſette blanche; à côté de cette caſſette eſt un cratère ou une coupe ſur un piédouche à griffes de lion. Près de là on voit un rameau de laurier. Cette figure a le corps couvert d'une draperie jaune, & paroît occupée à faire un récit, comme l'indique le mouvement de ſa main. La troiſième figure, couverte d'un maſque qui repréſente une vieille femme, tient une coupe à la main, & a ſa draperie, qui eſt pareillement jaune, paſſée ſur ſa tête. A côté de cette dernière figure eſt un jeune garçon enveloppé dans un manteau. Au deſſous de ces figures il y a trois raies en forme de degrés, dont celle d'en haut eſt ornée alternativement de têtes de

bœuf écorchées & de Néréides à double queue de poiſſon. Sur la raie du milieu il y a des griffons qui tiennent un bouclier de forme ronde ; la troiſième raie offre pour ornement des oves & des rudentures à baguettes verticales, placées alternativement. Ces raies ne ſont que d'une ſeule couleur, & faites dans le goût de ce que nous appelons camayeu.

Je ne puis me paſſer de faire remarquer ici, à l'occaſion du nom de l'artiſte de ces moſaïques, que le nom d'un autre Dioſcoride, qui fut un célèbre graveur de pierres fines, a donné occaſion à pluſieurs fauſſaires de tromper le public. Cette fourberie a même eu lieu, depuis peu, avec un camée nouvellement trouvé, repréſentant la tête de Caligula ; lequel eſt actuellement entre les mains de M. Jenkins, peintre anglois à Rome, & dont on a voulu rehauſſer par là le prix. Il eſt bon que ceux qui commencent à prendre le goût des pierres gravées, ſachent que le nom des artiſtes, ſur les camées, y eſt pareillement travaillé en relief, & ne ſe trouve jamais gravé dans la pierre.

Comme on veut reſtaurer pluſieurs parties de la première moſaïque, on ne l'a pas encore fait voir aux étrangers ; il y a auſſi quelque choſe à réparer à la ſeconde.

Nous ſavons que l'empereur Claude avoit une maiſon de campagne proche de Pompeii, où il perdit

perdit un fils, nommé Druſus, qui fut étouffé par une poire qu'il avoit jetée en l'air, & qu'il voulut rattraper avec la bouche (1). Il eſt probable que l'une des deux villa qu'on a découvertes ici, a été la maiſon de campagne de cet empereur.

Les maiſons que l'on a découvertes dans la ville de Pompeii même, ne méritent pas moins d'attention, d'autant plus qu'étant entièrement déblayées, elles peuvent nous donner une idée exacte de la forme des habitations des anciens. Cette forme des maiſons, tant de Pompeii que des autres villes enſevelies, eſt, en général, carrée; de manière qu'elles forment au milieu une cour intérieure (*area*, *cortile*), autour de laquelle règnent les appartemens. Dans les cours des maiſons ordinaires, il y avoit au deſſus & au deſſous du toît un larmier ou une large ſaillie d'ais, pour y être à couvert de l'eau des gouttières. Cette cour intérieure s'appeloit, à cauſe de cela, *impluvium*, ou *atrium*, de ἄιθριον, ὑπαίθριον, *deſſous le ciel ouvert.*

Juſqu'à préſent on n'a découvert en dedans de la porte de la ville, & à la droite de la rue pavée, que deux maiſons, toutes deux placées ſur le penchant de la colline ſur laquelle la ville étoit bâtie. L'entrée de ces deux maiſons ſe trouve du côté de la rue. La première maiſon a une grande porte, large de dix palmes romains, la-

(1) Lipſ. Antiq. Lect. lib. ij, c. 6.

quelle conduit directement dans la cour intérieure. De chaque côté de cette porte, il y en a une autre de cinq palmes de large. Celle de la gauche néanmoins eſt maçonnée, & reſſemble intérieurement à une niche. L'autre porte conduiſoit aux appartemens d'en haut, ainſi que cela paroît diſtinctement par quelques marches de l'eſcalier. Cette eſpèce de portes qui conduiſent immédiatement de la rue aux appartemens d'en haut, ſont encore très-communs en Italie. On y voit dans les ruines, devant la porte en queſtion, une grande corniche denticulée en ſtuc, qui en eſt tombée.

La cour intérieure, qui peut avoir au-delà de ſoixante-dix palmes romains de long, eſt entièrement pavée en très-beau plâtre d'une eſpèce de maſtic ou ciment avec du marbre pilé, dans le goût dont étoient faits autrefois les planchers des palais de Veniſe, & comme on en voit dans la villa du cardinal Alexandre Albani. Au milieu de cette cour, il y a un endroit carré dont le pavé eſt enlevé; ce carré eſt enclavé dans un ornement de moſaïque, & il y a tout lieu de croire qu'il a été carrelé en marbre, & que ſur ce pavé il y a eu une citerne, ainſi que ſemble le prouver un petit puits rond, de deux palmes de diamètre, maçonné en petites briques. Dans la cour intérieure d'une maiſon de campagne découverte à Stabia, il y avoit une citerne carrée, dont le toît portoit ſur quatre colonnes maçonnées & enduites.

De la cour on entre immédiatement dans cinq chambres, tant de l'un que de l'autre côté ; & en face de la porte de la cour, il y a trois autres chambres, qui toutes ont des pavés de différentes espèces de mosaïques, & des murailles peintes. La seconde chambre à la gauche semble avoir été une chambre à coucher; comme on en peut juger tant par un espace pratiqué dans le bas du mur pour y placer le lit sur sa longueur, que par deux fers qui formoient les pieds du bois de lit. Cet espace destiné à contenir le lit est enduit en couleur rouge, ainsi que tout le pourtour de la chambre, qui a douze palmes romains de longueur, sur neuf palmes & demi de largeur.

Les murs de toutes ces chambres sont peints; & quoiqu'on en ait déja enlevé les meilleurs morceaux pour le cabinet de Portici, il y reste néanmoins encore de beaux tableaux : j'y remarquai entr'autres deux jeunes figures masquées, dans le goût grotesque. Les seuils des portes de quelques-unes de ces chambres sont d'albâtre blanc.

La seconde maison qui tient immédiatement à la première, & qu'on a presque entièrement déblayée, possède encore dans une chambre des peintures plus belles que celles des chambres de l'autre maison. Cette chambre forme, pour ainsi dire, un carré parfait de quinze palmes romains, tant en longueur qu'en largeur, n'étant que de quatre pouces plus longue que large. La principale

porte de la même chambre a ſix palmes de largeur. C'eſt ici que ſe trouvoit la Diane dont j'ai parlé plus haut, qu'on avoit déja coupée du mur anciennement pour la placer ailleurs ; on y voit encore une autre figure ſur un pan de la muraille, autour de laquelle on remarque pluſieurs corps d'inſtrumens.

Il me reſte à faire ſur ces maiſons les remarques ſuivantes. Premièrement, que toutes les chambres en étoient voûtées ; mais ces voûtes étoient toutes écroulées, à l'exception de celles des caves ; & on n'a trouvé aux portes des chambres que du bois brûlé. Cependant les montans des portes n'étoient jamais de bois, comme Montfaucon ſe l'eſt imaginé (1). Comment auroient-ils pu convenir à des maiſons conſtruites en maçonnerie ? On a trouvé une grande quantité de ſcories du Véſuve dans la maçonnerie des murailles, & peut-être en auroit-on auſſi découvert dans les vouſſures, ſi elles s'étoient conſervées entières. Cependant Vitruve ne dit rien de la manière de rendre les voûtes plus légères en y employant des ſcories, & Palladius eſt le ſeul écrivain qui en faſſe mention (2) ; auſſi eſt-il vrai qu'il eſt venu plus d'un ſiècle après Vitruve, & lorſque la grande éruption du Véſuve, ſous le règne de Titus, eut fait mieux connoître la nature de ſes ſcories.

En ſecond lieu on y voit, à ne pas en douter,

(1) Antiq. expliq. t. iij, p. 105. (2) De re ruſt. l. j, c. 13.

que les plus belles chambres & celles qui étoient entièrement peintes, tant des maisons de campagne que des habitations de la ville, ne recevoient le jour que par les portes, qu'à cause de cela on faisoit extraordinairement hautes & larges. De pareils édifices ne pouvoient pas priver les habitations voisines de la lumière du jour, ainsi que cela étoit défendu à Rome par l'ancienne loi : *Ne luminibus officiatur.*

Je ne parle ici que des maisons de Pompeii ; car nous avons des preuves certaines que les autres maisons des anciens étoient éclairées par des fenêtres. Nous voyons par une lettre de Cicéron (1), que ce Romain n'etoit pas du même sentiment qu'Atticus sur la largeur des fenêtres, qu'un architecte, appellé Cyrus, avoit faites à une maison de campagne, qui appartenoit probablement à Cicéron même. Mais il paroît que les anciens n'ont pas connu les volets ou contre-vents pour exclure le jour des chambres, qui sont aujourd'hui si généralement en usage en Italie ; puisque, suivant Suétone (2), Auguste avoit coutume de se tenir la main devant les yeux, lorsqu'il vouloit prendre du repos dans l'après-midi ; ce qui auroit été inutile si les fenêtres avoient été garnies à l'intérieur de volets. Une plus forte preuve encore en faveur de ce sentiment, c'est, je pense, l'usage des chasse-mouches dont se servoient ceux qui en avoient

(1) Ad Attic. l. ij, ep. 3. (2) Aug. c. 78.

le moyen, pour écarter les mouches quand ils vouloient dormir pendant le jour : car on ſait que ces inſectes ſe tiennent tranquilles dans l'obſcurité. Cette conjecture ſemble néanmoins être contredite par une deſcription que fait Ovide de la lumière de ſa chambre, lorſque Corinne vint pour le voir :

Pars adaperta fuit, pars altera clauſa feneſtræ.
Amor. lib. j, el. 5.

& c'eſt ſans doute d'un rideau à moitié tiré qu'il a voulu parler. Ce paſſage d'Ovide ne détruit pas les preuves que nous avons citées ; Juvenal parle expreſſément de ces rideaux des fenêtres :

Claude feneſtras,
Vela tegant rimas, junge oſtia, tollite lumen.
Satyr. ix, v. 105.

Tout cela peut ſervir à éclaircir un paſſage d'Apollonius de Rhode, ſur lequel perſonne n'a encore ſongé à former le moindre doute. Dans la deſcription que ce poète fait du trouble & de l'agitation de Médée épriſe d'amour pour Jaſon, il dit, que la nuit avant le jour fixé pour leur premier entretien, elle ſe leva pluſieurs fois de ſon lit pour voir ſi l'aurore ne commençoit pas à poindre, &

Πυκνὰ δ' ἀνὰ κληῖδας ἑῶν λύεσκε θυράων.
Crebrò forium ſuarum clauſtra reſerat.
Argon. l. iij, v. 821.

c'eſt-à dire qu'elle étoit obligée d'ouvrir la porte de ſa chambre pour appercevoir le jour, parce qu'il n'y avoit point de fenêtres, non plus qu'aux maiſons de Pompeii. L'endroit où couchoient ſes femmes ne pouvoit par conſéquent pas être une anti-chambre, ainſi qu'on pourroit le croire ; mais devoit être placé à côté de celle qu'occupoit Médée même.

Je dois obſerver, en troiſième lieu, que ni les maiſons mêmes, ni les chambres n'avoient aucune ſymétrie ; ce dont je ne puis pas concevoir la raiſon. On ne peut pas dire que de pareilles bâtiſſes aient été faites au haſard, puiſque les lignes du pavé en moſaïque des chambres forment des équerres parfaites, ce qui rendoit cette irrégularité des chambres encore plus viſible. Ce défaut de ſymétrie je l'ai remarqué auſſi à d'autres anciens édifices, & entr'autres aux ruines du théâtre d'Albano, dont les arches ne ſont pas d'une égale largeur, ni les piliers d'une groſſeur égale. Les pilaſtres du Panthéon ne ſont pas non plus d'une égale largeur, & il y a quelques chapiteaux ſur leſquels ne porte point l'entablement, qu'ils devroient cependant ſoutenir. On remarque auſſi au *forum* du temple de Sérapis, à Pouzzolo, que ſon aire n'occupe point une meſure régulière, & cela ſans aucune cauſe, puiſque rien n'empêchoit d'y donner une parfaite ſymétrie.

Quatrièmement, j'ai obſervé que le plancher

en mosaïque des chambres, descendoit par un talus assez rapide vers le seuil de la porte.

La cinquième remarque tombe sur les peintures des murailles, qui, dans les maisons de Pompeii, n'ont pas été faites sur un fond mouillé, mais sur un fond sec, ainsi qu'il est facile de le voir par les couleurs qui s'enlèvent quand on les frotte avec un doigt mouillé. Il est à regretter que les peintures qu'on ne juge pas dignes d'entrer dans le cabinet de Portici, soient brisées & détruites par un ordre exprès de la cour, afin qu'elles ne tombent pas dans les mains des étrangers.

Le second point de cette relation a pour objet les statues, les bustes & les autres ouvrages de sculpture. Il est vrai que depuis deux ans on n'a découvert aucun morceau de sculpture de quelque importance ; il y en a cependant quelques-uns dont j'ai oublié de parler dans ma Lettre à M. le comte de Brühl, qui méritent qu'on en fasse mention ; & d'autres que j'ai déja fait connoître, demandent une description plus particulière ou de nouveaux éclaircissemens.

On a déja restauré dix-huit, tant des grandes statues de bronze (qui pour la plupart sont des empereurs, mais d'un travail médiocre), que des statues de marbre, qu'on a destinées pour la galerie du château de Portici. Les colonnes de marbre jaune qui devoient orner cette galerie, ne sont pas de jaune antique, mais d'un marbre jaune tiré

des carrières de Gesualdo, dans les montagnes de la Pouille. Il y a trente-deux fusts pareils d'un seul bloc : mais comme cette partie du château nouvellement bâti menaçoit ruine, & qu'on a été obligé par conséquent de l'étayer, il a fallu diviser cette longue galerie en cinq chambres, & en baisser à proportion la voûte ; de manière que ni les colonnes en question, ni celles de verd antique, ne peuvent plus y être employées aujourd'hui.

Les statues de femmes de bronze, qu'on a trouvées placées autour de l'étang d'une des maisons de campagne d'Herculanum, & dont on orne actuellement l'escalier du cabinet de Portici, ressemblent beaucoup aux statues des nymphes dont Longus nous a donné la description (1) ; on pourroit même croire que ce sont les mêmes, puisqu'elles étoient rangées, comme celles d'Herculanum, autour d'un étang. Le ventre du beau Silène ivre est applati comme une outre vide ; mais la nature des satyres ou faunes, est exprimée dans l'accroissement rapide des cuisses. Cela ne me tomba pas dans l'esprit, lorsque je parlai de la statue de Sardanapale, qui, comme Silène, fait claquer ses doigts au dessus de la tête : Plutarque en parle dans un endroit cité (2). On ne peut disconvenir que ce Silène ne soit la production

(1) Pastoral. l. j, p. 6. edit. Hanov. 1608.

(2) De fortun. Alex. II. p. 599, l. 19. edit. H. Steph.

d'un ciſeau ſavant, & qu'il ne ſoit très-beau, de même que la ſtatue de Mercure ; mais il n'eſt cependant pas d'une beauté aſſez grande pour inſpirer le génie, & pour demander une deſcription poétique qu'on auroit peut-être déſiré d'en trouver ici.

Depuis deux ans on a decouvert à Pompeii deux ſtatues de femmes de terre cuite, de cinq palmes romains & demi de haut, qui toutes deux ont le viſage couvert d'un maſque tragique.

Parmi les figurines, j'ai parlé, dans ma lettre, d'un Alexandre à cheval, ainſi que d'un autre cheval, mais ſans la figure du cavalier. La première de ces petites figures mérite une deſcription plus particulière que celle que j'en ai donnée. Le cheval & le cavalier ont enſemble environ un palme romain & onze pouces & demi de hauteur. Le cheval a un palme & neuf pouces de longueur. Le bras gauche qui manque à la figure, retenoit, comme on peut le voir, la bride du cheval pour modérer ſa courſe. Le bras droit eſt levé, & dans l'attitude de lancer un javelot. Les deux jambes de derrière du cheval ſont perdues. La bride, ainſi que les ornemens du cheval, de la ganache, qu'Homère appelle παρήϊον, le mors & le poitrail (λέπαδνον), tout eſt admirablement bien travaillé en argent ; & les yeux, avec l'indication de la prunelle, ſont incruſtés en argent. Au milieu du poitrail, où ſur les chevaux des bas-reliefs & des pierres gravées

on voit pendre un croiſſant, il y a une belle tête de Bacchante couronnée de lierre, d'un travail en relief d'argent; & aux deux côtés de ce même poitrail, il y a des charnières ou articulations indiquées, qui nous prouvent que ce poitrail a été de bronze. Alexandre a ſon manteau court (*chlamys*) attaché ſur l'épaule gauche avec un bouton plat d'argent, & ſous ce manteau on voit ſa cotte de mailles. Deſſous la poitrine il y a une écharpe qui deſcend ſous le ſein gauche, qui ſervoit, comme il paroît, à porter la dague. Les jambes ſont garnies de bottines ou cothurnes, lacées, (*cothurni militares*), ainſi qu'on en voit à quelques ſtatues d'empereurs repréſentés armés. Le cheval qui ſemble s'élancer dans ſa courſe, repoſe ſur un aviron dont le manche ſe trouve placé ſous le ventre, & dont le large bout porte ſur le piédeſtal incruſté en argent; cet aviron a ſans doute quelque ſignification allégorique.

On voit dans le cabinet de Kircher, au collège romain à Rome, une figure de bronze, laquelle reſſemble parfaitement, même pour la grandeur, au beau Priape du cabinet de Portici: cette figure repréſente un chanteur qui ſemble lui-même charmé des ſons qu'il tire de ſa lyre, & dont le prépuce eſt infibulé avec un anneau. Il y avoit anciennement, du moins du temps des empereurs romains, des chanteurs caſtrats (1); & l'on ſait

(1) Heinſ. Introd. in Heſiod. c. 6, p. 14, & ſeq. ed. Plantin. 1603.

que Plautien fit opérer, en une seule fois, la castration sur cent jeunes garçons & sur un grand nombre de citoyens romains mariés, pour servir de chanteurs à Plautille sa fille, & femme de Caracalla. Mais en général, cependant, on se contentoit d'infibuler les chanteurs avec un anneau, de la manière qu'est représentée la figure en question (1), & cela pour le même objet que celui pour lequel on se servoit de la castration, savoir, de rendre la voix plus belle.

Il y a aussi le bras gauche jusqu'au coude d'une statue de bronze, qui mérite d'être cité; c'est celui d'un cestaire, c'est-à-dire, d'un athlète dont les mains étoient armées d'un ceste. Les poètes & les anciens monumens, particulièrement un bas-relief de la villa Aldobrandini, nous donnent une idée assez exacte de cette espèce de lutteurs; mais nulle part on ne voit cette armure aussi distinctement représentée, qu'au bras dont nous parlons. Le ceste y a la figure d'un gant avec des doigts, mais qui ne descendent pas jusqu'aux ongles; d'ailleurs ce gant a la longueur des gants de femme, étant fendu dans la main. Le bout de ce gant, vers le coude, par en bas, est garni d'une peau de mouton avec sa laine; & l'un & l'autre, savoir, le gant & la peau, sont attachés par des courroies. Autour de la main & par dessus

(1) Cels. de Medic. l. vij, c. 25. Confer. Mercur. Var. Lect. j, c. 19. Marsil. Cognat. Var. Obs. l. ij, c. 8.

les articulations des doigts, il y a un autre courroie d'un cuir épais, d'un bon pouce de large, qui fait quatre ou cinq révolutions sur elle-même; elle est de nouveau attachée par des courroies minces.

Le nombre des bustes de bronze qu'on a découverts jusqu'à présent, se monte à vingt-un. Le beau Senèque dont j'ai parlé dans ma Lettre à M. le comte de Brühl, suffit seul pour servir de témoignage contre Pline, qui prétend que l'art de travailler le bronze avoit déja beaucoup dégénéré sous Néron (1). La belle barbe de la tête à laquelle on donne le nom de Platon, nous offre l'idée de ce que Scaliger l'ancien a dit de la barbe en général, » qu'elle est la partie la plus » belle de l'homme, & celle par laquelle il res- » semble le plus à la divinité (2). « Entre tous ces bustes un des plus remarquables est celui de Scipion l'Africain, dont la tête est rasée, avec une cicatrice en croix sur la tempe gauche. On peut voir ce que j'ai dit dans la Description des pierres gravées du cabinet de Stosch, sur de pareilles têtes de basalte & de marbre qui sont à Rome. Dans la magnifique collection des pierres gravées du prince Piombo, à Rome, il y a une pareille tête, avec la même cicatrice, gravée sur une cornaline; & un camée qui étoit autrefois dans

(1) Hist. de l'Art, l. vj, c. 6.
(2) In Arist. Hist. Anim. l. ij, sect. 21, p. 161.

le cabinet de Stoſch, & que poſſède aujourd'hui mylord Forbich, repréſente une tête avec une ſemblable bleſſure. Mais comment ſait-on que ces têtes repréſentent Scipion? Elles ne doivent ce nom qu'à une belle tête de baſalte du palais Roſpiglioſi, trouvée à Liternum, aujourd'hui Patria, où l'ancien Scipion l'Africain mourut à ſa maiſon de campagne; & voilà pourquoi, dit-on, cette tête doit être celle de ce héros romain. On ne peut douter après tout, qu'elle ne ſoit celle d'un grand homme, puiſqu'elle a été exécutée tant de fois. Le Febvre qui a publié, ſous ſon propre nom, les images des hommes célèbres de Fulvius Urſinus avec leur explication, a indiqué la tête de baſalte en queſtion, pour expliquer le paſſage de Pline, où cet écrivain dit que le jeune Scipion Æmilien l'Africain, (*Africanus ſequens*), ſe faiſoit tous les jours raſer la barbe; mais pour que ce paſſage puiſſe convenir à ſa prétendue tête de l'ancien Scipion, il a omis, à deſſein, le mot de *ſequens*. Cette tête, & toutes celles qui lui reſſemblent, doivent donc, ſuivant le paſſage de Pline, repréſenter plutôt Scipion le jeune, qui ſans doute a poſſédé la maiſon de campagne de l'ancien Scipion, & qui y a laiſſé ſon buſte.

Le nom de l'artiſte Apollonius, qu'on voit à un autre de ces buſtes, ſe trouve tracé ſur une ſeule ligne, ainſi que je l'ai envoyé, & non pas ſur trois lignes, comme on l'a fait paroître dans

ma Lettre à M. le comte de Brühl. Je dois remarquer auſſi, en paſſant, qu'à la page 67 de cette Lettre, il doit y avoir » que t'importe, « au lieu de » que m'importe ; « ce qui ſans doute eſt une faute d'impreſſion.

Je dois auſſi citer ici un très-beau vaſe de marbre, bien conſervé, de plus de trois palmes de hauteur, ſur la panſe duquel eſt repréſentée une bacchanale en bas-relief. Ce que ce morceau offre de plus curieux, eſt une Bacchante qui s'appuie avec le genou ſur une outre ; c'étoit une eſpèce de danſe déſignée ſous le nom d'ἀσκωλιάζειν, c'eſt-à-dire, *ſauter ſur des outres remplies de vent.*

D'après ce que j'ai dit plus haut, on ne peut guère eſpérer qu'on faſſe dans la ſuite quelque découverte importante en ſtatues ou en buſtes à Pompeii & dans les autres lieux enſevelis, à moins qu'on n'y trouve des maiſons de campagne dans leſquelles on n'aura pas eu le temps de ſonger à les ſauver, à cauſe de l'abſence du maître lors de l'atterriſſement de ces lieux.

Ceci ſervira à prouver ce que j'ai dit ailleurs, que dans un mois on fait ſouvent plus de découvertes à Rome, que dans toute une année à Pompeii. Depuis mon retour de Naples, c'eſt-à-dire, depuis trois mois que je ſuis occupé à écrire cette Relation, on a trouvé à Rome un des plus grands & des plus anciens bas-reliefs qu'il y ait au monde, & qui eſt aujourd'hui placé

dans la villa du cardinal Alexandre Albani. Ce bas-relief repréſente, en figures de grandeur naturelle, un jeune héros couvert d'une ſimple chemiſette ſans manches, & qui tâche de retenir un cheval à la courſe. Il frappe un autre jeune héros qui paroît être tombé de ce cheval, & qui cherche à parer ce coup de ſa main enveloppée dans ſon vêtement. Je n'ai pas encore pu me décider ſur la véritable ſignification de ces figures, d'autant plus que ce fait peut convenir à pluſieurs anciens héros. Je dis à pluſieurs anciens héros, ce qui pourroit paroître un paradoxe, parce qu'Homère ne repréſente point ſes héros à cheval, & qu'en général on voit que les combats ſur des chars ſont bien plus anciens que ceux à cheval. Lucrèce avance néanmoins le contraire (1), ainſi que cela eſt auſſi probable. On a trouvé dans ce même endroit une figure de femme, moitié grande comme nature, d'un ancien ſtyle, avec une longue draperie à plis droits; mais la tête manque. Buonarotti prend une pareille figure, ſur une médaille, pour une Diane (2); il ſe pourroit cependant qu'elle repréſentât plutôt Augé, mère de Téléphus. Cette figure appartient auſſi au cardinal Alexandre Albani. La plus remarquable de ces nouvelles découvertes, eſt néanmoins une Vénus trouvée depuis peu, & que poſſède M. Jenkins, laquelle

(1) Lib. v, p. 206, v. 1296 & ſeq. edit. Pariſ. 1744.
(2) Obſ. ſopra alc. Medagl. d'Anton. Pio.

a été

a été si bien conservée qu'il lui manque à peine un doigt ; elle est d'ailleurs d'une si grande beauté, qu'elle éclipse toutes les autres statues de cette déesse, même celle de Médicis. Vénus est représentée sous la figure d'une jeune fille qui a atteint toute sa croissance, & la tête a tous les attraits de cette déesse, sans en avoir la volupté ; de manière qu'elle inspire plus de respect que de desir. Si jamais une Vénus a été digne du ciseau célèbre de Praxitèle, c'est sans contredit celle-ci ; car il n'est pas possible que l'idéal de la beauté puisse être porté à un plus haut dégré qu'il l'est dans ce chef-d'œuvre. Je ne parlerai point des inscriptions ni des pierres gravées, parce qu'on ne peut pas les connoître toutes. La plus belle cependant, qui fut trouvée au mois de juin dernier, est un camée, propre à être monté en bague, représentant une bacchanale ; on l'a estimé cent sequins. J'espère qu'on me pardonnera cette digression.

La quatrième partie de cette Relation est fort étendue, & je la diviserai en deux sections, savoir ; en ustensiles destinés aux usages sacrés, & en ustensiles qui servoient aux besoins domestiques des anciens.

Les ustensiles de la première espèce ne nous offrent que deux *Lectisternia* & deux *Aquiminaria* qui soient dignes d'être remarqués. Je suppose que le lecteur n'ignore pas la signification & l'usage de ce que les anciens appeloient *Lectisternium*.

Le plus grand de ces *Lectiſternia* qu'on a trouvés à Herculanum, eſt de bronze ; il eſt haut de cinq palmes romains, & en a quatre de long ſur deux & demi de large. Les barres d'en haut, du côté de devant, portent ſur deux belles têtes de cheval; & celles du côté de derrière, repoſent ſur des têtes de cygnes. Le petit, pareillement de bronze, a la figure d'un bois de lit à l'antique, avec quatre colonnes, ſans leſquelles on pourroit prendre cet uſtenſile pour un joujou d'enfans. On ſait que chaque maiſon avoit ſes dieux Pénates particuliers, & qu'on y ménageoit pour cela une *Ædicula*, ou chapelle particulière.

On a trouvé de même dans des maiſons particulières, des vaſes pour contenir l'eau luſtrale (*Aquiminaria*, περιῤῥαντήρια) ; car les familles Romaines avoient toutes chez elles leur propre *ſacra privata*, ou foyer ſacré, où l'on entretenoit conſtamment du feu, avec leurs autels & leurs fêtes particulières ; quelques familles mêmes avoient un prêtre affidé (1). On a trouvé de ces vaſes qui ſont de bronze, & d'autres de marbre. Le plus grand de ceux de bronze, eſt une coupe de forme ronde, de quatre palmes de diamètre, d'un travail admirable, & dont l'intérieur eſt orné au milieu de feuilles de laurier, d'un ouvrage de marqueterie en argent; il eſt placé dans la première chambre du cabinet de Portici. Le pied de

(1) Reineſ. Inſcr. claſſ. v, n. 53.

ce vaſe s'eſt trouvé perdu ; mais d'autres pareils vaſes, plus petits, pareillement de bronze, ont conſervé ce pied ; & le plus grand de ces derniers eſt garni de deux anſes. Les vaſes de marbre de cette eſpèce ſont ſtriés en dedans comme certaines coquilles, d'environ deux palmes en carré. Ils étoient placés ſur des pieds en forme de colonnes cannelées, également de marbre, ainſi qu'on en peut juger par l'un de ces pieds qui a été conſervé ; car les anciens étoient fort uniformes dans leur travail. On a trouvé auſſi le manche d'un aſpergeoir, ſemblable à ceux qu'on voit ſur quelques bas-reliefs, particulièrement au bas du portique du Panthéon, & à l'architrave des trois colonnes du temple de Jupiter Tonnant.

Je partagerai en trois claſſes les uſtenſiles deſtinés aux uſages domeſtiques ; la première claſſe contiendra ceux qui ſont néceſſaires aux beſoins & aux commodités de la vie ; la ſeconde, ceux qui ont rapport aux jeux & au luxe ; & la troiſième, ceux qui ont pour objet l'écriture & les manuſcrits des anciens.

En commençant la première claſſe par les uſtenſiles de cuiſine, je remarquerai que pluſieurs de ces uſtenſiles de cuivre ſont argentés en dedans, ſur-tout ceux qui ont un manche ou une queue large, auxquels nous donnons le nom de caſſerole ; ainſi que quelques autres vaſes de cuivre qui ſervoient à faire bouillir les mets. Cette manière

d'argenter les uſtenſiles de cuiſine eſt une précaution fort ſage contre le verd-de-gris qui s'attache au cuivre, & qui eſt fort dangereux, pour ne pas dire mortel; auſſi en a-t-on repris aujourd'hui l'uſage, particulièrement en Angleterre. On voit encore dans le cabinet de Portici une grande quantité de ces formes qui ſervoient à faire de la pâtiſſerie, dont pluſieurs ont la figure d'une coquille ſtriée, & d'autres celle d'un cœur. Le plus curieux de cette eſpèce d'uſtenſiles eſt un vaiſſeau de cuivre deſtiné à faire bouillir de l'eau, lequel reſſemble beaucoup à nos bouilloires à thé. En dedans du vaiſſeau, il y a un cylindre d'environ quatre pouces de diamètre, avec un couvercle mouvant, dans lequel on jette du charbon, de manière que la cendre puiſſe tomber par des trous pratiqués dans le fond : dans l'eſpace autour de ce cylindre, on faiſoit paſſer l'eau par le moyen d'une eſpèce de petit entonnoir qui s'y trouve ſoudé. On a auſſi trouvé de pareils vaiſſeaux, mais briſés, dont le cylindre étoit garni par le bas d'une grille, pour y laiſſer paſſer la cendre, faite de manière que les barres du gril ſont creuſes, pour faire circuler, par ce moyen, l'eau tout autour du cylindre. Le robinet de ces bouilloires eſt un peu élevé au deſſus du niveau du plan ſur lequel on les poſe, afin de retenir l'eau lorſqu'elle a fait un dépôt; & le limon blanc attaché dans l'intérieur de ces vaiſſeaux, eſt une

preuve de l'uſage auquel ils ont ſervi : il y avoit à la cour d'Auguſte une perſonne deſtinée uniquement à avoir ſoin de la boiſſon faite avec de l'eau chaude (1).

Parmi le grand nombre de vaiſſeaux de verre qu'on voit au cabinet de Portici, il y a ſans doute auſſi des pots de chambre, ainſi que quelques-uns ſemblent l'être en effet ; cela eſt d'autant plus probable, qu'on ſait que cette eſpèce de meuble étoit anciennement de verre, comme il l'eſt encore en général en Italie : ce qui ſemble confirmé par un paſſage de Théodore Metochites, où, parlant de la différence du caractère des deux fils & ſucceſſeurs de Veſpaſien, cet écrivain compare ces deux princes à un gobelet & à un pot de chambre faits de la même eſpèce de verre.

La forme de la cuiller du cabinet de Portici, nous rappelle une autre ancienne cuiller qui ſe trouve dans Lachauſſe (2).

Une lampe que tient un enfant nu (3), ſert à expliquer un paſſage de Lucrèce & de Virgile, où ces poètes parlent de figures d'enfans qui tenoient des lampes pour éclairer les maiſons (4) ; de même qu'une ancienne inſcription, dans laquelle il eſt fait mention de deux *Cupidines*, *cum ſuis lychnuchis* (5). Sur une colonne à cannelures

(1) Spon. Miſcel. Ant. p. 206.
(2) Muſ. Rom. ſect. iij, tab. 7.
(3) Lettre au comte de Brühl, page 75 & ſuiv.
(4) Lucr. lib. ij, v. 24. Virg. Æneid. lib. j, v. 726.
(5) Gruter. Inſcript. pag. 77 i n. 3.

torſes, pareille à celles qu'on voit auprès de cet enfant, Sante Bartoli a repréſenté (1) un feu flamboyant, au lieu d'une lampe qui devoit s'y trouver. Le vaſe en forme de petite nacelle dont on ſe ſervoit pour verſer l'huile dans les lampes, s'appeloit *infundibulum*. Un pareil vaſe, qui reſſemble à celui d'Herculanum, ſe trouve dans le cabinet du collège Romain, & a été gravé dans la deſcription qu'on a donnée de ce cabinet (2).

Le cabinet de Portici poſſède ſoixante-dix-ſept candelabres, dont le plus grand eſt haut de ſept palmes & demi romains, ainſi que je l'ai dit (3). Le fût d'un de ces candélabres eſt carré; & ſur le bout d'en haut, au deſſous de la bobèche ſur laquelle on poſoit la lampe, ſont repréſentées deux têtes de Mercure & de Perſée, accollées, (*capita jugata*), toutes deux coiffées de leur chapeau aîlé. Perſée tient l'épée qui lui eſt ordinaire, avec un crochet pareil à ceux de quelques lampes antiques qui ſervoient à arranger le lumignon (4); & peut-être bien que ce crochet eſt ici la cauſe ou le fondement de la figure allégorique de Perſée à ce candélabre. Hardouin auroit été mieux en état d'expliquer Pline, s'il avoit voulu jeter les yeux ſur un pareil candélabre, quand même ce n'eût été qu'en gravure, ſoit dans Lachauſſe ou ailleurs. Car lorſque cet écrivain dit que les ar-

(1) Lucern. part. j, tab. 19.
(2) Bonan. Muſ. Kirch. claſ. j, tab. 4, n. 10.
(3) Lettre à M. le comte de Brühl, p. 76.
(4) Bartol. Luc. p. ij, tab. 163.

tiſtes de l'île d'Egine ornoient d'un travail exquis *ſuperficiem candelabrorum*, c'eſt-à-dire, la bobèche du candélabre, qu'on avoit coutume de charger d'ouvrages de ſculpture, de même que ceux de Tarente ornoient de moulures le fût de ces candélabres (*Scapos*), notre commentateur (1) penſe que Pline a voulu parler de luſtres avec des bras en forme de rameaux, tels que ceux qui ſont actuellement à la mode.

Je me ſuis trompé, en parlant des balances anciennes, dans ma Lettre à M. le comte de Brühl (2) : car on en a trouvé quelques-unes avec deux baſſins, telles qu'on en voit repréſentées ſur des médailles & ſur d'autres monumens (3). Il y en a de ſi petites, qu'on pourroit croire qu'elles ont ſervi de trébuchet. Sur le poids de plomb cité dans ma Lettre (4), la première lettre du mot *Habebis* eſt coupée en deux parties H, à la manière du H grec diviſé, dont la jambe droite H, faiſoit le *Spiritus aſper*, de même que la jambe gauche H de cette lettre formoit le *Spiritus lenis*.

Il y a une épée avec une lame de fer d'un peu plus de trois palmes romains de long, dont le fourreau eſt garni de gros clous plats ; elle reſſemble à l'épée d'Agamemnon, & à celle qu'Ajax reçut d'Hector (5). Ces clous m'en rappellent

(1) Plin. lib. xxxiv, c. 6.
(2) Page 77.
(3) Gori Muſ. Etruſc. t. ij, tab. 165.
(4) Page 77.
(5) Il. A. v. 29 ; H. v. 303.

d'autres, dont étoient garnies les portes de bronze, & dont on a orné trois côtés du piédestal sur lequel porte le cheval de bronze du cabinet de Portici. La tête des clous des portes du Panthéon ont cinq pouces de diamètre. On appeloit cette espèce de clous, *clavi capitati*, à cause du travail fini de leurs têtes (1); & Bentley (2) veut qu'on ait donné aussi à ces têtes le nom de *vertices*. Philander (3) croit que ce sont ces cloux que Vitruve appelle *clavi muscarii*, sentiment que d'autres ont aussi soutenu. Pline (4) donne le nom de *muscarium*, (chasse-mouches), aux larges bouquets du haut de la tige de quelques fleurs & plantes qui contiennent la graine. Dioscoride (5) se sert pour cela du mot de Σκιάδιον, parasol; & comme quelques chasses-mouches ont peut-être eu cette forme, on soupçonne que c'est là ce qui a donné lieu à cette dénomination. La tête d'un clou de bronze du cabinet du collège romain, a véritablement la figure d'un parasol en forme de champignon; ce qui sans doute doit avoir eu quelque signification particulière; car le long de la queue carrée de ce clou sont gravés plusieurs caractères, & sur l'un des côtés on lit: ΙΑΩ ΣΑΒΑΩΘ. J'ai vu cependant la tête d'un gros clou de bronze, sur laquelle étoit travaillée une

(1) Var. de re rust. lib. ij, c. 9.
(2) Not. ad Hor. l. iij, carm. 24, v. 6.
(3) Annot. ad Vitruv. l. vij, c. 3, p. 275.
(4) Lib. xij, c. 57.
(5) Lib. iij, c. 55.

mouche en relief ; elle avoit été achetée par Paciqudi pour M. le comte de Caylus.

Il y a pluſieurs inſtrumens de chirurgie fort curieux, parfaitement ſemblables aux nôtres & d'un travail très-fini. On en a trouvé dans un étui de cuivre de l'épaiſſeur d'un doigt, & portant ſon couvercle, parmi leſquels il y avoit une ſonde damaſquinée en argent. Le plus rare de ces inſtrumens, eſt un tube mince dont on fait uſage dans les rétentions d'urine, qui a la même forme que ceux dont on ſe ſert aujourd'hui.

Ce cabinet ne manque pas non plus d'inſtrumens de géométrie, tels que meſures de longueur repliées ſur elles-mêmes, compas de différentes grandeurs, parmi leſquels il faut remarquer une eſpèce de compas de proportion. Ce compas a, comme cela eſt ordinaire, quatre pointes, qui forment deux angles verticaux, un grand & l'autre petit, de ſorte que ce dernier eſt de la moitié de la grandeur de l'autre, & n'indique par conſéquent que la moitié de la ligne qu'on meſure avec le premier.

La ſeconde claſſe, qui comprend les uſtenſiles qui ont rapport au luxe & aux jeux, ne demande que peu d'attention. Les piéces de flûte d'os & d'ivoire, qu'on fixoit ſur des tuyaux de métal, nous rappellent ce vers de la Poétique d'Horace :

Tibia non, ut nunc, orichalco vincta,

Je dois ajouter ici, au sujet de la tessere qui porte le nom d'Eschyle (1), qu'au dessus du nom de ce célèbre poète, on lit le nombre romain de XII, & au dessous de ce même nom, le même nombre en caractères grecs, IB. Sur une autre tablette, de pareille grandeur, est le mot de HMEP...., avec le nombre de XI au dessus, & le même nombre en grec IA au dessous.

Il y a une assez grande quantité de dés faits d'os, dont les points sont marqués comme sur les nôtres. Le grand nombre qu'on a trouvé de ces dés faits avec les astragales de cabri, ou les osselets qui forment l'articulation entre le pied & la jambe de l'animal, que les Latins appellent *Talus*, & les Grecs ἀστράγαλος; le grand nombre de ces dés, dis-je, qu'on a trouvés à Herculanum, nous prouve combien cette espèce de jeu étoit commun. Hardion, dans son Traité sur les jeux de hasard des anciens (2), n'a parlé ni de la situation de ces osselets, ni de l'animal chez qui on les trouve. Tous les quadrupèdes à pied fourchu en ont. Le grand Casaubon a confondu ces astragales avec les dés (3), & pensoit qu'on se servoit de cornets pour jeter les premiers de même que les autres. Il y avoit deux manières de jouer avec ces astragales; la première manière & la plus commune, avoit beaucoup d'analogie

(1) Lettre à M. le comte de Brühl, p. 88.

(2) Mémoire de l'Acad. des Inscr. t. j.

(3) Ad Theophr. Char. c. v. p. 53. ed. Veedh.

avec celle que pratiquent les enfans en Allemagne, laquelle consiste à jeter en l'air de petites pierres polies & à en ramasser pendant cet intervalle une ou plusieurs autres, posées à terre, pour les y replacer ensuite toutes de la même manière. C'est de cette façon que jouent avec des astragales ou des talons, deux jeunes filles d'un tableau dessiné sur marbre, avec le nom de l'artiste, savoir, Alexandre d'Athènes. La seconde manière de jouer avec ces osselets, étoit de les jeter avec la main comme nous jouons avec nos dés; & chaque côté de l'astragale portoit un nombre différent. C'est à cette espèce de jeu que sont occupés deux enfans en marbre, que mylord Hope acheta il y a deux ans à Rome. Celui qui gagne est assis sur le socle, & marque un air joyeux; celui qui perd se tient debout d'un air triste. Il se pourroit bien que ces deux enfans représentassent l'Amour & Ganymède, qu'Apollonius fait jouer avec des astragales (1), & dont la description qu'il donne ressemble parfaitement à cette représentation en marbre. Je possède un astragale fait de cornaline.

J'ai pris plus exactement la mesure du disque de métal (2); le diamètre en est de dix pouces du palme romain, & il a trois minutes d'épaisseur; l'ouverture oblongue du milieu est de deux pouces

(1) Argon. l. iij, v. 117.
(2) Voyez la Lettre à M. le comte de Brühl, p. 89.

& demi de long, de sorte qu'on peut y placer deux doigts pour le lancer. On voit un pareil disque avec une ouverture au centre, sur une base peinte, à Naples (1).

Pour ce qui est des miroirs de métal poli, ils étoient déjà faits, dès les plus anciens temps, de cette matière, ainsi que nous le savons par les miroirs que les femmes juives apportèrent à Moïse pour faire un vase d'ablution (2). On voit un miroir de cette forme ronde avec son couvercle, sur une urne funéraire étrusque de Volterra, dont M. le cardinal Alexandre Albani a fait présent à la bibliothèque du Vatican.

La troisième classe a pour objet, les plumes, l'encre, mais principalement les manuscrits des anciens.

J'ai dit dans ma Lettre au comte de Brühl, page 13, que la plume qui se voit au cabinet de Portici, n'est pas fendue. Il se peut néanmoins que la fente en ait été rendue invisible par la pétrification que cette plume a subie; car plusieurs passages de l'Anthologie disent expressément que le bec des plumes des anciens avoit une fente (3). La forme de la taille de la plume étoit déjà connue, avant cette découverte, par la plume que

(1) Gori, Mus. Etr. tom. ij, tab. 159.
(2) Exod. c. 38, v. 8.
(3) Anthol. l. j, c. 18, p. 23; l. v, p. 445, l. 19 & 30; p. 446, l. 29, ed. H. Steph. Auson. ep. 7, v. 49.

tient une des trois Parques sur l'urne cinéraire du palais de la villa Borghèse, représentant la mort de Méléagre. Dans un dessin fort incorrect de ce monument, on a mis de courtes baguettes à la main de cette Parque & de ses deux sœurs (1).

En général, les plumes des anciens n'étoient pas faites de buis, ainsi que celle d'Herculanum semble l'être ; & le bec taillé de ce bois n'auroit pas non plus donné de l'encre. Ces plumes étoient taillées d'un roseau qui venoit d'Egypte avec le papier. La meilleure espèce de ce roseau croissoit dans l'île de Cnide, qu'à cause de cela les poètes ont appelée *l'île fertile en roseaux*. On trouve aussi, tant à Rome qu'à Naples, une espèce de roseau fin & délié dont on peut tailler des plumes; & moi-même, quand parfois je me trouve à la campagne dépourvu de plumes, je me sers de cette espèce de roseau pour écrire. Le savant Cuper auroit pu se former une idée exacte des plumes des anciens, s'il avoit vu celle du cabinet de Portici. Il a cru que ces plumes n'étoient pas faites de roseau, mais d'une espèce particulière de jonc, dont on se servoit en forme de pinceau, à la manière des Chinois (2).

Il y a des savans qui pensent que l'encre des anciens étoit la matière dont parle Perse, savoir,

(1) Gronov. Thes. Ant. gr. vol. j, tab. Mmm. (2) Lettres de M. Cuper, 12.

le ſuc noir du poiſſon connu ſous le nom de *Sepia*, qu'on voit ſur le revers de quelques médailles de Syracuſe. Une pareille eſpèce de poiſſon, appellé *Lolligo*, eſt connu aujourd'hui ſous le nom de *Peſce calamaro*, à cauſe du ſuc noir qu'il contient.

. . . . . *Hic nigræ ſuccus Lolliginis, hæc eſt Ærugo mera.*

HOR. l. j, ſat. iv.

Cependant la noix de galle étoit connue des anciens, & s'appeloit κηκὶς, *galla atramentaria* (1). L'encre dont on ſe ſert actuellement à Naples, eſt faite de noir de fumée, de miel & de gomme; elle ſe vend dans de petites boîtes, & on la rend liquide avec un peu d'eau, quand on veut s'en ſervir.

Il nous reſte enfin quelques remarques à faire ſur les anciens manuſcrits trouvés à Herculanum.

Du nom de *Papyrus*, ou roſeau d'Égypte, βύβλος, ſur lequel on écrivoit, on a fait, par le changement d'une lettre, le mot livre, βίβλος. On trouve néanmoins quelquefois ce mot dans ſon ſens primordial, comme on le voit à l'inſcription ſuivante, trouvée en 1758 dans un endroit appelé *la Colonna*, à environ douze milles de Rome, avec la belle & l'unique ſtatue qu'on

(1) Scalig. not. in Copam. p. 260.

connoiſſe de l'empereur Domitien, placée actuellement dans la villa Albani.

ΑΛΣΟΣ ΜΕΝ ΜΟΥΣΑΙΣ ΙΕΡΟΝ
ΛΕΓΕ ΤΟΥΤ ΑΝΑΚΕΙΣΘΑΙ
ΤΑΣ ΒΥΒΛΟΥΣ ΔΕΙΞΑΣ ΤΑΣ ΠΑΡΑ
ΤΑΙΣ ΠΛΑΤΑΝΟΙΣ
ΗΜΑΣ ΔΕ ΦΡΟΥΡΕΙΝ ΚΑΝ ΓΝΗΣΙ
ΟΣ ΕΝΘΑΔ ΕΡΑΣΤΗΣ
ΕΛΘΗ ΤΩ ΚΙΣΣΩ ΤΟΥΤΟΝ ΑΝΑ
ΣΤΕΦΟΜΕΝ.

» Dites que ce bois eſt conſacré aux Muſes,
» & montrez les livres qui ſont près de ces pla-
» tanes. Dites que nous les conſervons, & que
» nous couronnons de lierre tous les vrais amans
» qui viennent ici. «

L'opinion que la pellicule déliée qui ſe trouve deſſous l'écorce des arbres peut ſervir à écrire, paroît probable, non-ſeulement par le mot *liber*, qui ſignifie la peau; mais auſſi par les vêtemens faits d'une pareille pellicule d'arbre (ἑσθῆτα ἀπὸ ξύλων), que portoient les Indiens qui ſervoient dans l'armée de Xerxès; du moins eſt-ce ainſi que j'interprete Hérodote (1). Ce même hiſtorien remarque (2) que βίβλοι étoient nommés par les plus anciens Ioniens διφθέρα, c'eſt-à-dire, la peau, parce qu'ils ſe ſervoient, dit-il, de peaux de chèvre & de mouton, faute de papier d'Egypte; & pluſieurs

(1) Lib. vij, p. 258, l. 6. (2) Lib. v, p. 194, ed. H. Steph.

peuples, ajoute-t-il, écrivent encore actuellement sur des peaux.

Pline parle de manuscrits sur du papier doublé, c'est-à-dire, qui étoit composé de deux feuilles collées ensemble, de manière que l'une de ces feuilles étoit placée sur sa longueur & l'autre sur sa largeur; de sorte que les fibres de ces deux feuilles se croisoient. De cette espèce de papier doublé ou collé, sont quelques diplomes que l'on conserve dans la bibliothèque du Vatican, où l'on garde aussi ceux des exarques de Ravenne, que Maffei a possédés & expliqués dans son Histoire diplomatique. Un de ces diplômes, de huit palmes de longueur, a son étui particulier qui se ferme. Le papier de ces diplômes est composé de fibres grossières, de l'épaisseur d'un gros fil. De cette même espèce de papier & pareillement doublé, sont aussi quelques actes qu'on garde dans les archives de Ravenne. Mais on ne trouve point dans la bibliothèque du Vatican les discours de S. Augustin, écrits sur des feuilles de vélin, avec des feuilles de papier d'Egypte intercalées en plusieurs endroits, comme le dit dom Mabillon, qui a vu ces discours dans la bibliothèque du président Pétau, qu'il acheta de la reine Christine, & qui, dans la suite, fut incorporée dans celle du Vatican. Il se peut que ce manuscrit en ait été enlevé, ainsi que plusieurs autres, avant que ce trésor ait passé de Suède à Rome.

Les

Les manuſcrits d'Herculanum, dont le papier eſt ſimple & non doublé ou collé, nous prouvent que ce ſeroit une erreur de croire, d'après la deſcription que Pline nous donne de la préparation du papier à écrire, où il ne parle que du papier collé ou doublé, que ce ſeroit une erreur de croire, dis-je, que les anciens ne firent jamais uſage du papier ſimple. Ce papier ſimple, ou compoſé d'une ſeule feuille, étoit néanmoins trop mince pour pouvoir y écrire des deux côtés; & ſi l'on avoit voulu s'en ſervir de cette manière, il auroit fallu ſans doute en coller deux feuilles enſemble: tel fut, probablement, le papier des cent ſoixante livres du *Commentarium electorum*, que Pline l'ancien laiſſa après lui, & qui étoit écrit des deux côtés (1). Quand le papier n'étoit écrit que d'un ſeul côté, & lorſqu'on ne vouloit plus faire uſage du manuſcrit, on ſe ſervoit du *verſo* ou dos de cet écrit, qui étoit reſté en blanc, pour faire le canevas d'un nouvel ouvrage, ou pour y écrire des remarques, qu'on nommoit, à cauſe de cela, *adverſaria*, parce qu'elles étoient écrites *in adverſa parte*, ſur le dos du papier. On donnoit auſſi ce papier, écrit d'un ſeul côté, aux enfans, pour leur apprendre à écrire (2). Le papier des anciens étoit, ſuivant Pline, Auſone & Caſſiodore, d'un blanc de neige. Rittershauſen (3)

(1) Plin. jun. l. iij, ep. 5. (2) Horat. l. j, ep. 20.
(3) Obſ. ad Phædri Fab. p. 50.

doit être compté parmi les écrivains qui ont faussement cru que le papier étoit fait avec de l'écorce d'arbre.

C'eſt de la colle avec laquelle on attachoit, au bout l'une de l'autre, les feuilles de papier, que le bout d'en haut des feuilles ainſi attachées enſemble, où l'on mettoit le titre du manuſcrit, a pris le nom de πρωτόκολλον ; de même que la dernière feuille d'en bas s'appeloit, à cauſe de cela, ἔσχατόκολλον (1). Lorſqu'un rouleau de papier étoit ainſi collé, on l'ébarboit (2), comme cela ſe remarque viſiblement aux manuſcrits d'Herculanum. L'inſtrument pour ébarber ces rouleaux, ſe nommoit chez les Latins *Sicila*, & chez les Grecs σμιλαχαξίδιον.

De même que le tube ou bâton autour duquel on rouloit les manuſcrits, s'appeloit le nombril, *umbilicum*, parce qu'il ſe trouvoit placé au milieu du rouleau & y faiſoit ſaillie ; on donnoit auſſi ce nom à la partie élevée qui ſe trouve au milieu des boucliers (3).

En déroulant ces manuſcrits, on avoit coutume d'en tenir un bout ſous le menton (4) ; mais il n'étoit pas poſſible de les lire pendant cette opération, ainſi qu'on a interprété ſur ce ſujet le poète cité (5). Car, lorſque le manuſcrit étoit

(1) Salmaſ. de uſur. p. 415.
(2) Lucian. adv. indoct. c. 3.
(3) Nonn. Dionyſ. lib. xl, p. 511, l. 9.
(4) Martial, l. j, epigr. 67.
(5) Schwarz. Diſſ. de ornam. libror. §. 19.

ainſi déroulé, l'écriture s'en trouvoit en travers ; mais on tenoit un des bouts du rouleau ſous le menton, afin de le dérouler d'une manière égale ; après quoi on tournoit ce qui étoit ainſi déroulé, dans le ſens requis pour le lire. Il étoit également impoſſible de lire, en tenant ainſi le bout du rouleau ſous le menton, ni les manuſcrits trouvés à Herculanum qui ſont écrits par colonnes ſur la largeur du papier, ni les actes cités plus haut, dont l'écriture deſcend ſur toute la longueur du rouleau.

Les lignes qu'on traçoit pour écrire droit, s'appeloient ἄλοκες, ainſi qu'Heſychius nous l'apprend. Dans les remarques ſur cet écrivain, ce mot eſt interprété par, *lacunæ inter ſcribendum in cera ſeu cortice currente ſtylo exaratæ ;* ce qui ne peut pas être la véritable ſignification du mot ἄλοκες dans l'art d'écrire, & ſe trouve auſſi en contradiction avec ſon ſens original, dans lequel il veut dire *raies*, *ſillons.*

Pour ce qui eſt des écrits de Philodemus, qui ſont les premiers qu'on a déroulés, Diogène Laërce en parle dans le dixième livre de la réunion des Philoſophes. Philodémus a écrit, comme ſon maître Epicure, ſur la rhétorique & la muſique, & s'eſt déclaré comme lui contre ce dernier art. Il défendoit qu'on s'entretînt de muſique à table, & conſeilloit aux rois de permettre qu'on exécutât plutôt toutes ſortes de farces,

pendant leurs repas, que de s'entretenir sur l'art de la musique (1).

Si nous pouvons conclure du prix des ouvrages de Philodémus, relativement au style, par celui d'Epicure & de Métrodore, il ne faut pas y chercher beaucoup d'élégance. Car nous savons qu'Epicure n'attachoit aucun prix au choix des mots, à la prosodie, ni à l'expression; & qu'il a même enseigné que la nature seule doit présider à nos discours, & que l'art ne doit y entrer pour rien: voilà pour quoi aussi il a défendu l'éloquence à ses disciples, & jugeoit sans doute avec mépris de toutes les sciences en général. Cette manière de penser d'Epicure me rappelle l'inscription suivante de la villa Albani, qui n'est pas encore connue, & laquelle a probablement été composée & écrite par des personnes de cette secte.

PRIMAE
POMPEIAE
OSSVA. HEIC.
FORTVNA. SPONDET. MVLTA
MVLTIS. PRAESTAT NEMINI. VIVE. IN DIES
ET. HORAS. NAM. PRORIVM. EST. NIHIL
SALVIVS. ET. EROS. DANT.

Après qu'on eut déroulé les quatre premiers manuscrits, qui tous étoient de Philodémus, on

(1) Plutarch. ὅτι οὐδὲ ζῆν ἐστιν ἡδέως κατ' Επίκ. p. 2009, l. 25. ed. H. Steph

s'occupa d'un cinquième rouleau, auquel le commencement, qui manquoit aux autres, s'étoit conservé, & l'on y trouva le nom de l'auteur, ΦΑΝΗΑΣ, qui est peut-être ou le compatriote & le condisciple de Theophrastus Eresius, qui, comme lui, a écrit sur la nature des plantes (1); ou le philosophe stoïque & le disciple de Posidonius, qui, suivant Diogène Laërce, a écrit περὶ Ποσειδωνειῶν χολῶν. Le nom de ces deux écrivains se trouve néanmoins écrit ailleurs avec un *iota*, & non pas comme ici avec un H. Après le titre qui est en tête de ce manuscrit, il y a un palme de papier blanc entre ce titre & le texte. Ce manuscrit a beaucoup souffert, & renvoie une odeur de moisi qui provient de l'humidité qui en a collé toutes les feuilles ensemble. Voilà pourquoi on a cessé le travail commencé à ce rouleau, pour en prendre un autre auquel manque le commencement. Mais comme on n'a encore rien déroulé de celui-ci, on n'en pourra connoître l'auteur & le sujet, que lorsqu'on sera parvenu à la fin, où le titre est ordinairement répété.

L'académie royale des savans, instituée pour l'explication de ces manuscrits & des autres monumens qu'on pourra découvrir, est aujourd'hui un nom sans signification. Ses assemblées même ont cessé depuis quelque temps, tant par la mort de quelques-uns de ses membres, que par

(1) Casaub. in Athen. l. ij, c. 12.

l'abſence des autres. D'ailleurs, l'explication des peintures n'a jamais été partagée entre ces académiciens; un ſeul ſavant, ſavoir, M. Paſcal Carcani, ſecrétaire du roi, en a été chargé juſqu'à préſent, & jouit pour ce travail de deux cents écus par an. Depuis le moment que le roi d'Eſpagne a quitté Naples, ce ſecrétaire a été chargé de lui faire paſſer tous les jours de courier, quelque nouvel éclairciſſement ſur ces peintures; devoir auquel eſt auſſi tenu le directeur du cabinet de Portici, quand on fait une nouvelle découverte, de quelque peu d'importance qu'elle puiſſe être; & il y joint chaque fois un deſſin du monument qu'on vient de trouver.

On a commencé à deſſiner les ſtatues & les buſtes, & l'on croit que les peintures qui reſtent encore à faire, ſeront renvoyées au cinquième volume, pour être jointes aux ſtatues. Ce qu'on attend néanmoins avec le plus d'impatience, ce ſont les vaſes & les uſtenſiles.

Pour que le voyageur qui, pour la première fois, entre dans le cabinet de Portici, déſire de revoir ce tréſor auſſi ſouvent qu'il peut en avoir l'occaſion, il faut qu'il ſe rappelle, chaque fois qu'il y entre, le vers ſuivant de Pythagore, que ce ſage ne manquoit point de réciter tous les ſoirs:

Πῆ παῤέβαν; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη.

FIN.

SEIZE LETTRES

DE

M. WINCKELMANN

A M. BIANCONI,

Conſeiller & Réſident de la Cour Electorale de Saxe près du Pape;

Sur les Découvertes faites à Herculanum, à Pompeii, à Stabia, à Peſtum, à Caſerte & à Rome.

AVEC

Des Remarques & des Notes de M. DASSDORF, Bibliothécaire de la bibliothèque Électorale à Dreſde.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

LETTRES
DE
M. WINCKELMANN
A M. BIANCONI.

LETTRE PREMIÈRE.

Des anciens manuſcrits qui ſe trouvent dans le cabinet du roi de Naples à Portici.

On a tiré des ruines d'Herculanum plus de huit cens anciens manuſcrits, qui tous furent trouvés dans un petit appartement d'une maiſon de campagne, deſſous le jardin des Auguſtins à Portici. Tout autour de cette chambre, règnent des tablettes élevées au deſſus du plancher de la hauteur d'un homme, afin de pouvoir y prendre commodément ces manuſcrits. Ce cabinet étoit coupé en deux par le milieu, par d'autres tablettes iſolées de la même hauteur, & dont on pouvoit faire librement le tour. Ces manuſcrits reſſemblent extérieurement à du charbon de terre; il y en a peu qui aient une forme cylindrique, la plus grande partie étant applatis & comprimés; pluſieurs même ſont raccornis & ridés, & reſſemblent à la corne d'un bouc. Ils ont, en général,

un palme de hauteur (1) ; mais ils diffèrent dans leur épaiſſeur. Il y en a cependant qui n'ont qu'un demi-palme de long. Aux deux bouts extérieurs, qui reſſemblent à du bois pétrifié, on peut voir de quelle manière ces manuſcrits ſont roulés ſur eux-mêmes. Il nous reſte néanmoins à dire avec Phèdre :

Sed fato invido
Carbonem, ut ajunt, pro theſauro invenimus.

Plus ces volumes ſont d'une noirceur égale, plus ils reſſemblent à du charbon foſſile, moins ils ſont difficiles à dérouler ; mais quand on y voit des taches d'un brun foncé ou chatain, c'eſt un ſigne qu'ils ont beaucoup ſouffert par l'humidité ſouterraine & qu'ils ſont à moitié décompoſés. J'ai remarqué aux manuſcrits qu'on étoit occupé à dérouler, qu'ils étoient, pour ainſi dire, pénétrés d'une mine de terre noire, qui s'y eſt, ſans doute, formée par l'effet de l'humidité. La matière dont ces manuſcrits ſont compoſés, eſt le Papyrus, ou le roſeau d'Egypte (2), qui eſt

(1) Le rapport du palme napolitain avec celui de Rome, eſt dans la proportion ſuivante : le palme de Naples contient quatorze pouces romains ; il eſt par conſéquent de deux pouces plus long que le palme romain. Celui-ci eſt de huit pouces & un quart du pied de Paris, & de huit pouces & trois quarts du pied anglois. Voyez la Lettre à M. le comte de Brühl, p. 33, 100. (*Note de M. Daſſdorf.*)

(2) Salmaſius, *in Plin. exercit.* & Guillandinus, *in Comment. de Papyro*, paroiſſent être ceux qui ont ſaiſi l'idée la plus vraiſemblable ſur le Papyrus, quand ils diſent que les feuilles du papier ſont priſes de la tige du Papyrus, qui ſe laiſſe enlever par pellicules fort minces ; de ſorte que celles qui ſont le plus proches du cœur de la tige, ſont celles qui donnent le meilleur papier, & que les pellicules extérieures ſont les moins bonnes. (*Note de M. D.*)

fort mince & fort doux, auquel les Grecs donnoient le nom de δέλτος, & sur lequel on n'écrivoit que d'un côté, parce qu'il est extrêmement fin. J'en ai vu des feuilles, dans la bibliothèque du Vatican & dans les archives des Théatins aux saints Apôtres de Naples, avec des lettres majuscules & italiques. Mais comme le roseau en est fort épais, il est à croire que ce n'est pas celui d'Egypte, mais qu'il est plutôt de l'espèce qu'on trouvoit ailleurs, & qui, suivant Pline, croissoit à Ravenne. Il y a aujourd'hui trois volumes de ces manuscrits déroulés : le premier est un traité de musique ; le second a pour objet la rhétorique ; & le troisième est un traité des vices & des vertus. Le second de ces manuscrits n'est que le second livre d'un traité complet ; & le troisième contient seulement le troisième livre de l'ouvrage en question. Ces trois manuscrits, qui se trouvoient placés de suite, sont tous du même auteur, savoir, de Philodemus, philosophe épicurien & contemporain de Cicéron, dont Fabricius parle dans sa *Bibliotheca Græca* (1). Les ratures & les corrections qu'on voit dans ces manuscrits, peuvent faire croire,

(1) Ce passage de Fabricius, se trouve *l. iij, c. 33, vol. ij, p. 814.* Strabon, dans son xvij livre, dit : Ἐκ δὲ τῶν γαδάρων Φιλόδημός τε ὁ Ἐπικούρειος γεγονώς. Diogène Laerce cite son x livre : Τῆς τῶν Φιλοσόφων Συνλάξεως, sur lequel on peut consulter l'édition de Ménage, p. 446. Cicéron, dans son dernier livre, *De finibus*, dit : *Syronem dicis & Philodemum cum optimos viros tum doctissimos homines, &c.* Les épigrammes qu'on trouve de lui dans l'Anthologie, sont marquées au bon coin. (*Note de M. D.*)

avec quelque vraiſemblance, que ce ſont des originaux de la propre main de l'auteur. Dans une diſſertation à laquelle je travaille actuellement, je citerai quelques exemples de pareilles corrections. Ce n'eſt que par un pur hazard qu'on eſt ainſi tombé ſur trois manuſcrits du même écrivain, parce qu'on a voulu commencer d'abord par les plus petits rouleaux, afin d'avoir plus tôt fini ce travail; & l'on a pris ceux qui étoient le mieux conſervés, qu'on trouva dans une des encoignures de la chambre : de ſorte qu'on eut le bonheur de ſe ſaiſir des ouvrages du même auteur, qui ſe trouvoient placés les uns à côté des autres. Le premier & le ſecond volume avoient treize palmes de long; le troiſième étoit un peu plus court; mais celui auquel on travaille maintenant pourra bien avoir trente palmes de long, lorſqu'il ſera entièrement déroulé; & il eſt à croire qu'il eſt du même Philodémus, comme on peut le conjecturer, pour ainſi dire, avec certitude, par le nom de l'épicurien Métrodore, que j'y ai lu, & par celui d'Hermachus, qui l'un & l'autre ſe préſentent très-ſouvent dans les trois premiers manuſcrits. On voit dans le cabinet de Portici, un petit buſte de bronze de cet Hermachus (1). Ces manuſcrits ſont faits de pluſieurs bandes minces

(1) Ce buſte d'Hermachus eſt gravé dans le tome premier des bronzes des Antiquités d'Herculanum, planches xvij & xviij. On y trouve auſſi un fragment du manuſcrit en queſtion, ſous le titre d'Ερμαχος.

& larges de ſix doigts, miſes au bout l'une de l'autre, de manière que l'endroit de leur jonction forme un recouvrement de deux doigts de large. Il y en a pluſieurs qui ſont roulés au tour d'un bâton ou tube. Ce tube qui eſt rond, n'a que la longueur du manuſcrit, qu'il ne dépaſſe point. Dans le creux de ce tube il y a une petite baguette, qui ſert à rouler & à dérouler le manuſcrit, ſans qu'il ſoit beſoin de toucher aux feuilles délicates, collées les unes ſur les autres. On a trouvé beaucoup de ces tubes conſervés dans les manuſcrits. C'eſt au creux que formoient ces tubes qu'on donnoit le nom d'*umbilicum ;* & lorſque le tube paroiſſoit des deux côtés du manuſcrit, on pouvoit lui donner celui d'*umbilicum duplex.* Un ſavant Napolitain (1) prétend que par l'*umbilicum* on doit entendre l'ornement ou le timbre qu'on voit au milieu des anciens livres d'une forme carrée ; comme il y en a véritablement ſur un pareil livre repréſenté avec d'autres objets ſur le pan d'un ancien mur. Il me paroît néanmoins

(1) Ce ſavant Napolitain eſt M. Jacques Martorelli, profeſſeur en langue grecque au ſéminaire de la cathédrale de Naples, qui nous a donné la deſcription d'une écritoire antique de bronze, dans ſon traité *De Regia theca calamaria.* C'eſt dans ce livre que M. Martorelli a vigoureuſement attaqué le chanoine Mazocchi, que M. Winckelmann appelle l'honneur de la littérature de l'Italie ; & ce fut cette critique amère qui fut cauſe qu'on lui défendit de publier ce livre, dont on imprimoit alors les dernières feuilles, & de le donner à lire à qui que ce fût, hors de chez lui. M. Winckelmann avoit cependant trouvé le moyen de le parcourir, & il en parle dans pluſieurs endroits de ſa Lettre à M. le comte de Brühl. (*Note de M. D.*)

plus naturel de chercher l'*umbilicum* dans le tube qui ſert d'axe aux manuſcrits. Il y a auſſi quelque probabilité que le commencement & la fin de ces manuſcrits étoient garnis chacun d'un pareil tube : puiſque de cette manière on pouvoit rouler à fur & à meſure ce qu'on avoit lu autour de l'un de ces bâtons, ſoit qu'on voulût lire le commencement ou la fin d'un manuſcrit. Je dis que cela eſt aſſez vraiſemblable, parce que le tube extérieur ne s'eſt trouvé à aucun des manuſcrits ; mais on doit faire attention que le côté extérieur de ces rouleaux a beaucoup ſouffert. Je fonde d'ailleurs cette conjecture ſur deux anciennes peintures d'Herculanum, qui repréſentent de ces manuſcrits roulés par les deux bouts, & dont le milieu eſt déroulé & ouvert, & qui par conſéquent devoient être garnis de deux bâtons, Il y a un autre tableau, repréſentant Clio avec un rouleau à la main, ſur lequel on lit le nom de cette muſe, ΚΛΕΙΟ ΙΣΤΟΡΙΑΝ, qui eſt déroulé de la même manière, & auquel on peut voir, comme j'ai lieu de le croire, ainſi qu'aux deux autres rouleaux, l'*umbilicum* de chaque tube.

Je dois ajouter ici que le contenu ou le titre du livre, ſe trouve auſſi répété à la fin des manuſcrits, ainſi que cela eſt prouvé par les trois rouleaux qu'on a déja déroulés. On a ſans doute jugé cette répétition néceſſaire, afin que le lecteur pût trouver le titre de l'ouvrage de quelque

côté que le manuſcrit fût roulé. Si ce titre n'avoit pas été ainſi répété à la fin des volumes, on auroit eu beaucoup de peine à deviner le nom de l'auteur, puiſque le titre en tête s'en eſt trouvé perdu avec le commencement de l'ouvrage. Je dois faire remarquer encore que ce titre eſt écrit immédiatement au deſſus du livre avec les mêmes caractères du texte, & qu'il ſe trouve enſuite répété un peu plus bas en plus gros caractères. A la fin du traité de la muſique on lit, en petits & en gros caractères, ces mots : ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ ΠΕΡΙ ΜΟΥΣΙΚΗΣ. Le titre étoit de plus écrit ſur une étiquette qui pendoit au bas du rouleau, de la manière qu'on le voit dans les deux tableaux dont nous venons de parler, & ſur l'un deſquels je crois avoir lu ces lettres : PAXXAN. Les manuſcrits qu'on a déroulés ſont écrits par colonnes : celui ſur la muſique conſiſte en trente-neuf colonnes ; & celui ſur la rhétorique en a trente-huit. Elles ont cinq doigts de large, & contiennent chacune quarante à quarante-quatre lignes. Entre ces colonnes, il y a un eſpace en blanc de la largeur d'un doigt, quelquefois même cet eſpace eſt plus grand ; & le texte eſt encadré de ligne, ainſi que cela ſe voit à pluſieurs autres manuſcrits. Ces lignes, qui aujourd'hui ſont blanchâtres, ont ſans doute été rouges, & auront été tracées avec du minium ou du cinabre, mais la couleur s'en ſera perdue par l'action du feu.

Le volume sur la musique, après avoir été déroulé, a été coupé en huit morceaux, de cinq colonnes chacun, qu'on a placés sous des verres encadrés. Les autres manuscrits seront conservés entiers. Les caractères des ouvrages de Philodémus sont exactement de la même grandeur que ceux dont *Jo. Lascaris Rindacenus* (1) s'est servi pour faire imprimer quelques auteurs grecs qui étoient devenus rares, tels, par exemple, que le Callimaque, l'Apollonius de Rhode, l'Anthologie. J'avois d'abord pensé que la forme des caractères de ces manuscrits auroit été plus ancienne, & j'étois, pour ainsi dire, persuadé que j'y trouverois l'ϵ rond, que le Σ auroit la figure d'un C latin, & que l'Ω auroit la forme d'un ω italique ; parce qu'on trouve ces caractères écrits de cette manière dans l'inscription d'un vase du roi Mithridate, qui est au Capitole. Mais A Δ, Λ, M, y sont représentés par ⍋, Δ, ⋀, ɯ, qu'on ne trouve pas dans les inscriptions des premiers siècles. Je conviens que l'A des plus anciennes monnoies de la ville de Caulonia, dans la grande Grèce, a presque la même forme : sur l'une de ces médailles, il y a, par exemple, KAVΛO ; & sur une autre (avec

(1) Ce Grec, de la famille des empereurs d'Orient, s'étoit rendu célèbre en Italie après la conquête de Constantinople. C'est lui qui le premier a commencé à faire des recherches sur la forme des anciens grands caractères grecs, d'après les médailles & d'autres anciens monumens. Nous avons de lui un livre intitulé : *De veris græcarum litterarum formis & causis.* (*Note de M. D.*)

le

l'A renverſé) ΚΑVΛΟ, dont le jambage qui dépaſſe par le haut fait la différence & lui donne un air moins ancien. Dans pluſieurs inſcriptions latines d'Herculanum, (car on n'en a pas trouvé de grecques en marbre) les caractères ſont d'une forme plus moderne; forme qui diffère de celle des caractères du temps des premiers empereurs, & particulièrement de ceux des deux grandes tables de marbre ſur leſquelles on lit les noms d'affranchis. Ces inſcriptions ne donnent pas une juſte idée du temps auquel elles ont été faites. Je crois néanmoins qu'elles ne ſont pas plus anciennes que ne l'indiquent les caractères; car, l'endroit au pied du Véſuve n'a été détruit qu'après l'atterriſſement d'Herculanum. Ce fait eſt prouvé par des monnoies poſtérieures, particulièrement par une médaille d'or d'Hadrien, qu'on a trouvée dans les ruines d'Herculanum, ainſi que par une autre inſcription que Fabretti a déja fait connoître (n. 13, p. 280.), qui contient la deſcription des ſtatues tirées EX ABDITIS LOCIS, qu'on a fait ſervir à décorer les bains de l'empereur Sévère. Par ces *lieux cachés*, il ne faut entendre, ſelon moi, que les villes enſevelies d'Herculanum, de Reſina, de Stabia & de Pompeii. Cette table de marbre a été portée de Pouzoles à Portici. On voit encore diſtinctement les caractères mêmes ſur le papier noirci des manuſcrits; ce qui prouve qu'ils n'ont pas été tracés avec de l'encre, dont

le vitriol fait le principal ingrédient: car s'ils euſſent été écrits avec cette liqueur, le feu leur auroit fait perdre leur couleur. D'ailleurs, l'encre dont on fait uſage aujourd'hui, & avec laquelle ont été écrits les manuſcrits du quatrième ſiècle & des ſiècles ſuivans, n'auroit pu être employée ſur les pellicules délicates du Papyrus, qu'elle auroit corrodées & percées; car j'ai remarqué que les caractères des plus anciens manuſcrits ſe ſont, pour ainſi dire, gravés & incruſtés dans le papier. Les manuſcrits d'Herculanum ſont tracés avec une eſpèce de couleur épaiſſe, à peu près ſemblable à l'encre de la Chine, qui, comme on ſait, a plus de conſiſtance que notre encre ordinaire. Lorſqu'on regarde cette écriture contre le jour, on s'apperçoit qu'elle fait ſaillie ſur le Papyrus; & l'encre qui ſe trouvoit encore dans une plume eſt une preuve certaine de ce que nous avançons. Je crois avoir lu quelque part dans Démoſthène (1) que les anciens broyoient leur encre en poudre. L'inſtrument dont ils ſe ſervoient pour tracer leurs caractères, n'étoit pas une plume, mais un poinçon de bois, tel que celui qu'on a

(1) Ce paſſage de Démoſthène ſe trouve dans ſa harangue πρὸς ϛεφανον, où il reproche à Eſchyne que la pauvreté l'avoit contraint dans ſa jeuneſſe à balayer l'école, à laver les bancs avec une éponge, & à *broyer de l'encre*. L'expreſſion dont Démoſthène ſe ſert ici : τὴν μέλαναν τρίβειν, prouve clairement que l'encre ſe préparoit comme une couleur, & que par conſéquent elle ne doit pas avoir été liquide. (*Note de M. D.*)

trouvé à Herculanum (1), ou peut-être d'une autre manière, mais taillé comme nos plumes ordinaires, ainſi qu'on peut s'en convaincre par celui qui eſt repréſenté auprès d'une écritoire dans un ancien tableau; avec cette différence néanmoins, qu'il a un pouce & demi de long, à prendre de l'endroit où commence la taille juſqu'à la pointe du bec, lequel a une forme pyramidale, & qui eſt un peu échancré, mais non fendu (2). Le texte des manuſcrits n'eſt ni complet ni ſans lacunes: il y a des endroits où il ne manque que quelques lettres, & d'autres où des mots entiers ſont effacés. On ne les rejette cependant plus comme inutiles, ainſi que cela eſt arrivé quelquefois. Dans une matière telle que celle du manuſcrit de la Rhétorique, il étoit facile de remplir les lacunes, & plus de vingt colonnes de ce traité ont été copiées en dix-huit mois; tandis que, malgré un travail aſſidu, on n'a pu copier, en quatre

(1) Dans la Relation ſur les nouvelles Découvertes d'Herculanum, M. Winckelmann dit que » les plumes ou poinçons dont on » ſe ſervoit pour écrire chez les » anciens, n'étoient pas de buis, » comme peuvent le paroître ceux » d'Herculanum, parce que le bec » fait de ce bois n'auroit pas eu » aſſez de flexibilité; mais que » leurs plumes étoient faites d'un » roſeau, qui venoit d'Egypte » avec le papier. « On trouve aujourd'hui en Italie une eſpèce de roſeau mince & fin, dont on peut faire des plumes; & M. Winckelmann s'eſt quelquefois ſervi lui-même de ce roſeau pour écrire, quand il ſe trouvoit à la campagne, dépourvu de plumes ordinaires. (*Note de M. D.*)

(2) Comme les plumes des anciens n'étoient pas fendues, on ne pouvoit donner aux caractères autant de jour & d'ombre qu'aujourd'hui, ni les diſtinguer par leur force & leur légéreté, comme on le fait maintenant avec nos plumes. On trouve le deſſin d'une pareille plume des anciens dans le grand ouvrage: *Pitt. Ercol. tom. ij, p. 55.* (*Note de M. D.*)

années, que quatre colonnes du traité de la Musique. Le père Antoine Piaggi, des écoles pies, ci-devant *Scrittore* de la bibliothèque du Vatican, poſſède le ſecret de dérouler les manuſcrits, & aſſez de patience & de flegme pour faire ce travail. Après les avoir déroulés, il en copie ſur le champ exactement les caractères, & remet enſuite ces copies au chanoine Mazocchi, qui ſeul jouit du privilège excluſif de les expliquer.

LETTRE II.

Le Papyrus d'Egypte paroît avoir été en uſage non-ſeulement du temps de Philodémus, mais même pluſieurs ſiècles après, ſans doute à cauſe qu'il coûtoit moins cher que le vélin. Suivant Dom Mabillon (1), le manuſcrit des Diſcours de ſaint Auguſtin, que poſſédoit le préſident Pétau, étoit écrit ſur des feuilles de vélin, avec des feuilles de Papyrus intercalées en pluſieurs endroits. On ignore ce qu'eſt devenu ce manuſcrit ; du moins ne ſe trouve-t-il plus dans la bibliothèque d'Ottoboni, incorporée aujourd'hui dans celle du Vatican, & laquelle appartint autrefois à la reine

(1) V. l'ouvrage de Mabillon, *De re diplomaticâ, l. j, c. 8, 35.* où il dit : *Sic autem compactus eſt liber, ut papyraceis foliis membranacea intermiſta ſint, ita ut primus quaternio intra bina folia membranacea contineat unum papyraceum, &c.* (*Note de M. D.*)

Chriſtine, de qui le préſident Pétau l'avoit achetée. Les conjectures qu'on a faites ſur certaines époques, d'après la forme des caractères, ne me paroiſſent pas tout-à-fait dépourvues de fondement. J'ajouterai ici quelques nouvelles réflexions à celles que j'ai déjà faites ſur ce ſujet. La forme des caractères du mot ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ, (nom de l'artiſte qui a fait le torſe du Belvédère), ne permet pas de douter que ce fameux fragment, qui, dans la partie de l'idéal, ſurpaſſe tous les chefs-d'œuvre de ſculpture de l'antiquité, n'ait été exécuté dans le temps où l'art commençoit à décheoir, ce qui eut lieu environ dans la cent cinquantième Olympiade. Dans tous les temps il y a eu des génies heureux qui, malgré la décadence générale, ſe ſont ſoutenus par leurs propres forces. La plus ancienne médaille, du moins autant que je ſache, ſur laquelle ſe trouve un ω, au lieu d'un Ω, eſt celle de Polémon, roi de Pont, avec cette inſcription :

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΟΛΕΜΩΝΟΣ

elle eſt dans le cabinet des pères Franciſcains, à *ſan Bartholomeo all' Iſola*. Il eſt facile de ſe tromper lorſqu'on ne veut juger que d'après l'élégance des caractères. J'ai vu dans le cabinet de Faucault à Naples, ainſi que dans le cabinet de la reine de Suède, chez le duc de Bracciani à Rome, des médailles des rois de Pont, dont les caractères ſont

d'une grande élégance, mais dont le deſſin & le coin ſont plus que barbares. A l'égard de la beauté même des caractères, on pourroit établir quelques règles : les points & les boules aux bouts extérieurs des caractères grecs, par exemple, commençèrent à être en uſage du temps d'Alexandre le Grand, & ôtèrent beaucoup de l'élégance que ces caractères avoient eue juſqu'alors. Je me ſuis propoſé d'écrire une Paléographie numiſmatique, ſi Dieu m'en accorde le temps. Perſonne, au reſte, n'admire plus que moi les grands talens & la plume fertile du marquis Maffei, qui a ſu vaincre toutes les difficultés qu'il a rencontrées, & qui s'eſt voué avec une conſtance vraiment héroïque à la littérature grecque, pour laquelle il ne prit que fort tard du goût, ainſi que je puis le prouver par des témoins dignes de foi. Mais chaque homme n'a qu'une tête, dit Platon. Pour revenir à notre ſujet, je vais vous expliquer la manière dont on s'y prend pour dérouler les manuſcrits, & dont je crois ne pas avoir encore parlé.

L'établi de bois (1) dont on ſe ſert pour ce travail, eſt une petite table faite à peu près comme le couſoir de nos relieurs. Cette table tourne ſur une vis de bois, qui lui ſert de pied ; elle conſiſte en deux planches : celle de deſſous forme

(1) Comparez cette deſcription avec celle que M. Winckelmann a donnée dans ſa Lettre à M. le comte de Brühl, page 135, de la même machine dont il eſt ici queſtion.

la table ſur laquelle on opère ; celle de deſſus, qui eſt plus étroite & plus mince, a cinq ou ſix entailles en forme de gril. Par ces ouvertures on paſſe des fils de ſoie fine non torſe, attachés à des chevilles de bois, afin de pouvoir les tendre ou les relâcher à volonté, de la même manière que les cordes d'un inſtrument de muſique. Cette table ſe monte & ſe baiſſe par le moyen de deux vis de bois. A l'un des bouts du manuſcrit ſont attachés, avec de la colle, des petites pièces de veſſie, pareilles à celles dont les batteurs d'or font uſage, mais qu'on a encore une fois diviſée, pour la rendre plus mince, afin d'enlever une feuille de l'autre par le moyen des fils de ſoie qui y ſont pareillement attachés avec de la colle, & qui par le haut ſe trouvent paſſés autour des chevilles, qu'on tourne à meſure qu'il eſt néceſſaire. Sur la table il y a deux lames d'acier dont le côté d'en haut eſt échancré en forme de croiſſant, ſur leſquelles eſt poſé le manuſcrit, & qui ſont garnies de coton, pour qu'il n'en puiſſe ſouffrir aucun dommage.

LETTRE III.

L'EMPRESSEMENT que je mets à répondre à vos lettres, ne me permet pas de consulter, avant d'écrire, les livres nécessaires, ni de lever l'objection que vous me faites touchant l'*umbilicus* des manuscrits d'Herculanum ; car il manque un grand nombre d'anciens auteurs à la bibliothèque du cardinal Archinto, quoiqu'elle soit d'ailleurs fort riche. Il me semble aussi que les peintures qui représentent d'anciens manuscrits sont de bien meilleures preuves que tout ce qui a été écrit sur ces objets, de notre temps & par des auteurs qui ne les ont jamais vus. Je ne veux pas néanmoins m'opiniâtrer sur ce que j'ai avancé relativement au double *umbilic*, nom que je donne aux deux tubes sur lesquels le commencement & la fin des manuscrits étoient roulés ; quoique d'anciennes peintures semblent, en quelque sorte, m'autoriser à cette conjecture. Faites-moi cependant l'amitié de me dire où vous avez pu trouver que les manuscrits des anciens étoient fermés avec de petits boutons ? Je me représente que les boutons dont vous voulez parler, devoient ressembler à ceux qu'on voit aux anciennes reliures italiennes ; il se peut pourtant que vous vous en formiez une autre idée. Dans plusieurs tableaux où l'on voit d'an-

ciens manuscrits, le peintre a mis la plus grande exactitude dans la représentation de ces objets; il y en a même un sur lequel on voit une étiquette avec ce titre : PAX. XX, ou plutôt PAXXAN, ainsi que je crois vous l'avoir déjà dit. On n'y voit aucune apparence de boutons, ni rien qui paroisse avoir servi à les lier ensemble. La finesse du papier n'auroit pas permis non plus qu'on les liât ainsi, & les veines naturelles du Papyrus faisoient que les manuscrits, une fois roulés, restoient dans cet état, sans chercher à se dérouler. Comme je crois que rien n'a jamais échappé à mes recherches, toutes les fois qu'un surveillant jaloux n'y a point mis d'obstacles, je puis vous assurer que je n'ai apperçu aux manuscrits aucune trace ou empreinte qu'une pareille reliure auroit naturellement dû y laisser ; puisqu'on voit distinctement toutes les empreintes & toutes les déchirures occasionnées par la compression de ces manuscrits qui se trouvoient placés les uns sur les autres. Quel nom pourroit-on d'ailleurs donner à ces tubes ou bâtons ? Je ne me rappelle pas d'en avoir jamais trouvé aucun. Je ne puis, pour le moment, m'engager dans de nouvelles recherches sur ce sujet, & je ne m'en rapporte uniquement qu'à ce que j'ai vu moi-même. Au reste, je suis disposé à vous communiquer tout ce que j'ai pu découvrir de nouveau, & je désire que vous puissiez en tirer quelque utilité. Quant aux ratures

& aux incorrections qui, à ce que j'ai appris, ſont en grand nombre dans le manuſcrit ſur la rhétorique, je puis vous en donner un exemple par les deux lignes ſuivantes (1) :

ΔΙΑΤΟΥΤΟΙΣ
ΗΘΕΙ ΔCΠΟΛΛΗC ΟΎΚΟΥΝ ΑΗΠΟ····
··ΤΕΤΗ ΡΤΟΡΙΚΗΙ ΚΑΙ ΔΥΝΑΜΕΙ

Les corrections ſe trouvent placées en petits caractères entre les lignes. Le cercle ponctué au deſſus de la quatrième lettre de la ſeconde ligne, mérite quelque attention, ainſi que les points au deſſus de KAI ; mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt le tiret au deſſus d'OYKOYN, qui paroît plutôt être le ſigne d'une modulation qu'un accent. On trouve un pareil tiret ſur le piédeſtal de l'obéliſque du ſoleil, élevé par Auguſte, & qui aujourd'hui eſt couché par terre dans le champ de Mars. Bianchini en parle dans ſon ouvrage (2) ; il auroit néanmoins pu en dire davantage, s'il avoit lu l'ouvrage intitulé *Eliæ Putſchii grammatici veteres.* On ne trouve plus de pareilles marques dans les inſcriptions faites après le ſiécle d'Auguſte. Ce matin j'en ai vu une ſemblable ſur une ancienne

(1) Ces deux lignes ſe trouvent déjà dans la Lettre à M. le comte de Brühl ; mais les remarques que M. Winckelmann fait ici, ſont nouvelles & paroiſſent mieux fondées que celles qu'il a données dans la lettre en queſtion. (*Note de M. D.*)

(2) *Del Palazzo de Ceſari, di Franceſco Bianchini ; in Verona, 1738. gr. fol.*

pierre, qui, je crois, n'a jamais été publiée. Elle contient le teſtament d'une mère, & ſe trouve dans la cave du marquis Rondinini, la voici :

MVRDIAE L. F. MATRIS

SED PROPRIIS VIRIBVS ADLEVENT QVO FIRMIORA PROBABILIORAQVE SINT OMNES FILIOS AEQVE FECIT HEREDES PARTITIONE FILIAE DATA' AMOR MATERNVS CARITATE LIBERVM AEQVALITATE PARTIVM CONSTAT VIRO CERTAM PECVNIAM LEGANT, &c.

Je n'ai pas entièrement copié cette inſcription, dont je puis cependant vous donner le reſte, ſi vous le déſirez. Elle eſt d'un orthographe fort ancienne, comme il eſt facile de le voir par pluſieurs mots ; par exemple, ARDVO'M QVOM. Le tiret ou l'accent ſe trouve communément à l'ablatif ; il ſe voit néanmoins auſſi aux mots : LAVDARE'TVR, FE'MINA'RVM, FE'CISSE, A'MISSVM, MERVI'T, VARIETATE'S. Le marquis Rondinini, qui, depuis peu, a hérité de ce monument, eſt un homme de goût : il a fait placer à ſa villa, près de Rome, un grand nombre de ſtatues, de buſtes & de peintures, qu'on a travaillé à raſſembler depuis plus de deux cents ans. Parmi pluſieurs morceaux de grand prix, on y voit le torſe d'un ſatyre danſant, plus grand que nature, lequel eſt d'un ciſeau inimitable, & qui mérite d'être mis à côté du Laocoon ; on peut

dire même qu'il surpasse en beauté le faune de la tribune du grand-duc de Florence. Il cache avec soin ce chef-d'œuvre, dans la crainte qu'il ne prenne envie à mon Mécène, le cardinal Alexandre Albani, de le posséder. Il me l'a néanmoins fait voir, comme à son ami; & j'en ferai connoître le prix dans la partie théorique de mon Histoire de l'Art. Voilà un écart, οὐδὲν γὰρ πρὸς τ Διόνυσον, que je viens de faire; mais qui doit être permis dans le commerce épistolaire.

Les caractères des manuscrits d'Herculanum sont de la même forme & de la même grandeur que ceux de la bible des Septante, qui est dans la bibliothèque du Vatican. Il y a cependant aussi des morceaux en grands caractères, tels que ceux du Pindare d'Oxford, c'est-à-dire, des manuscrits qui sont coupés par le milieu; car pour éviter la peine de montrer à tout le monde les plus rares morceaux de ces précieux monumens, on a imaginé de couper les manuscrits en deux: invention barbare, dictée par une basse jalousie. L'abbé Martorelli, professeur en langue grecque, au séminaire, a eu la hardiesse d'avancer, contre toute vraisemblance, que les manuscrits qu'on a déroulés jusqu'à présent, n'étoient que de simples documens, des actes, des contrats, & que les anciens ne se servoient pour leurs livres que de la forme carrée. Il ose soutenir cette idée insensée, & mille autres de cette nature, dans son

traité, *in-quarto*, de plus de huit cents pages, ſur une écritoire antique qu'on voit au cabinet de Portici.

LETTRE IV.

Des maiſons des anciens, & particulièrement de celles d'Herculanum.

SUIVANT Pline & d'autres écrivains, Herculanum étoit une petite ville municipale; par conſéquent les maiſons ne doivent pas en avoir été fort grandes ni fort magnifiques, excepté les villa & les maiſons de campagne que les Romains peuvent y avoir eues. On y a trouvé une villa qui paroît avoir été fort magnifique, autant qu'on peut en juger par les reſtes qu'on en a découverts; mais ſur-tout par les pavés en moſaïque, ainſi que par la hauteur & la largeur extraordinaire des portes de marbre; & en un mot, par tout ce qu'on en a tiré. Les plus belles ſtatues de bronze, telles que les ſix ſtatues de danſeuſes, de grandeur naturelle, ainſi que toutes les ſtatues & tous les buſtes de marbre qui ornent l'appartement de la reine; tous ces morceaux précieux, dis-je, ont été découverts dans ce même endroit: il eſt néanmoins impoſſible de ſe former une idée exacte de cette ville enfouie, auſſi long-temps qu'on ne pourra pas embraſſer d'un ſeul coup d'œil tout le terrain qui reſte à

fouiller, & qui aujourd'hui ſe trouve traverſé & coupé en tous ſens par les ſentiers tortueux qu'on a pratiqués pour y arriver. Quant aux maiſons des particuliers, quoiqu'il n'y en ſoit reſté aucune entière, étant toutes tombées en ruines, ſoit par la fouille ou après, j'ai cependant lieu de croire que la vie domeſtique des anciens étoit, en général, fort frugale & ſans le moindre luxe; puiſque leurs maiſons étoient très-ſimples, & leurs appartemens fort bas & fort petits. Ce qui me ſuggère cette idée, c'eſt la comparaiſon que j'ai faite entre le plan des ruines d'une villa découverte, il y a déjà quelque temps, à Fraſcati, ſur le terrain de laquelle eſt maintenant bâtie la villa des Jéſuites, appelée *la Ruffinella*. Imaginez-vous que les chambres, tant des maiſons d'Herculanum que celles de l'ancienne villa de Tuſculum, ne ſont guère plus grandes que votre cabinet d'étude, en faiſant même abſtraction de l'alcove. Dans quelques-unes de ces chambres ſe trouvoit encore le lit, ainſi que le prouve une niche fort baſſe, dans laquelle on en pouvoit gliſſer la partie ſupérieure. A quelques appartemens de Tuſculum il y avoit une eſpèce d'antichambre, dont la largeur ne paſſoit pas celle d'une allée étroite (1); & c'eſt là que ſe tenoit le portier ou celui qui annon-

(1) Voyez la deſcription & le deſſin de ces appartemens de Tuſculum, dans les Remarques ſur l'Architecture des anciens, par M. Winckelmann, p. 73.

çoit au maître de la maiſon les perſonnes qui venoient lui faire viſite. Il paroît que la chambre intérieure du maître n'avoit point de porte, car on n'y trouve aucune eſpèce de fermeture; & il ſe pourroit qu'on ſe fût contenté d'y pendre un voile ou rideau, appelé par les anciens *velum admiſſionis*. Cette vie privée ſi ſimple des anciens me rappelle un paſſage de Démoſthène, où il dit: » Thémiſtocle & Cimon, ces hommes d'ailleurs » ſi adonnés au luxe, n'habitoient point de mai» ſon plus magnifique que leurs voiſins. « Les maiſons d'Herculanum n'avoient point de fenêtres du côté de la rue, mais regardoient toutes vers la mer; de manière qu'on pouvoit parcourir la ville entière ſans voir perſonne aux fenêtres. C'eſt dans ce même goût que ſont bâties les maiſons d'Alep, ainſi que l'a dit un miſſionnaire. Que je plains les pauvres femmes des anciens qui ont habité ce pays! Ce qu'il y avoit encore de plus déſagrable, c'eſt que ces fenêtres étoient faites dans le goût de celles des ateliers de nos peintres & de nos ſculpteurs, dont le travail demande que la lumière y tombe d'en haut.

Des fenêtres placées à une ſi grande hauteur, ne permettoient guère de ſatisfaire la curioſité; (Mais d'où vient que je parle ici des fenêtres au nombre pluriel, puiſqu'il n'y en avoit qu'une dans chaque chambre?) & lorſqu'on vouloit voir ce qui ſe paſſoit au dehors, il falloit grimper comme

les chats contre le mur. D'ailleurs ces fenêtres avoient plutôt une forme carrée que longue, comme on peut s'en convaincre par d'anciens tableaux, principalement aux temples & aux palais. Quelques-unes étoient garnies en dehors d'un treillis ou grillage de pierre bronzée, également d'une forme carrée, dont deux, si je ne me trompe, ont été conservés entiers parmi les ruines d'Herculanum. Les anciens avoient, en général, plus en vue l'utile & le nécessaire, que le commode & l'agréable. Le peu de lumière qui par ces fenêtres tomboit dans les chambres, n'y donnoit encore qu'un bien foible reflet, les murs des appartemens étant peints d'un gris roux ou rembruni. Il n'est cependant pas vraisemblable que les maisons des grandes villes n'aient pas eu de fenêtres sur la rue. Plusieurs passages des poètes indiquent même le contraire, tel, par exemple, que celui-ci:

Et flenti dominæ patefiunt nocte feneſtræ.

Si toutes les fenêtres avoient été anciennement à Rome de cette forme carrée, & placées à une pareille hauteur, la jeune fille dont parle Tibulle (*lib. ij, eleg. 7.*) ne seroit pas tombée dans la rue, en regardant par la fenêtre:

Qualis ab excelsâ præceps delapsa feneſtrâ,
Venit ad infernos sanguinolenta lacus.

Cet

Cet ancien architecte qui proposa à un Romain de marque, de lui bâtir une maison de manière que personne ne pourroit y regarder de dehors, avoit sans doute intention de la construire dans le goût de celles d'Herculanum & d'Alep. Il n'est au reste pas possible de déterminer d'après aucun écrivain, si les anciens ont fait usage ou non de carreaux de verre pour leurs fenêtres (1).

Tous ceux qui ont quelque connoissance de l'antiquité, sont pour la négative (2). J'ai vu cependant, entr'autres à Portici, de grands morceaux de verre en feuilles ou lames qui peut-être se sont vitrifiées (3).

(1) Il y a des écrivains qui prétendent qu'il est question de carreaux de verre dans le passage suivant de Pline, (*Nat. Hist. l. xxxvj, c. 26.*), où après avoir parlé de la ville de Sidon, célèbre par ses fabriques de verre, il ajoute : *Si quidem etiam specula excogitaverat.* Saumaise même, (*Exerc. Plin. in Solinum. t. ij, p. 1095.*), est dans la persuasion que le mot *specularis* est générique, & que par conséquent il peut signifier toutes sortes de fenêtres, & entre autres celles de *phengite*, ou de toute autre matière diaphane, propre à laisser un libre passage à la lumière *.

(2) M. Winckelmann semble être d'un sentiment contraire dans ses Remarques sur l'Architecture des anciens, pages 65 & 66.

(3) Il y a une lettre latine imprimée de *D. A. Nixonii Angli, ad Rodulphinum Venuti, &c.*, laquelle est un extrait de sa dissertation *De laminis quibusdam candidi vitri è ruderibus herculaneis effossis*, qui se trouve dans les Mémoires de la société des antiquaires de Londres. Cette lettre fut écrite le 31 juillet 1759, & celle de M. Winckelmann étoit déja écrite le 16 août 1758. En 1772 on découvrit, dans une muraille exposée au midi, une fenêtre avec un beau vitrage, de trois palmes en quarré, laquelle

* Plusieurs passages d'anciens auteurs, nous prouvent que le *Phengites, lapis specularis*, a été anciennement en usage. Suétone, *cap. 14*, dit, en parlant de Domitien : *Porticum, in quibus spatiari consueverat, parietes phengite lapide distinxit, è cujus splendore per imagines quicquid à tergo fieret provideret.* Pline dit aussi, *lib. xxj, c. 14*, que pour mieux pouvoir observer le travail des abeilles, on faisoit des ruches de pareille pierre spéculaire. (*Note de M. D.*)

Il paroît par un grand nombre de bouteilles, propres à différens uſages, que l'art de la verrerie a été fort commun chez les Romains, & que le verre étoit chez eux à un prix modique. Leurs flacons d'huile étoient faits de la même manière que ceux dont on ſe ſert pour le tranſport des huiles de Provence. Un ſavant de Rome me montra un jour un paſſage de Philon, qui prouvoit, diſoit-il, que le verre a été en uſage chez les anciens; & j'en ai lu un autre qui devoit mieux le conſtater encore, dans le livre, *De legatione ad Caium*, qui me fut indiqué par M. le comte de Firmian, miniſtre plénipotentiaire de l'empereur à Naples, ſeigneur auſſi aimable qu'il eſt profond dans tous les genres de littérature. Peu s'en fallut que je ne me laiſſaſſe perſuader ſur ce ſujet par ce ſavant miniſtre. Je pris néanmoins la peine de lire moi-même le paſſage qu'il m'avoit indiqué, (*Philon. Oper. t. iij, p. 599, l. 6. edit. Mangey.*), où je trouvai exactement le contraire de ce qu'on m'avoit dit. Philon y parle d'une des chambres

contenoit un pareil nombre de carreaux de verre, en tous ſens, dont chaque carreau étoit environ d'un palme en quarré. Il y a tout lieu de croire que le verre de ces carreaux avoit été fait à la manière angloiſe, c'eſt-à-dire, ſans plomb; car il étoit aſſez épais, & auſſi tranſparent que du criſtal. Tous ces carreaux étoient entiers à l'exception de deux; ce qu'il faut ſans doute attribuer à la direction perpendiculaire dans laquelle étoit tombée la pluie des pierres qui étoient fort petites, & qui par conſéquent n'avoient pas pu cauſer un grand dommage. C'eſt au célèbre abbé Dom Mattia Zarillo, membre de l'académie d'Herculanum, que nous devons le récit de tous ces faits. (*Note de M. D.*)

dans lesquelles on introduisit le député Juif d'Alexandrie chez l'empereur, & dit : Καὶ ὠθεισθὼν προστάττει τὰς ἐν κύκλῳ θυρίδας ἀναληφθῆναι τοῖς ὑάλῳ λευκῇ διαφανέσι παραπλησίῳ λίθοις. *Obambulansque jussit circumquaque fenestras obduci*, (ou, ce qui vaut mieux, lever & tirer de bas en haut) *lapidibus haud minus pellucidis quàm vitro candido.* Parmi les notes que j'ai rassemblées pendant mon séjour à Nothenitz, j'ai trouvé depuis un passage de saint Jérome, où il est dit, que les carreaux de verre pour vitres étoient déjà en usage au cinquième siécle (1) ; mais on ne trouve cité ici que le nom de ce père de l'église. Cette note est tirée d'un mémoire de l'académie royale de Paris, où ce passage n'est cité qu'en passant, sans que le volume ni l'endroit des œuvres de saint Jérome y soient indiqués : invention admirable pour ceux qui se contentent d'une connoissance superficielle.

Les anciens ne faisoient pas usage de cheminées, ainsi que cela paroît par un grand nombre de découvertes, & par le silence que garde Vitruve sur cette partie de l'architecture devenue si nécessaire à nos besoins (2). Les gens aisés étoient néanmoins

(1) Suivant le témoignage de Lactance, les carreaux de vitre pour fenêtre étoient déjà connus à la fin du troisième siècle ; voici ce qu'il dit à ce sujet : (*Opif. Deis, cap. v.*), *Manifestus est, mentem esse, quæ per oculos ea, quæ sunt oppositæ, transpiciat, quasi per fenestras lucente vitro, aut speculari lapide obductas.* (*Note de M. D.*)

(2) Voyez ce qui est dit sur ce sujet dans les Remarques sur l'Architecture des anciens, pag. 73 & 74.

mieux garantis du froid, ſans cheminées, que nous ne le ſommes aujourd'hui près d'un grand feu. Leurs poêles, dont ceux qui en ont parlé n'ont certainement pas eu une idée exacte, échauffoient les appartemens, ſans que la chaleur pût porter à la tête ; & l'on pouvoit conduire cette chaleur partout où l'on vouloit. Sans conſulter Juſte-Lipſe, & d'autres écrivains qui ſe ſont formé un ſyſtême d'après ce qu'ils ont trouvé dans les anciens auteurs, je puis donner une idée de ces poêles, tant d'après de bons deſſins, que d'après les reſtes que j'en ai vus moi même dans la *villa* de Tuſculum. Dans le palais de la maiſon de campagne d'Herculanum, dont il eſt queſtion ici, on n'a pas découvert le moindre indice ni de poêle, ni de cheminée ; on y a ſeulement trouvé dans une chambre une petite quantité de charbon ; ce qui ſemble indiquer qu'on échauffoit les appartemens par le moyen du charbon de bois. Au pied de la colline ſur laquelle cette maiſon de campagne étoit ſituée, il y avoit cependant un petit bâtiment qui ſervoit de retraite pendant l'hiver. Deſſous terre il y avoit quelques petites chambres (qui y ſont même encore), toutes diſpoſées deux par deux, dont la hauteur eſt égale à celle d'une table ordinaire, & qui ne ſont pas plus larges que votre cabinet d'étude (1),

(1) Il eût été à deſirer que M. Winckelmann ſe fût ſervi d'une meſure plus généralement connue que celle du cabinet d'étude de ſon ſavant ami. (*Note de M. D.*)

que je prendrai par-tout pour mesure commune, tant j'en ai bien conservé la mémoire. Au milieu de ces chambrettes, il y a des piliers de briques liées ensemble simplement avec de l'argile, sans la moindre chaux, afin qu'ils résistassent mieux à l'action du feu; & ces briques sont placées de façon qu'une grande brique, qui porte sur deux petites, se trouve exactement posée sur le milieu de l'une & de l'autre. C'est de ces mêmes briques qu'est fait le plafond, qui est, pour ainsi dire, horizontal, & qui porte le plancher d'une petite chambre, dont la largeur est égale à celle de votre cabinet, mais qui est un peu plus basse. Le pavé de cette chambre étoit fait d'une mosaïque grossière, & les murs en étoient revêtus de plusieurs espèces de marbre. Dans ce pavé étoient pratiqués des tuyaux carrés en maçonnerie, dont les ouvertures donnoient dans la chambre d'en bas. Ces tuyaux, réunis ensemble, parcouroient l'intérieur du mur de l'appartement au dessus de la chambrette, dans un conduit couvert, enduit de marbre pilé, en se prolongeant jusques dans l'appartement du second étage, où la chaleur se répandoit par une espèce de mufle de chien en argile, lequel étoit garni d'un bouchon. Les chambrettes d'en bas, sous terre, étoient donc les poêles. Devant ces poêles régnoit une allée fort étroite, c'est-à-dire, du tiers de la largeur des chambrettes; & c'est dans cette allée que

donnoient les grandes ouvertures quarrées du poêle, élevées de la largeur d'un doigt ſeulement au deſſus du pavé de l'allée, & dont la hauteur alloit juſqu'à la moitié des deux piliers intérieurs. C'eſt par ces ouvertures qu'on y mettoit des charbons ardens, qui, en raiſon de leur quantité, échauffoient plus ou moins le plancher de briques d'en haut ; & cette chambre ſervoit d'étuve. La chaleur du poêle qui s'étoit jetée dans les bouches des tuyaux, montoit enſuite le long de la muraille, & alloit ſe communiquer à la chambre ſituée au deſſus de l'étuve. Ces poêles ou chambrettes ſouterraines offrent néanmoins une difficulté : car, comme ils étoient murés de tous côtés, à l'exception des trous carrés dont nous venons de parler, il eſt difficile de concevoir comment on s'y prenoit pour en enlever les cendres, puiſque l'allée qui y conduiſoit étoit ſi étroite, qu'il n'étoit pas poſſible d'y manier une pelle. Je n'y trouve qu'un moyen, c'eſt qu'on faiſoit entrer un petit garçon par l'un de ces trous quarrés, qui me paroiſſent aſſez grands pour cette eſpèce de manœuvre.

LETTRE V.

Des anciens tableaux d'Herculanum.

IL ſeroit très-intéreſſant de ſavoir ſi les tableaux trouvés à Herculanum, du moins les grands, ont été faits par des maîtres Grecs ou par des artiſtes Romains. Si l'on avoit un plan exact de tous les ſentiers ſouterrains qu'on y a creuſés, & ſi l'on y joignoit d'autres combinaiſons, on pourroit peut-être haſarder quelques conjectures ſur ce ſujet. Quant aux recherches à faire ſur le local même, il m'a été impoſſible d'en obtenir la permiſſion : à la moindre curioſité qu'on témoigne à cet égard, on vous préſente, comme une tête de Méduſe, la défenſe du Roi. Pendant mon ſéjour à Portici, on trouva le fragement d'une figurine, avec une belle draperie pleine de plis agréables. Près de la tête on lit le nom à moitié effacé : DIDV. Cette petite figure ne le cède en beauté à aucune autre du cabinet; &, ſi je ne me trompe, c'eſt l'ouvrage d'un peintre Romain, comme il y a tout lieu de croire que pluſieurs autres tableaux le ſont également. Pline nous apprend qu'un certain (1)

(1) Voici comment Pline s'exprime ſur ce Ludius, (*lib. xxxv, c. 37.*) : *Qui primus inſtituit amœniſſimam parietum picturam, villas & porticus, ac topiaria opera, lucos, nemora, colles, piſcinas, blandiſſimo adſpectu minimoque impendio.* Voyez la critique que M. Falconet fait de la traduction que M. le chevalier de Jaucourt a donnée de ce paſſage de Pline. Œuvres de M. Falconet, tom. iv, p. 201, note 1. (*Note de M. D.*)

Ludius, qui vivoit du temps d'Auguſte, a été le premier qui ait peint des payſages, des ports de mer, &c; car les Grecs n'aimoient pas la repréſentation de la nature morte. Il paroît par conſéquent, que la plus grande partie des peintures d'Herculanum, qui conſiſtent en payſages, vues, marines, édifices, &c. ſont ſorties d'un pinceau Romain. D'ailleurs le goût des artiſtes Grecs étoit trop éclairé, & ils aimoient trop l'harmonie, pour repréſenter des fabriques d'une mauvaiſe architecture ionique, ſans règles & ſans proportions, comme il y en a dans ces tableaux. Mais l'époque de ce goût dépravé & meſquin avoit déjà pris naiſſance du temps d'Auguſte, ainſi que je l'ai prouvé dans mon Hiſtoire de l'Art. Il n'y a aucune harmonie dans la plus grande partie des monumens d'architecture qui nous ſont reſtés depuis le règne de cet empereur. Il n'y a pas la moindre proportion entre les colonnes & la largeur des arcs de la porte triomphale de Rimini; & le portique du temple de Mylaſa, conſacré à Auguſte & à Rome (1), eſt orné par devant de colonnes doriques, tandis que celles des côtés ſont de l'ordre ionique, avec des ſtylobates ſculptés qui reſſemblent à des chapiteaux, ornement dont les anciens Grecs n'ont jamais fait uſage. Je ne parlerai point ici des colonnes & des architraves de la Rotonde. On ne trouve rien du ſtyle grec dans le

(1) Voyez les Voyages de Pocock, vol. ij, p. 2., où ce temple eſt repréſenté ſur la 55e planche.

grand tableau de la naiſſance de Telephus (1). Hercule y eſt repréſenté avec un viſage commun & ignoble, & ne reſſemble nullement à un Hercule grec. Il y a lieu de croire que les artiſtes Grecs s'étoient formé une repréſentation idéale de leurs dieux, d'après le modèle adopté d'un de leurs plus célèbres artiſtes. La figure d'un autre Hercule plus jeune & avec une barbe plus fournie, reſſemble parfaitement à celle de ce héros qu'on voit ſur les médailles grecques de Capoue & de Téano, qui ſont dans le cabinet du duc de Noïa à Naples. La médaille de cette dernière ville porte cette inſcription: ⊐ ⊓ ⋈ ⋊ ⋊VⅡ⋈IT. La tête de la femme aſſiſe, qu'on prétend être la déeſſe *Tellus*, n'a rien moins que le beau contour grec, & ſes yeux largement ouverts ſont beaucoup trop gros, malgré le prétendu mérite qu'on ait attaché aux yeux de bœuf, d'après une fauſſe interprétation d'Homère.

On ne remarque point cette ſaillie exagérée du globe de l'œil dans les têtes qui nous reſtent de la reine des dieux; & l'idée haſardée à cet égard par Bélon (2), & adoptée dans la ſuite par M. le comte de Buffon dans ſa Deſcription du cabinet du roi, que les Grecs aimoient les gros

(1) Peintures d'Herculanum, tom. j, planch. 6.

(2) Le livre dont M. Winckelmann parle ici, porte pour titre: Obſervations de pluſieurs choſes & ſingularités trouvées en Grèce, Aſie, Judée, &c. par Pierre Bélon; in-4°, Paris, 1555, dans lequel on trouve, à la vérité, pluſieurs choſes haſardées, mais qui contient auſſi des obſervations curieuſes & utiles. (*Note de M. D.*)

yeux, mérite à peine d'être examinée & réfutée, quoiqu'il ait cherché à le prouver par les ſtatues, les buſtes & les médailles de ce peuple. Les bas-reliefs de marbre (1) paroiſſent être tous les quatre du même maître : celui qui a été le mieux conſervé (2), porte le nom de l'artiſte : ΑΛΕΣΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ. Les parties ſaillantes des figures ſont ce qu'il y a de plus difficile à exécuter dans les ouvrages de cette eſpèce ; & l'on peut dire que celles de ce bas-relief ont mal réuſſi, particulièrement le doigt. Celui qui a fait le deſſin de ce morceau, au lieu d'en copier trop ſcrupuleuſement l'original, auroit dû l'embellir. Les têtes en ſont communes. Dans le mot ΕΓΡΑΦΕΝ, qui ſuit après le nom de l'artiſte, il y a un Φ, au lieu d'un Ψ. La vue de ces anciens tableaux m'a fait faire une remarque, qu'on peut éclaircir par des paſſages de Cœlius Apicius (3) & d'Athenée. Le premier, dans ſon Traité de la préparation des mets, ne fait aucun uſage des citrons, que les Romains n'aimoient pas, dit-il, à cauſe de leur goût acide, & dont

(1) Peintures d'Herculanum, planch. 1, 2, 3, 4.

(2) Ibid. tab. 1.

(3) Liſter, célèbre médecin de la reine Anne, & éditeur du livre de Cœlius Apicius, *De obſoniis & condimentis ſive de arte coquinaria*, lib. x, Lond. 1705, 8, fait ſur cela pluſieurs remarques curieuſes dans le livre j, c. 21, & dit que les citrons n'ont été connus que fort tard par les Romains, & qu'ils n'étoient point ce qu'on appelle proprement *Edulla*. Pline, l. xxiij, dit que les Romains n'en faiſoient uſage que dans une ſeule circonſtance : *Citrea contrà venenum in vino bibuntur, vel ipſa, vel ſemen.* Et Athenée, *Deipnoſ.*, l. iij, c. 7, nous apprend que les Romains faiſoient grand cas des citrons, qu'ils regardoient comme une choſe fort rare, & qu'ils mettoient dans leurs vêtemens. (*Note de M. D.*)

ils ne ſe ſervoient que pour les mettre entre leurs vêtemens. Les citrons ne furent connus à Rome que vers le temps où Lucullus y apporta les ceriſes du Pont : & en effet, on ne voit point de citrons ſur les anciens tableaux repréſentants des fruits, dont il ſe trouve un grand nombre dans le cabinet de Portici. Pour ce qui eſt de l'exécution de ces tableaux, les membres de l'académie prétendent que la peinture en a été faite *à tempera*, c'eſt-à-dire, ſur un fond ſec ; & ils s'en rapportent principalement à l'oracle prononcé à cet égard par Ludovici Vanvitelli, architecte du roi, qui dans ſa jeuneſſe a manié auſſi le pinceau : mais ce fait mériteroit bien d'être un peu mieux prouvé. Je ſais néanmoins, à n'en point douter, qu'on n'a fait aucune expérience chimique avec l'enduit des anciens tableaux ; ce qui ſeroit cependant le ſeul moyen d'obtenir quelque certitude ſur ce ſujet. Du moins auroit-on dû dire, que les couleurs s'enlevoient du mur en le frottant : aujourd'hui que ces peintures ſont enduites de vernis, il n'eſt plus temps de faire cette expérience. On ſait que le vernis a la qualité de détacher viſiblement les couleurs ; de manière que l'Achille (planch. 8.) court grand danger d'être tout-à-fait enlevé dans quelques années d'ici. Ce qui m'autoriſe ſur-tout à avoir cette crainte, c'eſt que les couleurs de ce tableau ſe détachent déjà, & que les coups de pinceau en paroiſſent de relief, quand on le tient

contre le jour. Ces mêmes défauts ſe remarquent aux tableaux de Raphaël dans les loges du Vatican, & l'on peut ſentir avec la main les coups de pinceau de la noce Aldobrandine, trouvée dans les anciens bains de Titus. Ce n'eſt pas que je veuille ſoutenir que les peintures ſur un fond ſec, ne puiſſent pas ſe conſerver auſſi; car j'ai vu la preuve du contraire à un tableau trouvé, il n'y a pas long-temps, dans une vigne, lequel reſta pendant un mois entier expoſé à l'air, ſans éprouver la moindre altération, ainſi que me l'aſſura la perſonne qui l'avoit découvert. On pouvoit enlever la couleur du fond de ce tableau, en le frottant ſeulement avec le bout du doigt. La conſervation de ces tableaux dépend principalement de l'enduit que les anciens avoient l'art & l'attention d'appliquer ſur leurs ouvrages. Généralement parlant, les antiquaires nous apprennent très-peu de choſe de ce qui a rapport aux tableaux des anciens; & l'on peut regarder comme une preuve de ce que j'avance, la facilité avec laquelle des impoſteurs imitent ces tableaux. Lorſque j'arrivai à Rome, les entretiens ordinaires de quelques antiquaires ne rouloient que ſur les tableaux trouvés en différens endroits que les Jéſuites s'étoient appropriés. Le père Contucci, directeur du cabinet de Kircher, me le fit voir par une grace particulière. Il y a, entre autres, un tableau qui repréſente Epaminondas qu'on em-

porte blessé du champ de bataille. La scène est représentée de la manière la plus horrible. Epaminondas, qui à cette époque ne devoit guère avoir plus de quarante ans, & qui étoit encore dans cet âge où il fut aimé de deux courtisannes célèbres, y a l'air d'un squelette, avec une longue figure étique, dans le goût de celles de Giotto, & plus affreuse encore que celle du Christ mourant du Carravache. Il est porté par des soldats revêtus de pied en cap d'armures de fer, semblables à celles dont on faisoit usage au treizième siècle. Sur le bras de l'un de ces soldats, il y a un caractère qui ressemble au signe numérique d'un certain empereur Chinois (1). Un autre tableau de ce même cabinet, dont le sujet est la mort de Virginie, offre un pareil caractère sur le bras du père. Un troisième est une représentation de combats d'animaux dans un amphithéâtre ; l'empereur ou le préteur qui préside à ce spectacle, s'appuie le coude sur la garde d'une épée nue avec une lame longue & étroite à l'espagnole, ou semblable à celle avec laquelle Charles XII est ordinairement représenté, de la même manière qu'on voit

(1) L'abbé Antonio Ambrogi a fait connoître ce tableau dans sa magnifique édition de Virgile, faite à Rome, où il l'a employé dans l'explication du vers 505 du Xe. livre, pour représenter Pallas, que ses soldats portent au tombeau. On y trouve encore trois autres pareils tableaux, savoir ; la fête ou le sacrifice des Pasteurs du premier livre des Géorgiques, que l'éditeur explique dans la préface du premier volume ; l'incendie de Troie, au commencement du second livre de l'Enéide ; & Hélène qui se réfugie derrière la statue de Minerve, dans le même livre, v. 574. (*Note de M. D.*)

*

ſur les médailles les rois des Parthes appuyés ſur leur arc. On trouve ſur tous ces tableaux des caractères ou des marques différentes. Le directeur de ce cabinet, à qui je demandai ce que pouvoient ſignifier ces caractères, me répondit vaguement, en ajoûtant que ces tableaux étoient venus de Palmyre : réponſe dont je fus obligé de me contenter. Je communiquai mes doutes à M. Baldini (1), amateur zélé des antiquités, d'ailleurs très-ſavant, & intime ami du père Contucci. Il ſe contenta de me répondre qu'il ne ſavoit pas trop ce qu'il devoit me dire ; mais qu'il eſt quelquefois bon d'avoir une foi implicite, & de ne pas trop chercher à approfondir les antiquités & les ſecrets des Jéſuites. Le fabricant de cette belle marchandiſe, voyant qu'elle avoit un ſi bon débit à Rome, continua de produire au jour un grand nombre de pareils tableaux. Quelle quantité n'en a-t-il pas paſſé en France & en Angleterre ? Ce fauſſaire eſt un peintre Vénitien, appelé Quercia, qui ſans daigner ſe conformer en rien au coſtume & au ſtyle des anciens, travailloit de la manière que cela lui tomboit dans l'eſprit, & vantoit enſuite ſon propre ouvrage, pour tirer parti de l'ignorance & de l'aveuglement des autres (2). L'impoſture devoit

(1) M. Baldini eſt, ſuivant le témoignage de M. Caſanova, un de ces ſavans qui ont puiſé dans les *Monumenti inediti* de M. Winckelmann, le deſſein de corriger & d'améliorer le ſtyle italien. (*Note de M. D.*

(2) Il eſt probable que ce fauſſaire eſt le même que le nommé Joſeph Guerra, peintre Vénitien

néanmoins ſauter facilement aux yeux de toutes les perſonnes qui avoient vu les anciens tableaux qu'on conſerve à Rome, ſans même avoir connoiſſance de ceux de Portici. L'audace de cet homme, fondée ſur l'ineptie des ſoi-diſant connoiſſeurs, a été pouſſée au point qu'il a oſé peindre à freſque pour donner plus de valeur à ſes ouvrages.

LETTRE VI.

Le 27 Février 1762.

Je revins ici de Naples hier à huit heures. Je vais continuer à vous communiquer ſucceſſivement mes remarques ; & je commencerai cette lettre par vous parler de quatre anciens tableaux. Parmi les dernières découvertes faites à Herculanum, il faut placer au premier rang quatre tableaux à gouache, qui ſurpaſſent infiniment tous les autres en beauté ; & quand même les tableaux d'un pin-

fort médiocre, dont il eſt parlé à la page 21 du *Giudizio dell' opera dell' abbate Winckelmann intorno alle ſcoverte d'Ercolano, &c., Napoli, 1765.* Car c'eſt ce peintre qu'on dit être l'auteur des peintures du cabinet de Kircher. M. Winckelmann parle auſſi, à la page 46 de ſa Lettre à M. le comte de Bruhl, de ce Guerra, & dit » que » tous les tableaux peints ſur des » parties de murs, qui d'Italie ont » paſſé-au delà des Alpes, ſoit en » Angleterre, ſoit en France ou » en Allemagne, ne doivent être » regardés que comme des pièces » ſuppoſées ; & que M. le comte » de Caylus en a fait graver un » & l'a donné comme une an- » cienne peinture, dans ſes col- » lections d'antiquités; parce qu'on » le lui avoit vendu pour un mor- » ceau trouvé à Herculanum. « *(Note de M. D.)*

ceau romain, dont je vous ai parlé, n'auroient pas été découverts encore, je pourrois vous assurer que ceux-ci suffiroient seuls pour donner une idée des ouvrages du peintre Grec dont les anciens écrivains ont parlé avec tant d'éloges. Ce n'est pas à Herculanum qu'on les a enlevés du mur, puisqu'on les y a trouvés dans une chambre, posés deux à deux contre la muraille, le côté de la peinture tourné en dedans. Cette circonstance prouve qu'ils y avoient été apportés d'ailleurs ; & il se pourroit bien qu'ils eussent été coupés & enlevés de quelque palais de la Grèce. Il est probable aussi qu'on n'avoit fait que les ôter des caisses dans lesquelles ils avoient été transportés, pour les encastrer dans le mur. Les ouvriers qui avoient, pour ainsi dire, déblayé toute la chambre & qui étoient occupés à enlever la terre qui restoit encore à la muraille, donnèrent avec leur pioche contre ces tableaux, & en dégradèrent deux, savoir, le troisième & le quatrième, qui ont beaucoup souffert. Ces quatre tableaux ont chacun une double bordure, dont l'extérieur a trois raies de la largeur de l'extrémité du petit doigt: la première, blanche; la seconde ou celle du milieu, violette ; & la troisième, verte dont le bord est plus foncé. La bordure intérieure est tout-à-fait blanche, & plus large que les trois raies de la bordure extérieure, c'est-à-dire, qu'elle a la largeur d'un doigt au moins. Les figures de ces tableaux ont

deux

deux palmes romains de haut. Le clair-obſcur en eſt admirable ; les ombres ſont diſtribuées par grandes maſſes avec la plus belle harmonie, & la dégradation des couleurs eſt des mieux entendue. J'ai paſſé des heures entières à contempler ces tableaux avec la plus grande attention ; & comme j'ai vu plus de dix fois le cabinet de Portici, je crois n'avoir rien oublié de ce qui eſt digne d'y être remarqué. La deſcription que je vais vous en faire tiendra plus du peintre que de l'antiquaire. L'artiſte ainſi que l'amateur de l'antiquité ſont forcés communément de s'attacher à certains petits détails qui ne peuvent être apperçus des ſpectateurs ordinaires. Lorſqu'il eſt queſtion de choſes qui n'ont pas encore été éclaircies autant qu'elles méritent de l'être, le peintre qui veut bien obſerver le coſtume des anciens, ne doit pas moins s'arrêter à des détails qui au premier coup-d'œil n'offrent rien d'intéreſſant, qu'aux parties les plus eſſentielles ; & c'eſt pour avoir négligé de le faire, que ſi peu d'ouvrages de l'Art ont été décrits d'une manière propre à ſatisfaire également l'érudit & le connoiſſeur.

Le premier de ces tableaux repréſente quatre figures de femmes, dont la principale, qu'on voit de face, eſt aſſiſe, relevant de la main droite le *pallium*, ou le *peplum*, qui couvre la partie poſtérieure de ſa tête. Ce *peplum* de couleur violette, a une bordure verte d'un doigt de large. La

robe de cette femme eſt couleur de chair. Sa main gauche porte ſur l'épaule d'une jeune & belle perſonne, qu'on voit de profil, & qui eſt debout à côté d'elle appuyant le menton ſur ſa main droite. Le pied de la principale figure eſt poſé ſur un eſcabeau, en ſigne, ſans doute, de ſa dignité. Non loin de celle-ci on en voit une autre de face, & qui ſe fait arranger les cheveux : ſa main gauche ſe trouve placée ſur ſon ſein, & la droite eſt dans l'attitude de celle d'une perſonne qui auroit l'intention de la poſer ſur un clavier. Sa robe blanche a des manches étroites qui lui tombent ſur le poignet. Le voile eſt violet, avec un bord brodé d'un pouce de large. La femme occupée à arranger les cheveux de celle-ci, & qui eſt un peu exhauſſée, ſe voit de profil, mais de manière cependant qu'on apperçoit le cil de l'œil oppoſé. L'attention qu'elle porte à l'ouvrage dont elle eſt occupée, ſe remarque dans ſes yeux & à ſes lèvres collées l'une contre l'autre. Près de cette figure il y a une table à trois pieds, précieuſement travaillée en marqueterie, & ſur laquelle eſt une petite caſſolette blanche avec des feuilles de laurier : à côté de cette caſſolette on apperçoit un ruban de tête violet, deſtiné ſans doute à orner le front de la figure qui ſe fait arranger les cheveux. On voit ſous la table un grand vaſe de verre, ainſi qu'il eſt facile de le reconnoître à ſa couleur & à ſa tranſparence.

Le ſecond tableau repréſente un poète tragique

ſans barbe, aſſis & vêtu d'une robe blanche avec des manches étroites qui deſcendent juſqu'au poignet. Cette robe eſt fixée au deſſous de la poitrine par une écharpe jaune de la largeur du petit doigt. De la main droite il tient une haſte, & de la gauche le *Parazonium*, ou la dague à la hauteur de la hanche, couverte d'une draperie rougeâtre volante, & qui tombe ſur le ſiége où il eſt aſſis : la ceinture de la dague eſt verte. Une figure de femme qui lui tourne le dos a un genou en terre & le pied droit poſé en avant, vis-à-vis un maſque tragique placé ſur un piédeſtal, & dont le front eſt garni d'un haut toupet de cheveux (1), appellé ὄγκος. Je crois reconnoître la muſe Melpomène dans cette figure, qui avec un poinçon trace des caractères ſur le haut du piédeſtal. C'eſt ſans doute le titre d'une tragédie qu'elle écrit ; mais ce n'eſt que fort indiſtinctement que l'on apperçoit les caractères. Elle a l'épaule gauche nue ; le reſte de ſon corps eſt couvert d'une draperie jaune. Ses cheveux ſont raſſemblés ſur le ſommet de ſa tête : eſpèce de coiffure ſervant à diſtinguer les jeunes filles des femmes mariées, qui portoient toujours leurs cheveux liés & tombans ſur la nuque du cou. Le maſque eſt dans une caſſette dont les côtés ſont ornés, & qui eſt couverte

(1) Toupet de cheveux qui s'élevoit au deſſus du front du maſque tragique des deux ſexes. (*Note de M. D.*)

d'un drap bleu. De chaque côté pendent des bandelettes blanches attachées à deux cordons. Derrière le piédeſtal on voit un homme debout qui s'appuie ſur une haſte. Le poète tragique tient les yeux fixés ſur la Muſe occupée à écrire (1).

Le troiſième tableau nous offre deux hommes nus & un cheval. La première figure, qui eſt aſſiſe & qu'on voit de face, ſemble repréſenter Achille qui, d'un air fier & animé écoute attentivement ce que lui dit l'autre figure. Le ſiége ſur lequel il eſt aſſis eſt couvert d'une draperie rouge, couleur qui convient aux guerriers, & qui étoit celle dont les Lacédémoniens faiſoient uſage à la guerre. Cette draperie lui couvre en même temps la cuiſſe droite ſur laquelle il poſe la main. Le manteau qui lui tombe ſur le dos eſt pareillement rouge. Les bras du ſiége portent ſur des ſphinx, & ſont élevés à une hauteur plus qu'ordinaire. Le guerrier a le coude gauche appuyé ſur l'un de ces bras. Contre l'un des pieds de ce même ſiége on voit un *paraζonium*, de ſix pouces de long, ſuſpendu, par deux anneaux, à une ceinture verte. La figure nue, qu'on voit à côté

(1) Les académiciens d'Herculanum ont publié ce tableau dans le quatrième volume, planch. 41; ils prétendent qu'il repréſente le poète Eſchyle. M. Winckelmann étoit néanmoins d'un autre ſentiment, qu'il appuie, dans ſes *Monument. ined., part. iij, c. 5*, p. 223., en obſervant qu'Eſchyle n'avoit point de cheveux, tandis que la figure en queſtion en a; mais que ce poète avoit au contraire de la barbe, laquelle manque à la même figure. (*Note de M. D.*)

de la première, ſe repoſe ſur un bâton placé ſous l'aiſſelle du bras droit, ſur lequel porte la main gauche. Cette main gauche eſt cachée par le bras droit, parce que la figure tient la droite élevée, dans l'attitude d'une perſonne qui fait un récit; & l'une de ſes jambes eſt croiſée ſur l'autre. La tête de cette dernière figure manque, de même que celle du cheval.

Le quatrième tableau contient cinq figures: la première eſt une femme aſſiſe couronnée de lierre & de fleurs, tenant un rouleau. Sa chauſſure eſt jaune, & reſſemble à celle de la femme dont on arrange les cheveux dans le premier tableau. La ſeconde figure de femme, qui eſt placée devant celle-ci, poſe la main droite ſur une lyre de quatre pouces & demi de haut, & tient de la gauche un inſtrument avec lequel on accordoit les cordes, inſtrument qu'on diſtingue mieux à une ſtatue de bronze du cabinet de Portici. La lyre a ſept chevilles, & par conſéquent autant de cordes. Entre ces deux figures il y en a une autre d'homme jouant de deux flûtes d'égale longueur, qu'il tient à la bouche, laquelle eſt couverte du bandeau appellé Στόμιον, propre à ménager & tempérer le vent qui contribuoit à former les ſons. Ces flûtes ſont compoſées de pluſieurs morceaux, comme on peut s'en convaincre par différentes pièces de flûtes en os qui ſont dans le même cabinet,

& qui n'ayant point d'entaille, ne peuvent pas être emboîtées les unes dans les autres. On ne pouvoit les joindre enſemble que par le moyen d'un tuyau de métal ou de bois ſur lequel on fixoit les pièces de la flûte. L'on voit en effet un pareil morceau de flûte qui eſt reſté fixé dans un tuyau de bois, & qui même y a été pétrifié. Derrière la première figure, ſont deux hommes debout couronnés de lierre. Une de ces figures eſt couverte d'un manteau vert de mer. Je vous prie de ne faire lire cette deſcription qu'à leurs alteſſes, & de ne la point communiquer à d'autres.

LETTRE VII.

Des Statues de bronze d'Herculanum.

Les ſtatues & les buſtes de bronze d'Herculanum ſont pour la plupart médiocres ou mauvais; de cette dernière eſpèce ſont entr'autres les ſtatues des Empereurs de grandeur plus que naturelle, qui nous prouvent que les anciens artiſtes n'étoient pas auſſi habiles à travailler le bronze que le marbre. Les deux plus grands ouvrages de bronze qu'il y ait à Rome, ſont la ſtatue équeſtre de Marc-Aurele, ſur la place du capitole, & la ſtatue pédeſtre de Septime Sévère, dans la galerie du

palais Barberin. La première a plusieurs défauts, qu'on doit peut-être attribuer aux injures du temps & à ce qu'elle a souffert sous les ruines. Il se peut aussi qu'au siècle où elle a été faite, l'Art n'eût pas encore atteint à un certain degré de perfection. La seconde statue nous prouve la décadence de l'art du temps de Sévère, quoique cependant le travail en soit beaucoup meilleur que celui des portes triomphales de ce même Empereur, au pied du capitole. Pline dit que l'art de jeter des statues en bronze s'étoit tout-à-fait perdu du temps de Néron. Il doit donc avoir repris naissance sous le règne d'Hadrien. Pausanias(1), en parlant d'une statue de bronze de Jupiter, exécutée par un disciple de Dipœnus & de Scyllis, les plus anciens & les plus célèbres statuaires dont il soit fait mention, dit qu'elle étoit faite de plusieurs pièces si bien enchâssées, si bien jointes ensemble avec des cloux, qu'elles formoient un tout solide. Toutes les statues de bronze d'Herculanum sont, au reste, faites ainsi de pièces rapportées, quoiqu'on ne puisse plus en appercevoir les soudures depuis qu'elles ont été restaurées. Les pièces ne sont pas soudées ensemble, mais à certaines marques on pourroit soupçonner qu'elles ont été réunies par le moyen d'un métal fondu. Le grand nombre de pièces enchâssées après coup,

(1) Ce passage se trouve dans Pausanias, l. ij, c. 17, où il est parlé de l'artiste Léarque.

qu'il eſt facile de remarquer à ces ſtatues, & qui n'ont pas encore été polies, ſervoient à remplir les vides qui reſtoient après que les différentes parties de la ſtatue avoient été jointes enſemble. Il eſt néanmoins néceſſaire de faire de nouvelles recherches & de nouvelles obſervations, avant de pouvoir prononcer avec quelque certitude, ſi les ſtatuaires Grecs ont toujours ſuivi le même procédé dans leur travail, ou ſi cette réunion des parties des ſtatues de bronze n'a été que la pratique des premiers artiſtes avant la célèbre époque de l'Art, ou la méthode des artiſtes ſuivans, c'eſt-à-dire, lorſque l'Art fut déjà déchu. Les uſtenſiles de ménage & les vaſes de bronze, ſont d'un travail très-fini; les vaſes ſacrés ſont ſur-tout précieuſement exécutés au tour. Ils avoient auſſi l'art de donner au cuivre un tel dégré de blancheur, qu'on le prenoit au premier coup-d'œil pour de l'argent (1). Je vais maintenant vous donner une deſcription détaillée des principales ſtatues de bronze, particulièrement de celles qu'on a trouvées depuis le premier voyage que j'ai fait à Naples, il y a quatre ans; & je me flatte que ces détails vous ſeront agréables.

(1) Telle eſt, ſelon M. Bianconi, dans ſon *Anthologia Romana*, une étrille ou gratoir, qu'on trouva au mois d'avril 1779, en deſſéchant les marais pontins. On y voit le nom & la marque de l'artiſte. Le nom eſt écrit, ſuivant la méthode dorique, au génitif: ΗΡΑΚΛΙΔΑ, *Heraclidis*; la marque de l'ouvrier eſt une victoire. (*Note de M. D.*)

Le grand Mercure eſt, ſans contredit, la plus belle ſtatue de bronze qu'il y ait au monde ; mais il y en a cependant de plus belles en marbre. Comme ce Mercure a été trouvé ſans caducée, & que la ſtatue étoit d'ailleurs entière, on conjecture que cet attribut lui manquoit déjà avant qu'elle eût été tranſportée à Herculanum. On en voit encore le manche dans la main de Mercure.

Ce qu'il y a de ſingulier à cette ſtatue, ce ſont les boucles en forme de roſettes qui ſe trouvent ſous la plante du pied. Elles nous font connoître la manière de ſerrer les courroies avec leſquelles Mercure fixoit ſes talonnières, qui pour cet effet étoient attachées avec des vis, afin de pouvoir les ôter & les remettre à volonté. Ces roſettes, ainſi placées ſous la plante des pieds, ſont ſymboliques, & nous apprennent que Mercure n'étoit pas deſtiné à marcher ſur la terre, mais à voler dans l'air.

Le ſatyre ivre, qui, pour faire connoître ſa joie, joue des caſtagnettes avec les doigts de la main droite, eſt la ſeconde ſtatue de bronze, & mérite également attention.

La troiſième ſtatue repréſente un jeune ſatyre dormant aſſis, la tête poſée ſur le bras droit. Mais malgré toute leur beauté, ces ſtatues ne peuvent devenir un objet d'éloge que pour quelque miſérable Calliſtrate moderne. Je me contenterai donc de porter mon jugement ſur les buſtes ; &

en ſuivant une méthode oppoſée à celle de certains écrivains, qui conſervent leur meilleur argument pour la fin, je commencerai par ce qu'il y a de plus beau, c'eſt-à-dire, par la tête d'un jeune héros un peu plus grande que nature. Un pédant antiquaire la donneroit ſans doute pour celle de Ptolémée. Autour de cette tête ſont rangées ſoixante-huit boucles, que vous devez vous repréſenter comme autant de petites bandes étroites de papier, roulées ſur le doigt, & qu'on auroit enſuite tirées, de manière qu'elles ſe feroient un peu déroulées par leur force élaſtique. Celles qui couvrent le front ſont roulées ſur elles-mêmes trois ou quatre fois; celles qui pendent ſur les tempes le ſont huit, & celles qui tombent ſur la nuque du cou le ſont juſqu'à douze. Les bords de ces boucles rangées par bandes ſont marqués d'une ligne circulaire. Ces boucles n'ont pas été jetées en fonte avec la tête, mais elles y ont été attachées après coup; de ſorte que lorſqu'on remue la tête elles font un petit mouvement de vibration.

Un autre buſte, mais d'un travail étruſque, ou du plus ancien ſtyle grec, a de même, depuis le front juſques aux tempes, de pareilles boucles attachées après coup; mais elles ſont d'une autre eſpèce, ſavoir, d'une forme vermiculaire, & de la groſſeur d'un tuyau de plume ou d'un épais fil d'archal. Une autre tête (1), qu'on prétend

(1) Tom. j, tab. xxvij, p. 103.

être celle de Platon, a de pareilles boucles ſoudées ſur les tempes. Cette tête de bronze qui n'eſt point de ce travail roide & guindé, mais du plus grand ſtyle, doit avec raiſon être regardée comme un chef-d'œuvre de l'Art. Elle a le regard fixé de côté vers la terre, attitude qui annonce le mépris; mais les traits du viſage n'indiquent point ce ſentiment. Le front eſt penſif, mais le regard agréable : la longue barbe n'eſt pas auſſi épaiſſe que celle d'un Jupiter, mais elle eſt plus friſée & plus ſéparée qu'on ne le voit ordinairement aux prétendues têtes de Platon : elle eſt partagée en ſillons avec tant d'art qu'on croiroit qu'elle auroit été arrangée avec un peigne très-fin, ſans néanmoins que ces ſillons ſe terminent d'une manière trop tranchante : & les cheveux ſont ſi finement traités qu'on les prendroit pour des cheveux gris naturels. C'eſt de la même manière que ſont exécutés les cheveux ondés de la tête. Mais perſonne, mon ami, n'eſt en état de décrire l'art avec lequel cette tête eſt faite. Il y a auſſi un buſte de Démoſthène (1), comme le prouve cette inſcription grecque : ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ. On peut regarder ce buſte comme l'unique qu'on ait de cet orateur (2); car celui d'Ant. Agoſtini, ainſi qu'un autre,

(1) Tom. j, tab. xj, p. 53.

(2) Le buſte dont M. Winckelmann parle ici avec tant d'eloge, eſt ſans doute celui qu'il a fait graver à la fin de ſa Lettre à M. le comte de Brühl, avec ces mots au bas du buſte : *Protome aerea Demoſthenis.* Il ſe trouve dans l'Hiſtoire de l'Art, planche 24.

ſur la cornaline de Bellori, ſont très-douteux. Je pourrois encore vous citer un buſte d'Héraclite (1), ſi je n'avois pas raiſon de ſoupçonner que ce n'eſt pas celui de ce philoſophe. J'ai déjà parlé dans l'une de mes précédentes, du buſte d'Hermachus.

(1) Tom. j, tab. xxxj, p. 115

LETTRE VIII.

Des Statues de marbre d'Herculanum.

Les ſtatues de marbre trouvées à Herculanum, ſont toutes médiocres; ce que je ne veux cependant pas décider ſi poſitivement, ſans vous en avoir donné des preuves. Dans le même petit temple dont on a tiré les plus grands tableaux, & entr'autres l'Achille avec Chiron le Centaure dont je vous ai parlé dans une autre occaſion, on a trouvé auſſi deux ſtatues de Jupiter, dont la partie ſupérieure du corps eſt nue. Ces ſtatues ſont plus grandes que nature, mais les têtes manquent. La repréſentation du ſouverain des dieux doit être purement idéale; ſes membres ne doivent offrir ni veines ni artères, ni rien de ce qui peut rappeler les beſoins de la foible humanité : il faut que l'imagination s'éleve, autant qu'il eſt en elle, juſqu'à la nature divine, laquelle agiſſant par ſa

ſeule & propre puiſſance, eſt indépendante de tout ce qui produit & entretient la force dans le corps humain. Un eſprit vivifiant, éthéré, ſupérieur à toutes les cauſes d'affoibliſſement & d'altération doit pénétrer toutes les parties de ce corps divin, & ſeul en déterminer, pour ainſi dire, la forme, de ſorte que le ſpectateur ne voie dans le contour que l'enveloppe d'un eſprit ſubtil. Le bas-ventre doit être plein ſans être trop élevé, & cela pour éloigner toute idée de beſoin & d'alimens groſſiers. C'eſt d'après cette idée ſublime, qu'Apollonius d'Athènes a exécuté ſon Hercule, alors qu'ayant dépouillé, ſur le mont Œta, les foibleſſes de la nature humaine, il ſe trouva placé au rang des dieux. Je me ſuis déjà entretenu avec vous de ce merveilleux monument de l'antiquité, que le grand Buonarotti admiroit avec tant d'enthouſiaſme. Les artiſtes portent la main ſur ce torſe, & la promenant doucement le long de ſes formes ondoyantes, ils s'écrient : *Oh ! que cela eſt beau !* Je n'ai cependant encore entendu dire à perſonne *pour quoi* cela étoit beau. Les Romains ne ſont pas accoutumés à réfléchir. Mais chut ! que perſonne ne nous entende.

La charité du Bernin, voilà ce qu'il leur faut. Le Bernin avoit, ſans doute, un eſprit vaſte & original ; c'étoit un des plus célèbres artiſtes de ſon temps ; & l'on peut donner comme une preuve admirable de ſon talent, ſon groupe d'Apollon

& de Daphné de la villa Borghèſe, à l'exception néanmoins de ce que ces deux ſtatues ont trop de *manière*. Dans la ſuite il s'écarta de la bonne route, & devint un grand architecte, en reſtant toujours mauvais ſtatuaire (1). Mais retournons à notre objet. L'auteur des ſtatues d'Herculanum n'a pu atteindre à ce haut dégré d'idéal dont je veux parler. Son Jupiter ne tient, pour ainſi dire, que de l'homme ; c'eſt plutôt le rival d'Amphitrion, que le maître des dieux, qui faiſoit trembler le ciel & la terre par un ſimple mouvement de ſon ſourcil. Et pour dire la vérité, les deux Jupiter de Portici peuvent encore s'eſtimer heureux de ce qu'on les a laiſſés tels qu'ils étoient : ils auroient été trop avilis ſi quelque artiſte de nos jours avoit oſé y porter la main.

Il y a, entre autres, à Portici, un Bacchus avec une tête moderne, qu'un ſculpteur Eſpagnol y a ajoutée ; ce qui eſt un vrai ſcandale : & ſeulement quand j'y penſe, *gelidus incurrit ad oſſa tremor.* Le fameux Bernin a fait plus d'enjolivemens que les François, qui à leur tour en ont fait plus que les Oſtrogoths ; & peut-être auroit-on confié à ſon ciſeau les décorations d'une égliſe

(1) Certains écrivains mettent les ouvrages du ſculpture du Bernin à côté de l'antique. D'autres le regardent comme l'auteur du mauvais ſtyle qui règne actuellement dans la ſculpture. On a remarqué que les gravures des ſtatues du Bernin gagnent chez l'étranger, & qu'au contraire celles des ouvrages antiques y perdent. Voyez le jugement que M. Fueſsli porte ſur le Bernin, dans le tome ij, page 259, des Lettres familières de M. Winckelmann. (*Note de M. D.*)

bâtie aux frais du roi ; mais le pauvre diable mourut avant le temps. Un autre ſculpteur du roi, Romain de naiſſance, que le Bayardi a loué outre meſure, a exécuté le modèle d'une ſtatue équeſtre du roi, à laquelle il devoit commencer à travailler. En dépit des Muſes, il avoit non-ſeulement repréſenté le monarque comme s'il alloit courir la lice dans un jeu de tournoi, mais il lui avoit donné des étriers que les anciens ne connoiſſoient cependant point. Les étriers de Portici peuvent faire le pendant des fers à cheval du Centaure de Corradini dans le grand jardin de Dreſde, & de la cuiraſſe légionnaire de la Pallas qui eſt à l'entrée du palais du comte de Brühl.

LETTRE IX.

Des autres Monumens antiques d'Herculanum qui méritent attention.

PARMI pluſieurs bévues qu'a faites M. Bayardi dans la notice qui ſe trouve dans ſon *Prodromo delle antichita d'Ercolano*, il donne entre autres, la deſcription ſuivante du bas-relief d'un vaſe d'argent (*vaſi e patere n. dxxxx*). » C'eſt un » vaſe, dit-il, qui a la forme d'un mortier, ... » d'un travail en boſſe, repréſentant une apo- » théoſe, ainſi qu'un Céſar couvert d'un voile,

» porté sur un aigle volant. A la droite on voit la » figure de la déesse *Roma* pleurant ; sur la gauche » est un soldat d'une nation étrangère, &c. « La barbe de la figure nous prouve que ce ne peut être Jules-César, & d'ailleurs la tête n'a rien qui ressemble à cet empereur. Il y a, au contraire, plusieurs choses qui nous convainquent que ce bas-relief représente l'apothéose d'Homère. La figure que M. Bayardi prétend être celle d'une *Roma*, porte le *parazonium*, ou la dague, qui pend à son côté & sur la garde de laquelle elle porte la main : elle doit par conséquent être regardée comme une figure allégorique de l'Iliade. Car, de même que le visage pensif & plein de douleur sert à exprimer la partie tragique d'Homère, les anciens ont regardé l'Odyssée comme la partie comique de ce poète, suivant les règles qu'Aristote en a données dans sa poétique. Le soldat placé sur la gauche est Ulysse, tenant élevé le gouvernail d'un vaisseau, emblême des voyages que ce héros a faits sur la mer; de même que le bonnet de forme conique avec lequel Ulysse est toujours représenté, sert sans doute aussi à nous faire connoître qu'il a traversé les mers (1).

Je me hasarde à vous donner cette explication du bonnet pointu ou conique d'Ulysse, parce

(1) Pline dit que c'est Nicomaque, fils & élève d'Aristodême, qui le premier représenta Ulysse avec un bonnet. Suivant S. Jérome, épitre 28, ce bonnet étoit demi-sphérique.

que

que, parmi le grand nombre de commentateurs de la célèbre Apothéose d'Homère du palais Colonne, dont le travail admirable est d'Archélaüs, fils d'Apollonius, je ne connois personne qui ait donné une idée satisfaisante de ce monument. Les marins du levant portent encore aujourd'hui de semblables bonnets coniques, sans agraffes. Le comte de Caylus, qui a voulu enrichir son recueil d'antiquités de ce vase, en donne le dessin qu'un jeune artiste françois en a fait à la manière de sa nation, qui se contente du premier coup-d'œil, sans se donner la peine de rien approfondir. Voici ce qu'il dit à ce sujet, (*tom. ij*, *fig. 41*, *pag. 121.*) » Les ornemens dont ce groupe (la figure & l'aigle) » est environné, ne présentent aucune idée qui » ait rapport à la divinité; ils sont absolument de » fantaisie. « Il se peut néanmoins qu'il ait vu les cygnes, dont il n'a pas fait mention. Au reste, le dessinateur n'a vu que la partie du vase qui se trouvoit alors devant ses yeux, & la personne qui le lui fit voir, ignoroit elle-même qu'il y eût d'autres figures. A la barbe près, le comte de Caylus s'accorde avec le Bayardi, & il pense comme lui que ce bas-relief est l'Apothéose d'un empereur. Il auroit néanmoins dû savoir mieux que ce dernier, qu'Hadrien est le premier empereur qui ait laissé croître sa barbe, pour cacher une cicatrice; cependant Herculanum fut enseveli avant son temps. Dans ce moment

il me tombe ſous la main le premier volume du Virgile que M. Juſtice a fait graver en cuivre, à l'inſtar de l'Horace de Londres. On trouve dans ce livre la mort de Céſar repréſentée en manière de bas-relief où cet empereur a auſſi une barbe. Il eſt dégoûtant de voir dans cette gravure la manière dont Céſar, étendu par terre, donne du pied dans le ventre à Brutus ou à Caſſius. Cette entrepriſe faite par des mains mal habiles, a d'ailleurs été exécutée, quant à la partie typographique, avec auſſi peu de goût & de jugement que l'Horace en queſtion. L'autre figure de la même planche a été tirée du cabinet de Portici, & n'a été deſſinée que d'après mémoire, (car il n'eſt ſeulement pas permis dans ce cabinet de faire appercevoir un crayon). C'eſt la figure d'un jeune Faune jouant du fiſtre. Elle eſt parfaitement dans le goût françois, c'eſt-à-dire, fort *chargée*, dans la crainte ſans doute qu'on ne puiſſe pas aſſez facilement reconnoître ce qu'elle doit repréſenter. Ils veulent des faunes qui ſoient plus que faunes; & le deſſin d'une pareille caricature paſſe chez eux pour un chef-d'œuvre. Le bas-relief dont nous parlons ici, eſt d'une forme carrée, & non pas ronde; & le faune n'a pas la tête penchée comme le deſſinateur l'a repréſenté. Mais pour que vous puiſſiez vous en former une juſte idée, il faut vous repréſenter le joueur de cithare d'Aſpendus (1),

(1) Voyez Cicéron, *in Verrem l. j*, &c. où il eſt dit de ce joueur d'inſtrument: *quem omnia intus cancre dicebant.*

dont parle Cicéron : ſur le viſage de ce muſicien on pouvoit appercevoir qu'il ne jouoit que pour ſatisfaire ſon propre goût, étant ſi pénétré & ſi extaſié des effets puiſſans & enchanteurs de ſa muſique, que ſans ſonger à exciter l'admiration des autres, il lui ſuffiſoit de jouir intérieurement lui-même. Ce ſeroit ici une occaſion favorable de faire quelques remarques ſur l'ouvrage de M. le comte de Caylus. Cet auteur a écrit avec cette grande circonſpection fruit d'une ſage prudence qui ne veut rien haſarder ; on voit que ſon pied a foulé

ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

On ne peut d'ailleurs lui diſputer la gloire (1) d'avoir été le premier qui ait tâché de connoître le caractère du ſtyle des anciens. Mais un pareil projet étoit bien difficile à exécuter à Paris. Dans le tome II, planche 39, il donne le deſſin d'une figure que lui communiqua le ſculpteur qui devoit exécuter le modèle de la ſtatue

(1) Quoique M. Winckelmann poſſédât une plus grande érudition claſſique que M. le comte Caylus, on peut dire que celui-ci ſe diſtinguoit par une connoiſſance profonde & étendue des arts mêmes, dont il poſſédoit parfaitement le mécaniſme, deſſinant & gravant ſupérieurement bien. Souvent le lecteur réfléchi & qui cherche la vérité, ſera plus ſatisfait de l'inſtruction ſage & reglée de M. le comte de Caylus, que de l'inſpiration par fois inpétueuſe de M. Winckelmann, & de la manière prophétique & enthouſiaſte avec laquelle il explique les anciens monumens de l'art, ainſi que M. le profeſſeur Heyne l'a remarqué dans ſon admirable éloge de M. Winckelmann. (*Note de M. D.*)

équeſtre que la compagnie des Indes vouloit faire élever au roi de Dannemarck. Cette figure, qui ſe trouve aujourd'hui placée au Capitole, étoit, lorſque M. Sally la deſſina, à la villa des Jéſuites à Tivoli; & la différence qu'il y a entre ce deſſin & celui, bien plus exact, qu'on en voit dans le *Muſeum Capitolinum*, n'a pas permis à M. le comte de Caylus de ſonger que ſon deſſin repréſentât la même figure que celle de ce livre. Il eſt vrai que M. Bottari (1), auteur du *Muſeum Capitolinum*, ne pouvoit l'en inſtruire puiſqu'il n'en dit rien. M. le comte de Caylus aſſure que cette ſtatue eſt un ouvrage des plus anciens temps de la Grèce, parce que le travail en reſſemble au ſtyle égyptien, ainſi que celui de la ſtatue d'Arrhachion, laquelle fut faite dans la cinquante-cinquième olympiade, & dont Pauſanias donne la deſcription (2). Quant à ce qui regarde celle-ci, il n'eſt pas décidé ſi ſon attitude, ſoi-diſant égyptienne, ne ſervoit pas plutôt à exprimer la force, puiſqu'elle reſſemble à celle du Milon de Crotone. Arrhachion étoit le contemporain de Piſiſtrate qui contribua tant au progrès des arts & des ſciences; & l'on pourroit prouver par des médailles, qu'à

(1) Ce ſavant mourut en 1775, âgé de 87 ans. On trouve dans la Bibliothèque des écrivains Italiens du comte Mazzuchelli, une notice de ſes nombreux ouvrages, parmi leſquels ſont des Remarques ſur les vies des peintres de Vaſari, & ſa *Roma ſubterranea*, en 3 volumes in-fol. (*Note de M. D.*)

(2) Voyez Pauſanias, liv. viij, c. 4).

cette époque le deſſin des Grecs ne ſe reſſentoit plus du goût égyptien. Le deſſin dont s'eſt ſervi M. le comte de Caylus a été fait avec cette liberté & cette légéreté que les François ont qualifiée du nom d'*eſprit*; & c'eſt, en partie, ce qui eſt cauſe de l'erreur dans laquelle cet écrivain eſt tombé. La ſtatue dont il s'agit a été faite du temps d'Hadrien, dans le ſtyle égyptien. Dans ce même goût eſt fait ce qu'on appelle *une figure Egyptienne*, qu'on voit au Capitole; & c'eſt auſſi ſous ce nom qu'elle eſt citée dans le *Muſeum Capitolinum*, *tom. iij*, *tab. 75*. C'eſt le véritable Antinoüs égyptien, ainſi que je le ferai voir en ſon lieu (1). De tels paradoxes, avancés par les ſavans du Capitole, cauſeront un jour de grandes diſputes entre les antiquaires de Rome, qui pour la plupart ne connoiſſent que leur vieille tradition. M. le comte de Caylus a de plus adopté une erreur populaire, ſavoir, que tous les vaſes de terre peinte ſont étruſques. Dans le cabinet de Maſtrilli à Naples, il y a trois vaſes avec des inſcriptions grecques. Si j'ouvre le ſecond volume du Recueil d'antiquités de M. le comte de Caylus, j'y trouve un vaſe avec cette inſcription :

ΗΔΓΔVS
ΚΔVΔS

& l'auteur prétend que ce ſont là des caractères

(1) Voyez la préface des *Monumenti inediti*, volume 1, p. 22.

étruſques. Dans l'explication qu'il en donne il dit, (page 80) : » Je ne dois pas oublier une grande » ſingularité de ce vaſe ; c'eſt de préſenter devant » chaque figure certains caractères, diſpoſés dans » l'ordre qu'on voit dans la planche. « Il n'aura ſans doute pas manqué de conſulter les Fourmons & autres. Je me ſouviens d'avoir vu chez le chanoine Mazocchi une coupe de terre peinte avec l'inſcription ſuivante :

ΚΑVΔS ΗΟΓΟSΑΑS.

Ce qui veut dire, Καλὸς Ὁποσδας, *le bel Hopoſdas*. Perſonne n'ignore le prix que les Grecs attachoient à la beauté des deux ſexes ; & Pauſanias nous apprend que c'étoit la coutume d'écrire de cette manière ſur les murailles des appartemens, les noms des jeunes gens qui ſe diſtinguoient par leur beauté. L'ouvrier de cette coupe a voulu laiſſer un monument de ſa tendreſſe ſur cet ouvrage de ſes mains. Qu'on faſſe la comparaiſon de ces caractères avec ceux du vaſe de M. le comte de Caylus, & l'on verra que je ſuis fondé à croire qu'ils ont été mal copiés. Ils ne ſont pas étruſques, mais grecs, & l'on doit lire : Ηοπολ(ο)ς καλὸς, *le bel Hopolos*. J'intercale ici un O ; les plus anciens Grecs faiſoient leur O à peu près triangulaire, & le Λ, étoit auſſi quelquefois renverſé, de cette manière V, de celle-ci ou ν. Le vaſe ſeul eſt donc étruſque, & non l'inſ-

cription. L'explication de ce vase suffit pour renverser le système de M. le comte de Caylus (1). J'ai vu à Rome & à Naples plus de cinq cens vases de cette espèce, qui tous ont été trouvés dans ce royaume (2), & la plus grande partie

(1) Dans le troisième volume des *Pictur. Etrusc. in vasculis*, M. l'abbé J. Bapt. Passeri a fait connoître quelques vases étrusques avec des inscriptions grecques. Il donne, tab. 221, p. 18, l'explication suivante de ces ouvrages étrusques avec des inscriptions en grec : *Græca inscriptio minimè obstat, quominus id, & similia vasa, Etruscis adtribuantur; nam Campani, Tuscorum genus, Græcis advenis adsueti, eorum linguam vel admiserunt, vel in gratiam Græcorum eam inserere operibus, quæ concinnarent, coacti sunt, quod quidem seriùs invaluit & potissimum cum bacchanalia diù proscripta infelici postliminio revocata sunt.* Le sujet représenté sur ce vase est : *Adolescens bacchicis initiatus.* Comme sur un autre vase il y a un mot latin, en caractères grecs, l'auteur en porte le jugement que voici : (*tab. 237, pag. 29.*) *Negotium præcipuum hujus vasis facit inscriptio in imo adposita, græca quidem, sed litteris latinis expressa*, (ANDRIAS), *ex quâ scribendi forma vas istud ætati adtribuimus, qua populi dominatoris mores universa jam obtinebant, vix relictis patriæ linguæ vestigiis, & formulis, præsertim in Sicilia.* Plus bas il explique un autre vase avec des inscriptions incorrectes & inintelligibles (*tab. 251, p. 38.*) & dit : *Nam in monumentis etruscis nomina deorum & heroum propria penitus omnia deturpata sunt populari tunc temporis dialecto.* Ce même système conduit l'abbé Joh. Christ. Amaduzzi, dans son explication de l'Alphabet étrusque, à dire dans la préface du troisième volume, §. 7, p. 89 : *Adscita insuper ab Etruscis fuisse tum græca vocabula, patet ex nonnullis eorum monumentis, quæ græcis inscriptionibus donantur, quæque reperta sunt præsertim inter Campanos, qui olim Etruscis adnumerabantur, quique postea Græcis finitimi, qui eam Italiæ partem dein incoluerunt; quæ à Taranto usque ad Cumas, vel, ut Plinio* (Hist. Nat. lib. iij.) *placet, à Locris Italiæ fronte ad Tarentum usque protenditur, eorum litteras, & idioma facile arripuerunt.* C'est de cette manière qu'on peut éclaircir pourquoi il y a des ouvrages étrusques avec des inscriptions grecques. (*Note de M. D.*)

(2) Il se peut que quelques-uns des vases étrusques du vatican soient venus du royaume de Naples; la plus grande partie néanmoins y ont été portés de la Toscane; car un grand nombre de ces vases ont été donnés par Mgr Bargagli, évêque de Chiusi, oncle maternel de Mgr Guarnacci, au cardinal Gualteri l'aîné, & dans la suite ils ont tous passé dans la bibliothèque du vatican. (*Note de M. D.*)

à Nola. Je veux néanmoins écrire à mon ami Wille, graveur du roi à Paris, pour qu'il me faſſe copier bien exactement cette inſcription.

LETTRE X.

De quelques antiquités de Pompeii, de Stabia, de Peſtum & de Caſerte.

Je me propoſe de vous entretenir aujourd'hui de quelques autres lieux anciens, qui, à la vérité, ne ſont pas auſſi célèbres qu'Herculanum, mais qui cependant nous ont fourni des monumens tout auſſi beaux. Nous commencerons par la ville de Pompeii (1), qui n'a pas été couverte de lave, mais qui s'eſt trouvée enſevelie ſous les pierres & les cendres, lors de la malheureuſe éruption du Véſuve. Elle eſt ſituée ſur la route qui conduit à Salerne, à ſept milles d'Italie de Portici, & à treize milles de Naples. C'eſt par Pompeii que j'ai fini ma courſe & mes recherches aux endroits où l'on faiſoit des fouilles, tels que Herculanum, Stabia, Reſina, &c. Elle étoit la plus conſidérable de toutes ces villes; cependant il n'y avoit que huit hommes d'occupés à la dé-

(1) Le ſavant profeſſeur Martini, de Leipſic, a raſſemblé toutes les remarques faites par les différens écrivains ſur Pompeii, en un ouvrage fort bien rédigé, intitulé : *Gleichſam Wieder aufſtehenden Pompeii*; préſent auſſi utile qu'agréable pour tous les amateurs de l'antiquité. (*Note de M. D.*)

blayer & à la reproduire au jour ; & dans les quatre autres endroits nommés, il n'y a en tout que cinquante hommes au travail : ils ſont en partie journaliers, & en partie eſclaves Barbareſques ; de manière qu'il faudra des ſiècles pour découvrir tous les tréſors enfouis dans la terre. Pendant mon ſéjour à Pompeii, on y découvrit un Gnomon de marbre (1) dont les lignes ſont tracées avec du cinabre ; & l'on y travailloit alors à détacher la terre & la cendre pétrifiée d'une chambre dont les quatre murs étoient peints. Il y avoit contre un pan du mur une eſpéce de buffet antique, au deſſus duquel étoient placées deux tablettes, l'une au deſſus de l'autre, pour mettre des plats, des aſſiettes, &c. Le pied en étoit fait d'une eſpèce de peperin qui portoit une table de marbre avec des bords de verd antique. Les tables étoient pareillement couvertes de marbre. J'y ai paſſé la journée entière pour attendre que ce buffet fût tout-à-fait découvert ; & le directeur du cabinet & moi nous mangeâmes ſur le lieu le dîner qu'on nous avoit apprêté à Portici. Cependant comme la cendre étoit fort compacte, & par conſéquent difficile à enlever, nous ne pûmes voir la fin de ce travail. Nous allâmes dans la

(1) Il eſt queſtion ici du célèbre Gnomon dont le père Pacciaudi a donné l'explication dans ſon ouvrage intitulé : *Monumenti Peloponneſiaci*, qui lui a attiré une vive mercuriale de la part des académiciens d'Herculanum. Voyez ce qu'en dit M. Winckelmann dans ſa quatorzième lettre à M. L. Uſteri, tome II, page 72 de ſes Lettres familières.

principale rue de la ville, laquelle étoit pavée de lave dont la nature n'étoit point connue des anciens, qui jugeoient néanmoins, par quelques morceaux de tuf trouvés autour du Véſuve, que cette montagne avoit dû jeter anciennement du feu ; & l'on trouve ce tuf employé aux bâtimens de Pompeii. Les anciens ne poſſédoient pas l'art d'obſerver, ce qui leur a fait négliger les plus belles découvertes. Les rues de l'ancien Herculanum ſont de même pavées de lave. Le buffet dont il s'agit a été entièrement tiré de deſſous les cendres après mon départ, & on l'a tranſporté à Portici. A peu de diſtance de là, les ouvriers découvrirent en fouillant une petite porte de jardin, à l'entrée duquel il y avoit deux ſtatues de femmes en terre cuite. Elles ont cinq palmes trois pouces & demi romains de haut; le viſage en eſt couvert d'un maſque ; la main de l'une de ces ſtatues manque, & doit même déjà avoir manqué anciennement ; car, comme tout le reſte a été découvert entier, cette main auroit dû ſe trouver auſſi. Ce ſont les premières ſtatues d'argile qui ſe ſoient conſervées ; elles ſont d'ailleurs précieuſes par le ſujet qu'elles repréſentent (1).

(1) En 1773 on trouva dans un champ près de Peruge, une ſtatue de terre cuite de deux pieds de haut, d'un travail admirable, repréſentant un dieu pénate, couvert d'une peau de chien. L'abbé Paſſeri * en publia à Peruge une courte explication. La choſe la

* Ce ſavant prélat, célèbre par ſes connoiſſances de l'antiquité, mourut le 4 février 1780, âgé de 86 ans. Il étoit né le 10 novembre 1694 à Farneze, dans la principauté de Chigi. (*Note de M. D.*

A Stabia j'ai vu un fort beau bain avec une chambre attenante ; mais il faudroit plus d'une lettre pour vous en donner une idée exacte. Après quatre années de ſollicitations, d'offres & de frais inutiles, il m'a enfin été permis de voir le plan des lieux ſouterrains qu'on a fouillés, & qu'un ingénieur du roi, directeur de ces travaux, a exécuté avec une exactitude & un ſoin extraordinaires. Cela m'a donné de grandes lumières ſur pluſieurs choſes, que je me propoſe de publier un jour.

J'ai fait auſſi un voyage à Peſtum ; & je vais vous donner aujourd'hui, en paſſant, une deſcription ſuccincte des monumens d'architecture qu'on voit dans ce lieu. Les trois temples qui y reſtent ſur pied, ſont tous du même ſtyle, & peuvent ſervir à fixer les règles de la proportion en architecture. La hauteur des colonnes de l'ordre dorique eſt fixée à ſix diamètres de ces colonnes ; cependant les colonnes de Peſtum n'ont que cinq de ces diamètres de hauteur ; d'où l'on peut conjecturer que l'architecture n'a pris ſes règles de proportion que d'après celles de la ſculpture. L'élégance de l'architecture du Panthéon à Athènes, eſt peu de choſe en comparaiſon du travail en boſſe des ornemens qu'on voit aux architraves de ces

plus remarquable qu'offre cette ſtatue, c'eſt le nom de l'artiſte écrit ſur le ſocle de cette manière: C. FVFIVS. FINXIT. Les deux ſtatues de Pompeii ne ſont donc plus les ſeules de terre cuite qu'on ait trouvées entières.

temples, dont j'ai vu un deſſin fort correct, exécuté par M. Stuart, anglois & architecte à Greenwich. On regardera ſans doute comme un paradoxe, ſi j'avance ici que l'architecture tient plus de l'idéal que la ſculpture. Voici comme je raiſonne : l'architecture n'a rien trouvé à imiter dans la nature qui reſſemblât à une maiſon ; tandis que le ſculpteur a trouvé un modèle parfait dans l'homme. On ne peut diſconvenir que les règles de proportion n'ayent été priſes ſur le corps humain, & que ce ſont parconſéquent les ſculpteurs qui les ont fixées. Ils donnèrent ſix pieds de hauteur à leurs ſtatues, comme le dit Vitruve ; ce qui s'accorde avec la meſure exacte que j'en ai priſe. Huet (dans les *Huetiana*) penſe trouver ici une incorrection dans le texte de Vitruve, & ſemble douter de la clarté de ce paſſage. Mais il faut ſe reſſouvenir que l'étude de l'Art eſt bien différente de celle de la critique. Il eſt donc probable que les temples de Peſtum ont été conſtruits avant que les ſculpteurs euſſent fixé la meſure de ſix pieds, ou avant que les architectes euſſent adopté les proportions des ſculpteurs. Les anciens architectes de Peſtum ſe ſont ſans doute bien apperçus de ce défaut de proportion de leurs colonnes ; mais comme ils n'avoient pas de meſure fixe & déterminée, ils choiſirent le moyen de leur donner une forme conique, pour éviter de les rendre trop maſſives & diſproportionnées relative-

ment à leur hauteur, en ne ſuivant en cela que leur idée & leur goût. Cette forme conique des colonnes ſert à les rendre fort ſolides ; & à moins qu'on ne ſe ſerve de la force pour les renverſer, elles pourront réſiſter aux injures du temps juſqu'à la fin des ſiécles. La corniche qui porte ſur le talon des colonnes, fait ſaillie de ſix palmes deſſus les architraves ; ce qui leur donne un air impoſant & majeſtueux. Les triglyphes des ornemens & des angles des architraves y ſont exécutés ſuivant la méthode qu'enſeigne Vitruve ; du reſte le deſſin de ces édifices inſtruira plus que toutes les deſcriptions qu'on en pourroit donner.

Mais en voilà aſſez ſur Peſtum ; d'autant plus que j'ai à vous parler du grand aqueduc de Caſerte. Cet aqueduc a vingt-cinq milles d'Italie de long. La première ſource appellée *Fizzo*, en fut priſe au pied de la montagne à laquelle les gens du pays donnent le nom de *Taurno*. C'eſt dans cette vallée que ſont les *Furcæ Caudinæ* (1), où les Romains ſe trouvèrent renfermés par les Samnites. L'endroit même où ſe paſſa cet événement s'appelle aujourd'hui *Arpaja* (2). Près de là ſont quelques collines fort roides qu'on appelle

(1) On peut lire ſur ce ſujet la belle deſcription de Tite-Live au premier chapitre du neuvième livre de ſon hiſtoire.

(2) Un ſavant de Caſerte, Franciſco Daniele, a donné une deſcription des célèbres *Fourches Caudines*, intitulée : *Le Forche Caudine illuſtrate*, 1778, grand in-folio, avec des plans & une vue perſpective de ce lieu célèbre, où il en détermine le véritable emplacement, & réfute l'erreur de Cluvier ſur ce ſujet. (*Note de M. D.*)

le *champ romain*, & un endroit nommé le *furci*; un peu plus bas eſt *Gaudiello*. En fouillant pour conduire l'aqueduc à travers de la montagne, on trouva les reſtes de l'*aqua julia*, qui portoit l'eau à Capoue. Le premier écrivain qui en ait parlé eſt Velleius Paterculus, *l. ij*, *c. 18*. On peut auſſi conſulter ſur ce ſujet Dion, *lib. xxxxix*. Le nouvel aqueduc paſſe par l'ancienne *aqua julia*, mais à une plus grande profondeur, afin de pouvoir fournir davantage d'eau. Un des paſſages par la montagne a de longueur un mille & demi d'Italie. Outre les ſources dont l'eau ſe jette dans l'aqueduc, il y en a encore trente-quatre à employer, dont on pourra ſe ſervir dans le beſoin.

LETTRE XI.

Du cabinet du roi de Naples à Capo di monte *à Naples, & de la bibliothèque de* S. Giovanni di Carbonara.

QUOI! paſſerions-nous entièrement ſous ſilence la capitale du royaume de Naples, la belle Parthenope? Il n'entre pas dans le plan que je me ſuis preſcrit de vous parler ici de l'admirable ſituation de cette ville, que je ne pourrois d'ailleurs vous dépeindre aſſez dignement. Je continuerai donc à me tenir renfermé dans mon cercle d'an-

tiquaire, pour vous parler aujourd'hui d'un muſeum & d'une bibliothèque. Le cabinet dont je veux vous entretenir eſt celui du roi de Naples à *Capo di monte*, & la bibliothèque celle de *S. Giovanni di Carbonara*. Le muſeum eſt placé au palais, lequel, à cauſe de la guerre, n'a pas été fini, & qui contient la galerie des ſtatues, la bibliothèque, &, ce qui ſur-tout ne doit pas être oublié, la précieuſe collection de médailles, de pierres gravées & de camées du duc de Parme. Mais comme ce palais eſt ſitué dans l'endroit le plus élevé de la ville, il faut, pour y arriver, gravir avec beaucoup de peine par un chemin fort eſcarpé; c'eſt ce qui fait que les habitans ſe ſoucient peu d'y aller. Lorſque nos neveux auront un jour le bonheur de voir tout ce tréſor raſſemblé, il n'y aura ſans doute rien qui puiſſe lui être comparé. Pluſieurs choſes, qui pendant vingt ans ont reſté emballées dans des caiſſes & expoſées par terre dans des lieux humides, ont enfin paru *ad dias luminis oras*, mais non pas ſans que pluſieurs morceaux aient beaucoup ſouffert. Les anciens tableaux du palais des Céſars au mont Palatin, ſont couverts d'une craſſe qui les rend méconnoiſſables. La plus grande & la meilleure partie des tableaux occupe vingt petites chambres. Les médailles ſont déjà miſes en ordre; mais la bibliothèque, avec les célèbres manuſcrits de Farnèſe, ſe trouve encore enfouie dans des greniers.

La direction de la galerie des ſtatues eſt confiée au père della Torre, homme aimable & ſavant ; mais qui s'occupe d'autres études, & principalement de la phyſique (1), ſur laquelle il a donné des leçons publiques. Outre ſes autres emplois, il a auſſi l'inſpection de l'imprimerie royale, & il n'eſt pas poſſible qu'une ſeule perſonne puiſſe veiller à tant de choſes à la fois. Le plus beau tableau de ce cabinet, c'eſt le portrait de Léon X avec trois autres perſonnages, peint par Raphaël d'Urbin. Il y a un pareil tableau à Florence ; mais on ignore lequel des deux eſt l'original. On peut conſulter ſur ce ſujet Vaſari. Ce tableau eſt le *non plus ultrà* de l'Art ; & j'oſerai parier que ni Van-Dyck, ni le chevalier Mengs, l'honneur de ma patrie & le reſtaurateur philoſophe de la peinture, n'ont rien produit qui ſurpaſſe ce chef-d'œuvre. Le plus grand tableau original du Titien, repréſentant Paul III Farnèſe, pareillement accompagné de trois autres perſonnages, brille à côté de ce premier, tel que l'Apollon de Callimaque brille à côté du Phébus d'Homère, ou telle que

(1) De ſa phyſique, qu'il avoit d'abord publiée ſous le titre d'*Elementa phyſica*, en neuf volumes in-8, on a fait depuis une nouvelle édition en trois volumes in-4. dont le premier, contenant : *Scienza della naturale generale*, parut en 1774, & dont les deux autres : *Scienza particolare*, furent publiés avec un grand nombre de planches en 1778. Le troiſième volume eſt nouveau, & contient des additions aux deux premiers. C'eſt ſans contredit la meilleure hiſtoire de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle qui ait paru en Italie. Voyez ce qui eſt dit du père della Torre dans les Lettres familières de M. Winckelmann, lettre première à M. L. Uſteri, tome ij, page 36, & dans la note de la même page. (*Note de M. D.*)

la

la Diane de l'Enéide à côté de la Diane de l'Odyſſée ; mais comme je ſuis loin d'être peintre, je ne m'arrêterai qu'à ce qui eſt de ma compétence.

Les médailles ſont rangées ſur vingt grandes tables couvertes d'un grillage de fil d'archal très-fin. Ces médailles ſont fixées ſur des axes de bronze qu'on peut tourner à volonté, pour en voir les deux côtés. Je les ai examinées pendant des journées entières, après qu'on en eut enlevé les grillages de fil d'archal. Ce cabinet eſt encore plus intéreſſant que ne l'annonce le livre du père Pedruſi, intitulé : *Ceſari in oro raccolti*, &c. (1) ; fatras horrible, qui néanmoins eſt fort admiré des pédans. L'éditeur ne s'eſt occupé que des médailles romaines, afin de pouvoir publier de gros volumes, parce que ces médailles fourniſſent plus matière à des diſſertations hiſtoriques. Ce que ce cabinet contient de plus rare & de plus précieux, du moins à mon avis, ce ſont les médailles grecques, rangées ſur cinq tables, dont la plus grande partie compoſoit le célèbre cabinet de Faucaulti, que le dernier duc de Parme acheta. Le cardinal Noris en fait mention dans ſes Lettres au comte Mezzabarba, ainſi que le

(1) Le jéſuite Paul Pedruſi a donné une deſcription des médailles de ce cabinet, ſous le titre de : *Ceſari in oro raccolti nel Farneſa Muſeo in Parma*, en dix gros volumes in-folio, dont le premier parut en 1694. Le dernier volume de cet ouvrage fut publié en 1727, & finit avec l'empereur Trajan. Il eſt vrai que les médailles, qui commencent avec Jule-Céſar, vont juſqu'à Conſtantin le grand ; mais la deſcription n'en a pas été continuée. (*Note de M. D.*)

père Montfaucon dans ſa *Palæographia Græca*. La liberté que j'ai eue d'examiner avec attention tout ce que renferme ce cabinet, m'a donné plus de lumière que toutes les autres collections que j'ai vues. Le roi a augmenté de nouveau ce médailler par l'achat des médailles des empereurs Romains, que le cardinal Alexandre Albani avoit raſſemblées, & dont il avoit fait préſent au marquis Grimaldi, après la mort duquel elles furent réunies à la collection Farnèſe, par l'entremiſe d'un négociant de Livourne. Le roi en a payé 4050 ducats napolitains. La collection conſiſte en cent quarante-trois médailles; la plus rare de toutes eſt un Émilien en or.

Diſons maintenant deux mots de la bibliothèque de *S. Giovanni di Carbonara*. Elle a été formée de celle de Sannazar & de Parrhaſius, qui la légua au cardinal Seripando, & des livres que ce cardinal avoit lui-même; enfin, d'un grand nombre de manuſcrits grecs & latins. La condeſcendance des pères Auguſtins & l'autorité du prince ont réduit cette bibliothèque, pour ainſi dire, à rien. A la fin du ſiècle dernier, il vint à Naples un jeune ſavant Hollandois, nommé Witſen, qui ſans doute eſt le même qui dans la ſuite fut bourguemeſtre d'Amſterdam, & qui a rendu ſon nom ſi célèbre. Ce jeune homme trouva le moyen de gagner un de ces bons pères Auguſtins, & ſut l'engager à lui donner, pour trois cens écus,

quarante des plus rares manuſcrits grecs. Ce commerce fut connu, mais faute de catalogue ou d'autre preuve, on n'en put point convaincre le vendeur, & Witſen partit avec ſon riche butin. J'ai puiſé ce fait dans une certaine correſpondance épiſtolaire. La dernière diminution qu'a ſoufferte cette bibliothèque, doit être attribuée aux Autrichiens, qui, par ordre du roi, en enlevèrent ce qui y reſtoit de meilleur d'un grand nombre de précieux manuſcrits (1). Celui de Dioſcoride, ſi célèbre, les Evangiles écrits ſur vélin pourpre, avec des lettres majuſcules en or, un Diodore de Sicile, un Lycophron, un Dion Caſſius, un Euripide, tous ces manuſcrits ſe trouvent aujourd'hui à Vienne : quelle révolution (2) !

(1) La meilleure preuve que tous les manuſcrits dont parle ici M. Winckelmann, ainſi que pluſieurs autres, étoient dans cette bibliothèque, peut ſe voir dans l'*Iter italicum* de Mabillon, qui a fait le voyage d'Italie, ainſi que dans le *Diarium* & la *Bibliotheca Bibliothecarum* de Montfaucon, qui voyagea dans ce pays au commencement de ce ſiècle. M. Biornſtahl dit, dans le premier volume de ſes Lettres ſur la littérature, que ces manuſcrits ont été tranſportés à Vienne par ordre de l'empereur Charles VI, mais perſonne n'a pu lui dire en quelle année cela eut lieu. On ſait cependant, avec certitude, que cela doit être arrivé avant l'année 1730, puiſque ce fut cette année que mourut le duc Cajetano, qui remplit cet ordre de l'empereur. (*Note de M. D.*)

(2) Dans le ſuplément de Kollar au *Comment. Biblioth. Vindobonenſis* de Lambecius, *tom. j, p. 763 & ſeq.*, on trouve le catalogue de tous les manuſcrits & de tous les livres imprimés qui, de cette bibliothèque, ont paſſé dans la bibliothèque impériale de Vienne. If. Voſſius dans une de ſes Lettres à N. Heinſius, qui eſt la douzième du 3me volume de l'ouvrage intitulé : *Syllog. Ep. a vir. ill. ſcr. &c. perP. Burmannum, Lugd. bat. 1727, p. 566*, parle d'un ancien manuſcrit de Varron *De re ruſticâ*, & ſe plaint de n'avoir pas collationné ce livre avec le manuſcrit de Naples. (*Note de M. D.*)

LETTRE XII.

De quelques Antiquités trouvées à Rome & dans les environs de cette ville.

IL eſt temps que nous diſions quelque choſe des antiquités de Rome ; non de celles qui depuis long-temps ſont connues de tout le monde, mais de celles qu'on a nouvellement découvertes. O grande Rome !

Poſſis nihil urbe Româ
Viſere majus.

En fouillant le terrain pour les fondemens d'un bâtiment que les moines de S. Silveſtre de *ſan Stephano del Caco* font conſtruire, on a trouvé trois grands fragmens de l'architrave d'une colonnade, ainſi qu'on peut en juger par leur convexité. Le travail en eſt admirable, ſans être ſurchargé d'ornemens. Les petites denticules (1) entre la friſe & la corniche ſont placées deux à deux & jointes enſemble par des ovicules (2), qui ſont

(1) Ces petits ornemens étoient ordinairement faits de manière que la hauteur d'une denticule étoit d'un quart ou même d'un tiers plus grande que ſa largeur. Mais la cannelure, ou l'intervalle entre deux, étoit à la largeur de la denticule comme 2 ſont à 3. Cet ornement ſervoit pour rompre une partie unie ; & on le trouve particulièrement aux plus belles colonnes ioniques & doriques.

(2) Ces ovicules (*ovilini*) ſont ordinairement employées aux friſes. On les fait auſſi carrées comme les métopes, aux friſes de l'ordre dorique, dont ils prennent alors la place, & y ſont d'autant plus convenables, qu'ils rempliſſent l'eſpace vide qui reſte entre deux.

pareillement très-bien exécutées. On en voit de pareilles entières à l'architrave des trois colonnes du temple de Jupiter tonnant, avec cette inſcription : — ESTITVER. Les ovicules de cette dernière architrave m'ont fait gagner un pari que j'avois fait avec un peintre payſagiſte qui avoit fait entrer pluſieurs fois ces colonnes dans ſes tableaux ſans y avoir remarqué ces ovicules.

Le prince Borghèſe a trouvé dans une terre appelée *Torre verde*, qu'il a proche de Rome, pluſieurs colonnes de différentes eſpèces de granit & de marbre, preſque toutes entières & bien conſervées. Quatre de ces colonnes ont treize palmes de haut, & ſont cannelées, avec des aſtragales (1), ce qui eſt une preuve qu'elles ont été faites du temps des empereurs. Elles ont une ſaillie aſſez remarquable ; qui néanmoins ne l'eſt pas tant qu'aux colonnes de Chiaveri. Du temps de Vitruve les aſtragales n'étoient pas en uſage ; & on ne voit pas non plus la raiſon ou la cauſe qui les a fait employer. Il eſt vrai qu'il y en a auſſi aux colonnes de la rotonde ; mais il faut ſe rappeler que ce temple a été ſi ſouvent réparé & renouvelé ſous Domitien, ſous Hadrien, & en dernier lieu ſous Septime Sévère, qu'on auroit même perdu entièrement le ſouvenir des Cariatides de Diogène, ſi je n'en euſſe pas retrouvé quelques veſ-

(1) Le tore, quand il eſt au colarin d'une colonne ou d'un pilaſtre, porte le nom d'aſtragale.

tiges, en en mesurant les statues & les autres monumens. C'est ce qui me fait croire que les colonnes des chapelles sont plus modernes que celles du portique. Entre Tivoli & Palestrine il y a une autre terre de la famille Borghèse, dans le territoire de Colonne, & située vraisemblablement sur le lieu même où étoit la maison de campagne de Lucius Verus, qui aujourd'hui est appelée *le Marmorelle*. La personne qui actuellement a ce bien à ferme y fait fouiller, & a eu le bonheur de trouver une Vénus un peu plus grande que nature, d'une aussi grande beauté que celle de Florence, mais mutilée par la perte d'une main & d'une partie du bras. On a les pieds, quoique cassés aussi ; le nez y manque, comme cela est assez ordinaire, & la levre inférieure est endommagée. Malheureusement cette statue est tombée entre les mains d'un sculpteur ignorant, qui ne sait pas distinguer l'antique du moderne ; & le nez & la levre qu'il a restaurés lui font peu d'honneur. On y a découvert aussi une très-belle tête de Lucius Verus. De mon temps on y a trouvé la gaîne d'un Hermès, mais sans tête, avec cette inscription (1) :

(1) Cette inscription se trouve déjà dans la Relation de M. Winckelmann sur les nouvelles découvertes d'Herculanum, page 223. Elle fut découverte en 1758, dans un endroit appelé *la Colonna*, à environ douze milles d'Italie de Rome, où l'on a trouvé aussi la belle & l'unique statue que nous ayons de l'empereur Domitien. (*Note de M. D.*)

ΑΛΣΟΣ ΜΕΝ ΜΟΥΣΑΙΣ ΙΕΡΟΝ
ΛΕΓΕ ΤΟΥΤ ΑΝΑΚΕΙΣΘΑΙ
ΤΑΣ ΒΥΒΛΟΥΣ ΔΕΙΞΑΣ ΤΑΣ ΠΑΡΑ
ΤΑΙΣ ΠΛΑΤΑΝΟΙΣ
ΗΜΑΣ ΔΕ ΦΡΟΥΡΕΙΝ ΚΑΝ ΓΝΗΣΙ
ΟΣ ΕΝΘΑΔ ΕΡΑΣΤΗΣ
ΕΛΘΗ ΤΩ ΚΙΣΣΩ ΤΟΥΤΟΝ ΑΝΑ
ΣΤΕΦΟΜΕΝ.

» Dites que ce bois eſt conſacré aux Muſes,
» & montrez les livres qui ſont près de ces pla-
» tanes. Dites que nous les conſervons, & que
» nous couronnons de lierre tous les vrais amans
» qui viennent ici. «

Quelque temps après on trouva une ſtatue ſans bras & ſans pieds, & dont la tête eſt tombée. J'en fus inſtruit au moment même qu'elle arriva à Rome, par le reſtaurateur de la Vénus dont je viens de vous parler; & nous nous rendîmes enſemble avec le poſſeſſeur de cette ſtatue, à la villa Borghèſe, où on l'a placée dans une remiſe pour l'examiner. J'ai reconnu à la tête l'air & les traits de la famille Flavienne, & je lui ai même trouvé quelque reſſemblance avec la tête de Domitien. Le torſe de cette ſtatue eſt fait dans la grande manière, mais il eſt fort endommagé par le ſalpêtre dont il eſt encore encroûté; de ſorte qu'on peut en égruger le marbre avec les doigts. Il eſt aiſé de reconnoître qu'on y a employé la force, par les trous profonds faits en croix avec des

inſtrumens de fer. La tête a été mieux conſervée. Comme on a trouvé le torſe immédiatement ſous la ſuperficie du terrain, & la tête à une profondeur beaucoup plus grande, près du mur, il eſt à croire que ce torſe a déjà été une fois découvert; mais comme on a vu que la tête manquoit, on ne s'en eſt ſans doute pas ſoucié, & on l'a de nouveau enfoui dans la terre, où il a tant ſouffert de l'humidité & de l'air corrodant. La ſtatue entière paroît avoir eu environ douze palmes de haut. Suétone (1) nous apprend que toutes les ſtatues de Domitien furent mutilées & enfouies. Il paroît donc, d'après ce que j'ai dit, que la ſtatue en queſtion n'a pas non plus été exempte du mépris & de la fureur du peuple. Montfaucon parle d'une ſtatue de Domitien qui ſe trouvoit au palais Giuſtiniani, laquelle, ſelon lui, étoit l'unique que l'on connût de cet empereur. C'eſt peut-être celle que la femme de Domitien obtint du ſénat. Cependant, ſuivant Suétone, cette ſtatue étoit de bronze, tandis que celle dont parle Montfaucon eſt de marbre; & l'on voit que la tête d'un Domitien qu'on y a placée, n'eſt pas celle qui lui appartenoit d'abord. Dans le ſiècle dernier on découvrit ſur le même lieu l'inſcription ſuivante,

(1) On peut lire ſur ce fait la fin du vingt-troiſième & dernier chapitre de la vie de Domitien, où Suétone dit qu'on employa tous les moyens poſſibles pour faire oublier la mémoire de ce cruel empereur. (*Note de M. D.*)

d'un certain Parthenicus, que Fabretti a citée, (*cap. vij, Inſcript. num. 388, p. 540.*):

D. M.
PARTHENICO ARCARIO
REI PVBLICÆ
LAVICANORVM
QVINTANENSIVM.

D'après ce qui vient d'être obſervé ſur la ſtatue de Domitien, j'oſerois, pour ainſi dire, aſſurer que la perſonne déſignée dans cette inſcription, eſt le *Parthenicus cubiculo præpoſitus* de cet empereur, dont Suétone parle dans le ſixième chapitre de ſa vie. Je ne puis vous taire une autre nouvelle; c'eſt que dans les environs de Corneto, du côté de Civitavecchia, on a découvert un grand nombre d'anciens tombeaux.

LETTRE XIII.

UN jour que le cardinal Alexandre Albani faiſoit la revue de ſon magaſin d'anciens fragmens de marbre, auquel nous avons donné le nom de *cimetière*, nous trouvâmes une ſtatue aſſiſe ſur un ſiége, ſur le ſocle duquel on liſoit ces lettres, EYPI..... Contre le dos du ſiége on avoit appliqué une mince bande de pierre por-

tant les titres de dix tragédies d'Euripide, dont l'autre morceau avoit été jeté dans un coin du collège romain des Jéſuites. J'y courus vîte, & je trouvai que la grandeur & la forme du fragment, dont j'avois pris le deſſin, ſe rapportoient parfaitement avec le morceau que je venois de découvrir. On prit donc ce morceau en échange contre quelques anciennes médailles d'argent des empereurs. Les anciens monumens ont ſouvent le ſort de ce voleur, qui laiſſa une oreille à Madrid & l'autre à Naples. Il n'y a ſur cette pierre que les noms de trente-ſept tragédies, que les anciens regardoient ſans doute comme les meilleures; & j'y ai trouvé les titres de cinq tragédies dont perſonne n'a jamais parlé. Ce morceau offre une autre particularité dont je ferai uſage en ſon temps (1). La tête qui y manque ſera copiée d'après un ancien buſte. Conſidérez à préſent vous-même combien une choſe aide à en trouver une autre, & vous en conclurez qu'il faut avoir tout vu quand on veut ſe faire paſſer pour antiquaire. On ne pouvoit reconnoître cette ſtatue ſans avoir vu auparavant un des quatre tableaux découverts, en dernier lieu, à Hercula-

(1) M. Winckelmann parle de ce monument dans ſes *Monumenti antichi inediti*, *n. 168*, *v. j*, & il l'explique dans le *vol. ij*, *part. iij*, *cap. vj*, *p. 224*. L'abbé Amaduzzi, profeſſeur en langue grecque au collège de la Sapience, a publié, depuis peu, ſon *Elenchus* de ces tragédies, lequel ſe trouve, avec ſes lettres, dans le tome vij des *Miſcellanei di Luca*. (*Note de M. D.*)

num (1). Il y a des marques certaines que cette ſtatue a tenu à la main une *haſte pure*, ou un ſceptre ; quoiqu'il ſemble que cet ornement n'appartienne qu'à un poète qui, comme Homère, a joui de l'Apothéoſe. En voyant cette ſtatue, j'oſai néanmoins ſoutenir le contraire, & j'avançai pour preuve de mon ſentiment le poète tragique de Portici; je citai de plus une épigramme grecque, dans laquelle on donne à Euripide non-ſeulement la *haſte*, mais encore le thyrſe. Qu'on change maintenant la *haſte* en thyrſe, qui n'étoit qu'une *haſte* entourée de lierre, & l'on aura un ſceptre ou bâton de commandement.

Dans le même lieu on trouva, en fouillant l'année dernière (1762) dans une vigne près de Fraſcata, mais du côté de *Monte Porzio*, une ſtatue de Sardanapale, roi d'Aſſyrie, avec une barbe, morceau d'un travail admirable. (C'eſt néanmoins le premier roi de ce nom, cité par Caſtor dans Euſebe, & non pas le ſecond, ſi célèbre par ſes vices, dont parlent Hérodote, Ctéſias & Diodore de Sicile.) Sur le bord de la robe on lit cette inſcription (2) :

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ.

(1) C'eſt le ſecond tableau des quatre dont la deſcription ſe trouve dont la ſixième lettre à M. Bianconi.

(2) Il eſt parlé de cette ſtatue dans le *tom. j, n. 163*, & dans le *tom. ij, part. iij, cap. j, p. 219*, des *Monumenti inediti*. Elle ſe trouve aujourd'hui dans le Muſeum Clementin, au Vatican. (*Note de M. D.*)

Outre quatre ſtatues de femmes, qui paroiſſent être des Caryatides, on a trouvé une autre ſtatue de femme drapée & de grandeur naturelle. Il ne lui manque qu'un bras ; le reſte eſt entier & bien conſervé. Si l'on peut en juger par quelques inſcriptions découvertes dans la vigne où ſe fait cette fouille, elle doit avoir appartenu à la famille Portici.

Je ſerai charmé ſi la deſcription qui me reſte à vous faire d'un aſſez mauvais monument, peut du moins vous amuſer un inſtant. Il s'agit d'un ſoldat de bronze, trouvé en Sardaigne, & qui a été envoyé de Cagliari au cardinal mon protecteur. Cette ſtatue a ſans doute été faite dans ces temps barbares où il falloit mettre ſous chaque figure : *ceci eſt un cheval : ceci eſt un âne.* Alors on ne formoit point de magaſin pour les armées ; le pauvre ſoldat étoit obligé de prendre tout avec lui ſur une petite charette à deux roues, qu'il traînoit derrière lui, ou qu'il pouſſoit en avant. Sur cette charette étoit placé un panier dans lequel on mettoit les munitions. Mais que faiſoit, direz-vous, le ſoldat de ſa charette, lorſque les troupes étoient arrivées au lieu de leur deſtination, ou quand les vivres étoient épuiſés ? Il l'attachoit derrière ſon dos, à un anneau fixé à la partie poſtérieure de ſa cuiraſſe ; de manière que les deux roues & l'eſſieu étoient placées par deſſus ſa tête. Et le panier ? Il le prenoit ſur ſa tête, & le poſoit

ſur deux cornes du caſque, qui reſſemble à un bonnet plat. Ces cornes cependant ſont poſées par devant, vers le bas, comme les dents d'un éléphant. Ainſi chargé & armé, le ſoldat Sarde alloit au combat, tenant de la main gauche le bouclier & l'arc, & ſes flèches de la main droite. La dague lui pend autour du cou & en travers ſur la poitrine. Les pieds ſont nus, mais les jambes ſont couvertes d'une eſpèce de guêtres ouvertes pardevant & qui ne couvrent que les mollets. Les épaules ſont ornées d'une eſpèce d'épaulette, dans le goût de celles que portent nos tambours.

LETTRE XIV.

REPRENONS, puiſque la paix eſt conclue, notre gazette d'antiquaire. Je vous ai déjà donné avis de mon ſéjour à Oſtie, où je jouis de la compagnie du cardinal Spinelli. Là j'ai trouvé dans une vigne, un bas-relief rompu en deux, & à moitié enfoui dans la terre, haut de cinq palmes & demi, ſur neuf palmes de long & un palme d'épaiſſeur. Ce monument où l'on voit ſept figures repréſente un ſujet unique en ſon eſpèce, ſavoir, Théſée levant la pierre ſous laquelle étoient cachés les ſymboles qui devoient le faire reconnoître. Je ne vous rappellerai point ici tout au long cette fable, je me contenterai de vous en donner une idée ſuccincte. Le père de Théſée ayant obtenu,

dans le cours de ſes voyages, les faveurs d'Ethra, fille du roi de Trézène, & ſe voyant contraint de retourner à Athènes, il conduiſit Ethra près d'une groſſe pierre ſous laquelle il cacha ſa chauſſure & ſon épée, en lui recommandant qu'au cas qu'elle donnât le jour à un fils, elle lui fît lever cette pierre lorſqu'il ſeroit parvenu à l'âge de puberté, & le lui envoyât avec ce qui ſe trouvoit caché deſſous, afin de pouvoir le reconnoître par ce moyen pour ſon fils. Je fis ſur le champ le deſſin de ce bas-relief, & l'envoyai à mon illuſtre protecteur, pour qui je l'obtins enſuite du cardinal Spinelli, avec un autre bas-relief qui repréſente un triomphe. Théſée, dont l'air annonce un héros, ſoulève la pierre ; ſa mère eſt près de lui. Les autres figures ne ſont qu'acceſſoires & ne ſervent qu'à former un enſemble.

Il s'en eſt peu fallu un jour que ma curioſité ne m'ait coûté la vie. J'entrai ſeul dans une grotte pleine d'eau, pour en examiner mieux à mon aiſe la conſtruction. Comme j'avois de l'eau juſqu'aux genoux, j'en ſortis pour me deshabiller tout-à-fait ; après quoi je m'enfonçai une ſeconde fois dans la grotte. Mais étant parvenu à un paſſage étroit où l'eau me paſſoit par deſſus la tête, mon flambeau s'éteignit, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & par l'aſſiſtance d'un domeſtique, qui m'attendoit à l'entrée de la grotte, que je me tirai de ce danger.

J'ai fait faire plusieurs fouilles dans les ruines d'Ostie, & l'on recommencera ces travaux, quand je reviendrai ici l'année prochaine.

Dans les environs de Rome on a fait les découvertes suivantes. Deux enfans qui jouent avec des astragales (1), dont l'un gagne & l'autre perd. Ce dernier qui est assis sur un socle, regarde d'un air triste les astragales qui viennent d'être jetées; & dont il tient encore quatre dans la main gauche & une dans la droite. L'autre enfant est debout avec un air plein d'une joie enfantine, & tient dans la main gauche, qu'il a collée contre sa poitrine, six astragales, que sa main trop pleine peut à peine contenir. C'est mylord Hope qui a acheté ce groupe (2). Un autre Anglais, qui demeure à Rome, a eu le bonheur de trouver un Hermès hermaphrodite ailé, & de la plus grande beauté, quoiqu'il lui manque la tête & les bras, & qu'on ne voie que les indices des ailes.

L'année dernière (1762), pendant notre séjour à Castel Gandolfo, on trouva le bord du vase de marbre, de trente-cinq palmes de circonférence,

(1) M. Winckelmann a fait dans sa Relation des nouvelles découvertes d'Herculanum, des remarques sur les deux manières de jouer avec ces astragales. Il pense aussi que ces deux enfans pourroient bien représenter l'Amour & Ganymède, qu'Apollonius (Arg. l. iij, v. 117.) fait jouer avec des astragales, & dont la description qu'en fait cet écrivain s'accorde parfaitement avec la représentation de ces deux statues de marbre. (*Note de M. D.*)

(2) M. Winckelmann parle aussi de ces enfans dans ses *Monumenti inediti*, part. j, c. 13, p. 41.

repréſentant les travaux d'Hercule. Il en manquoit néanmoins encore une huitième partie, ſans qu'on eût aucune eſpérance de la trouver. Depuis peu on en a encore découvert, en deux fois, deux morceaux; & il n'en manque plus aujourd'hui qu'une petite pièce (1). La ſemaine paſſée je me rendis ſur le lieu où l'on avoit trouvé ce vaſe, à huit milles de Rome, du côté d'Albano, endroit qui étoit anciennement appellé *ad ſtatuarias;* & j'y vis tirer de la terre un portique revêtu de marbre blanc, dont on avoit cependant déjà enlevé les colonnes. L'entre-colonnement des baſes qui s'y trouvoient encore, étoit fort grand, ſavoir de dix palmes. A en juger par un fragment de chapiteau, ce portique doit avoir été de l'ordre dorique.

Le même jour je fis une recherche exacte de l'*aqua martia* & *claudia*, m'étant fourré pour cela dans tous les trous, après m'être entièrement deshabillé, afin de pouvoir mieux me gliſſer dans tous les recoins. Mais pour en revenir à notre vaſe, je dois vous ajouter encore que le cardinal a deſtiné, pour le recevoir, un temple circulaire d'ordre dorique, avec un périſtyle de ſeize colonnes, qui ſont déjà nettoyées & prêtes à être miſes en place.

Je ſuis déjà tout diſpoſé à faire le voyage

(1) M. Winckelmann a donné le deſſin de cette coupe dans ſes *Monumenti inediti &c.* n. 64 & 65; & l'explication s'en trouve dans le tome II de cet ouvrage, part. j, cap. 25, p. 80. (*Note de M. D.*)

de

de Naples; mais je reviendrai néanmoins bientôt à Rome, pour aller enſuite paſſer quelque temps avec mon protecteur à ſa villa de Porto d'Anzo, où il doit reſter tout le mois de mai. Pendant les chaleurs j'y demeurerai ſeul; & après ce ſéjour, j'irai parcourir, avec Caſanova, la côte de la mer adriatique juſqu'à Urbin, pour nous engraiſſer de chapons à un paoli le couple. Voilà une belle perſpective pour ma prochaine manière de vivre, que je regarde comme une eſpèce de dédommagement du temps que j'ai paſſé dans la ſolitude à Nothenitz.

LETTRE XV.

Je vais aujourd'hui, ſans autre préambule, vous faire la deſcription de quelques monumens que je viens de découvrir nouvellement. 1°. Un Faune ou jeune Priape avec une belle draperie de femme, dont il ſoulève, des deux mains, les longs pans, de la manière qu'on voit nos jeunes filles qui veulent danſer avec grace. Cette ſtatue a environ trois palmes de haut, & ſe trouve aujourd'hui chez le ſculpteur Cavaceppi. 2°. Un Mercure ſous la figure d'un adoleſcent, le premier qu'on ait vu ſans chapeau: ſes ailes ſont attachées aux tempes: il eſt grand comme nature, & ſe trouve chez le même ſculpteur. 3°. Un priſonnier aſſis, auquel il

manque les jambes & les bras; mais d'un travail si admirable, qu'excepté le Laocoon, il n'y a rien qu'on puisse lui comparer. Il est, pour ainsi dire, aussi grand que nature : c'est un Anglois qui en a fait l'acquisition. 4°. La tête d'un Faune avec deux petites cornes au front, ouvrage qui surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus beau en marbre. Je ne crois pas que jamais un plus parfait modèle de beauté soit sorti de la tête de l'homme, ou soit entré dans l'esprit de ceux qui, par la pensée, cherchent à s'élever jusqu'au prototype de la perfection. Il lui manque cependant le nez, & la lèvre supérieure a beaucoup souffert : cette tête est aussi chez Cavaceppi. 5°. On a reçu, il y a peu de jours, de la Grèce, une statue & deux bas-reliefs, portant tous deux des inscriptions. La statue représente une femme drapée; ce morceau n'est pas un chœf d'œuvre, quoiqu'il soit d'une assez bonne exécution. On ne fait qu'appercevoir des traces du nom de l'artiste, mais celui de son père, ΑΥΣΙΜΑΧΟΥ, est mieux conservé. Un médecin de la compagnie de commerce à Smyrne s'est acquis une telle considération dans ce pays-là, & même à la Porte, qu'on lui a permis de faire faire des fouilles pour la recherche d'antiquités. Un autre Anglois que je connois, & ami du premier, a fait partir pour l'Angleterre deux felouques chargées de statues & de bustes, parmi lesquels il y en a huit qui sont parfaitement

bien conſervés. La ſtatue dont je viens de parler plus haut, a été apportée à Rome parce qu'il lui manque la tête & un bras. 6°. On tint dernièrement conſeil dans la villa du cardinal mon protecteur, pour ſavoir quelle ſeroit la meilleure manière de reſtaurer un jeune gladiateur de pierre de Lydie, d'une beauté ſinguliere, qu'on a trouvé, il y a quelques années, à Porto d'Anzo. Il n'avoit qu'une main, même toute caſſée, dans laquelle il tenoit une eſpèce de grenade à feu. Le ſentiment général fut que ce devoit être une fiole à huile. Je propoſai de lui donner dans l'autre main un diſque, pour en faire un *Pentathlus* (1); & je me fis envoyer pour cela de Portici le modèle d'un diſque. Dans la ſuite on trouva l'autre main, à laquelle tenoient encore le pouce & l'index. La poſition de cette main ne fit qu'augmenter notre embarras ſur ce que nous y mettrions. Je remarquai néanmoins que le ſculpteur avoit laiſſé entre ces deux doigts une eſpèce d'appui, comme cela eſt d'uſage. Cet appui n'étoit cependant pas néceſſaire ici, car les deux doigts pouvoient être joints enſemble ſans ce moyen. Ce ſoutien reſſemble à une petite pierre plate. Tandis que nous

(1) Par le mot *Pentathlum*, qui eſt le *Quinquertium* des Latins, on entendoit les cinq exercices en uſage aux jeux de la Grèce, ſavoir; la lutte, la courſe, le ſaut, l'exercice du diſque, & celui du javelot. Voilà pourquoi les Grecs appeloient *Pentathli* ceux qui s'occupoient de ces exercices héroïques; chez les Romains on les nommoit *Quinquertiones*.

errions ainſi ſur une mer d'incertitudes & de conjectures, notre maître maçon voulut auſſi dire ſon mot, & crut reconnoître dans cette petite pierre le bouchon de la fiole à huile. C'eſt ainſi qu'il nous tira tout d'un coup de doute, *& pedibus itum in ejus ſententiam.* Pourriez-vous bien croire qu'une ſtatue qui ſignifie ſi peu de choſe ſe trouve placée près de celle de Jupiter, d'Eſculape, &c. ainſi qu'elle a auſſi été trouvée en effet (1). 7°. Dans la fouille qu'on a faite pour un nouveau corps de bâtiment au palais du pape, au pied du Quirinal, on a trouvé un pavé de moſaïque groſſière, au deſſous duquel on découvrit, en fouillant à une plus grande profondeur, des voûtes d'une grandeur & d'une largeur ſi extraordinaires, que tous ceux qui les virent en furent étonnés. J'ignore encore à quel bâtiment ces voûtes ont pu appartenir. *Nella marmorata*, c'eſt-à-dire, à l'endroit ſur le bord du Tibre, vis-à-vis du mont Aventin, où l'on débarquoit anciennement le marbre, j'ai découvert, en me promenant ſeul dans une vigne du duc Ceſarini, un paquet de faiſceaux avec l'inſcription antique :

RVLANO III. COS.
EX. RAT
N. XXXIIII.

1) La deſcription de cette ſtatue de gladiateur ſe trouve dans le vol. ij, part. j, cap. 24, p. 77, des *Monumenti inediti.*

On ne trouve pas le nom de ce consul dans les fastes consulaires. Les caractères de cette inscription sont du troisième siècle (1).

(1) Peut-être que ce consul est Q. Fabius Maximus Rulianus, qui fut consul pour la troisième fois, avec Decius Mus, l'an 446 de Rome. La forme des caractères n'est pas toujours un indice certain. Il est, à la vérité, pour ainsi dire, impossible que le nom de ce consul (s'il a rempli pour la troisième fois le consulat après la naissance de Jesus-Christ, & particulièrement dans le troisième siècle) se trouve marqué dans les fastes consulaires, ou sur quelque autre monument.

LETTRE XVI.

Un chevalier Romain, qui avoit acheté une statue de femme drapée, à laquelle manquoit une main, les pieds & une partie de la draperie, l'envoya chez un des principaux sculpteurs Romains, nommé Bracci, pour la faire restaurer. Elle a environ douze palmes de haut. Comme ce sculpteur ne la croyoit pas antique, le possesseur me conduisit chez lui, pour en dire mon sentiment. Cette statue avoit été trouvée dans une vigne, il y avoit déjà quelque temps; car elle avoit été jetée, on ne sait par quel accident, dans un fossé, & couverte de plusieurs charetées de décombres. La personne qui l'acheta eut quelque soupçon qu'il devoit y avoir dans cet endroit au moins un grand bloc de marbre; c'est pourquoi il y fit travailler jusqu'à ce qu'il eut apperçu le nez de la statue;

& ſans s'amuſer plus long-temps à fouiller, pour qu'on n'en exigeât pas un trop haut prix, il fit emporter la ſtatue avec tous les décombres. Lorſqu'elle fut nettoyée & que le ſculpteur eut décidé, aſſez légèrement, que c'étoit un ouvrage moderne, le poſſeſſeur ſe repentit en quelque ſorte d'en avoir fait l'acquiſition. L'artiſte fut donc obligé de dire les raiſons ſur leſquelles il appuyoit ſon jugement. La première fut que le ſocle en étoit travaillé groſſièrement avec la gradine (*il gradino*), dont il prétend que les anciens ſculpteurs ne ſe ſont jamais ſervi. La ſeconde preuve qu'il allégua, c'eſt que la prunelle de l'œil de cette ſtatue eſt indiquée par un creux ; ce qui, ſelon lui, n'avoit jamais lieu pour les têtes des divinités; mais il auroit dû dire, pour les têtes idéales: car il ne devoit pas prétendre que la tête d'une ſtatue fît l'effet d'un tableau. Je ne puis vous exprimer combien je reſtai ſurpris de l'ignorance de cet homme. Avant de répondre à ſes raiſons, je lui demandai, de quelle manière il croyoit que les anciens ſculpteurs mettoient la dernière main à leurs ouvrages? Il eſt vraiſemblable, répliqua-t-il, que leur méthode étoit la même que la nôtre; c'eſt-à-dire, qu'ils y donnoient le dernier poli avec la pierre ponce : ſur quoi il cita l'Antinoüs du Belvédere, qui eſt plutôt, comme je le crois, un Méléagre (1). C'eſt là où je l'attendois, pour

(1) C'eſt ainſi que s'explique M. Winckelmann ſur cette ſtatue, dans la préface de ſes *Monumenti inediti*.

lui faire mieux ſentir ſon impéritie. Je lui répondis, ſur ſa première aſſertion, que les anciens ſculpteurs avoient fait uſage de la gradine, comme on peut le voir diſtinctement au piédeſtal du Laocoon. On peut ſe convaincre encore qu'ils ſe ſervoient réellement de cette eſpèce de ciſeau, compoſé de pluſieurs dents de fer pointues, par le ſarcophage du tailleur de pierre & architecte Aper Capomaſter, qui eſt au Capitole (1). Pour ce qui eſt de l'autre raiſon alléguée, dont le ſculpteur paroiſſoit vouloir tirer grand avantage; je fus d'accord avec lui, qu'en effet la manière en queſtion de repréſenter la prunelle de l'œil, ne ſe voyoit qu'à un petit nombre de ſtatues de divinités, ou idéales; mais que delà on ne pouvoit pas conclure qu'on ne les trouvât dans aucunes de ces ſtatues. Il faut obſerver néanmoins que cette indication de la prunelle n'a été employée, pour ainſi dire, que du temps de la décadence de l'Art, & que cette manière devint plus ordinaire ſous le règne d'Hadrien, comme on peut s'en convaincre par les buſtes des empereurs. La ſeule tête non idéale qui ſoit à Rome, à laquelle il y ait des yeux de cette eſpèce,

(1) On trouva ce monument ſur le Janicule, & on le plaça au Vatican, d'où il fut tranſporté, par l'ordre de Benoît XIV, dans le muſeum du Capitole. Il en eſt fait mention dans Gruter p. 634, n. 2. & dans Montfaucon, Antiq. Expl. tom. ij, part. ij, l. v. ch. j, table 189, p. 342. Mercati l'a expliqué dans ſes *Conſiderazioni ſopra gli awertimenti del ſig. Latino Latini*, &c. Conſ. v. p. 68. Et Dieg. Revillas en parle dans ſa diſſertation *ſul piede antico romano*, vol. iij des *atti del' academia di Cortona* p. 116; dont cette diſſertation eſt la quatrième.

à compter depuis Auguſte juſqu'à l'empereur Hadrien, eſt celle de Marcellus, neveu d'Auguſte. D'un autre côté, il eſt également faux qu'on ne s'en ſoit jamais ſervi. Je les ai vus à quatre têtes de ce qu'on appelle l'obéliſque de Ludoviſi, qui eſt couché par terre dans l'égliſe de S. Jean de Latran. Pour ce qui eſt de la manière de repréſenter la prunelle de l'œil par un trou ou creux dans le marbre, elle a été en uſage dès les plus anciens temps de la Grèce, c'eſt-à-dire, avant Phidias; mais enſuite, dans les plus beaux jours de l'Art, on a repréſenté cette partie de l'œil en relief. C'eſt ainſi que ſur les médailles d'Hiéron de Syracuſe, & ſur celles d'Alexandre, on voit un point avec une petite ligne ſaillante tout autour (1). Ce fut là la partie négative de ma preuve; en voici la partie affirmative. La main, dis-je, n'a point été faite par un artiſte moderne, & il n'y en a même point qui puiſſe l'exécuter ainſi. Aucun moderne, depuis Michel-Ange juſqu'à nos jours, n'a pu ſe faire une idée d'une belle main; & comme l'enflure eſt le caractère principal du nouveau ſtyle, ils ſont tous tombés dans ce défaut, qui met le comble à la grace mal-entendue qu'ils veulent donner aux mains. Les mains des artiſtes modernes ſont, en général, trop enflées, & les phalanges des doigts ſe diſtinguent par trois

(1) M. Winckelmann parle des différentes beautés des yeux, dans ſes *Monumenti inedit.* p. 54 & 55.

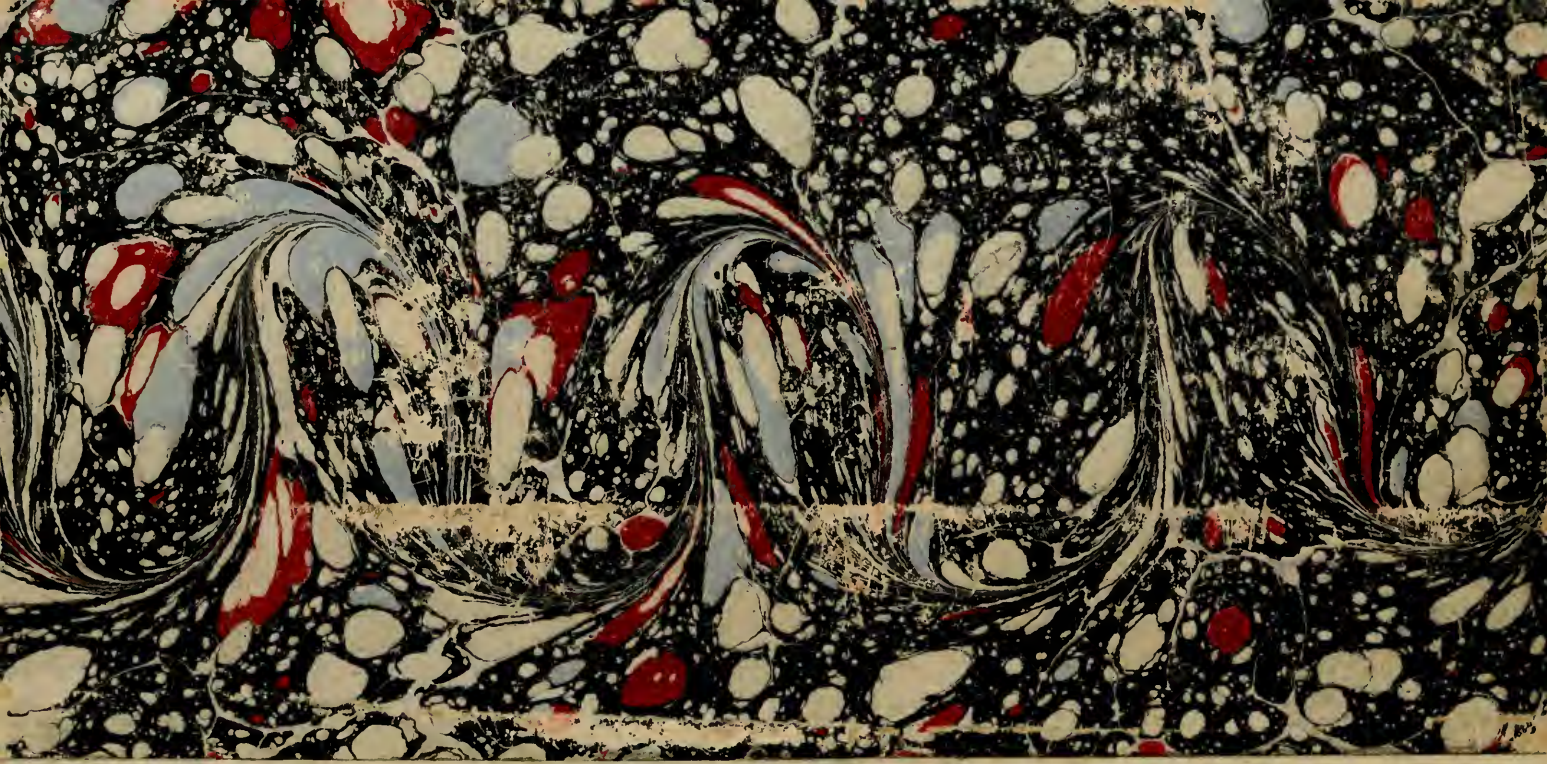
cambrures, en se formant par trois lignes courbes. De plus, les fossettes des phalanges des doigts sont trop fortement indiquées & ont la forme d'un ombilic ; ce que les anciens ont évité avec soin, & on ne les sent qu'au tact ; du moins ne sautent-elles pas aux yeux. D'ailleurs, les ongles ont plus de convexité. Je portai ensuite mes regards sur la tête de la statue, en disant qu'elle ne pouvoit être moderne, à cause de l'os du nez qu'on ne faisoit jamais saillant vers les yeux aux têtes des jeunes sujets & des femmes. En un mot, ajoutai-je, comme je n'ai pas encore vu les quatre statues de Michel-Ange qui sont à Florence, nous ferons une comparaison de cette tête avec la meilleure tête des modernes qui soit dans Rome. Quelle est celle que vous regardez comme telle? C'est sans doute celle dont vous faites sans cesse l'éloge, c'est-à-dire, celle de la Justice au tombeau de Paul III, que Guillaume de la Porte a exécutée sous les yeux de Michel-Ange, son maître. Mais quel pauvre contour ! quel triste relief ! quelle basse affectation ! quelle élégance mal-entendue !

Pardonnez-moi, je vous prie, tout ce babil. Des remarques de cette espèce n'admettent ni l'ordre, ni la précision du style didactique, que j'ai tâché de mettre dans mes ouvrages sur l'Art; & je ne voulois cependant pas qu'elles fussent perdues.

FIN.

ERRATA.

PAGE 29, ligne 1, ſouterriane, *liſez* ſouterraine.
86, 20, me rappelle, *liſez* me rappela.
104, 12, *umbiiicum*, liſez *umbilicus.*
226, 18, *umbilicum*, liſez *umbilicus.*
237, 13, *umbilicum*, liſez *umbilicus.*
ibid. 15, *umbilicum*, liſez *umbilicus.*
ibid. 17, *umbilicum*, liſez *umbilicus.*
239, 25, de ligne, *liſez* de lignes.
251, 12, d'un ortographe, *liſez* d'une ortographe.
294, pénultième & dernière, de celle-ci ou, *liſez* ou de celle-ci.
316, 8, famille Portici, *liſez* famille *Porcia.*

Le buſte de Démoſthène, dont il eſt queſtion à la page 56 de cet Ouvrage, ſe trouvera au Tome II de l'Hiſtoire de l'Art chez les Anciens, planche 24.

SPECIAL 93-B
1671-2